Les Vagues
Virginia Woolf

traduction c jeanney

Le soleil n’était pas encore levé. La mer se confondait avec le ciel, sauf là où elle se froissait légèrement, comme un pan de tissu plissé. Peu à peu, avec l’arrivée de la lumière, une ligne sombre sépara la mer du ciel à l’horizon, et le tissu gris se raya de bandes larges et mouvantes, l’une derrière l’autre, toutes se suivaient sous la surface, chacune poursuivant l’autre, à l’infini.

En atteignant la plage, la vague se soulevait, puis se ramassait sur elle-même et, brisée, balayait le sable d’un mince voile d’eau blanche. Suspendue, elle repartait dans un souffle, de ce va-et-vient inconscient qui rythme la respiration d’un dormeur. Peu à peu, la ligne sombre à l’horizon s’éclairait, comme si des sédiments coulaient au fond d’une vieille bouteille de vin pour rendre au verre sa transparence. Derrière, le ciel s’éclaircissait, là aussi nettoyé de sédiments, ou c’était une femme, couchée sous l’horizon, levant à bout de bras une lampe, qui lançait à travers le ciel les lames blanches, vertes, jaunes, d’un éventail. La femme levait le bras plus haut et l’air, devenu fibreux, arrachait de la surface verte et scintillante de nouvelles fibres, rouges, jaunes, comme des flammèches qui s'échappent d’un feu de joie. Lentement, toutes les fibres de feu fusionnaient en une seule brume incandescente, capable de soulever la laine grise et lourde du ciel et de la transformer en millions d’atomes bleu pâle. La surface de la mer changeait, doucement translucide, et les longues

ondulations brillantes qui soulignaient chaque rayure sombre s'effaçaient presque. Lentement, le bras qui tenait la lampe se hissa plus haut, plus haut encore, jusqu'à ce qu'une large flamme devienne enfin visible ; un arc de feu brûla la frange de l'horizon et, tout autour, la mer couverte d'or s'embrasa.
La lumière atteignait la cime des arbres du jardin, rendant une feuille transparente, et puis une autre. Un oiseau siffla une note haute ; silence ; un autre chanta plus bas. Le soleil souligna les arêtes du mur de la maison, se posa en pointe d'éventail contre un store blanc, et dessina avec l'ombre des feuilles l'empreinte d'un doigt bleuté près de la fenêtre de la chambre. Le store frémit délicatement, mais à l'intérieur tout restait voilé et dénué de matière. Dehors, les oiseaux chantaient une mélodie blanche.

« Je vois un anneau, dit Bernard, pendu au-dessus de moi. Il tremble accroché à une boucle de lumière. »
« Je vois un bloc jaune pâle, dit Susan, il se dilate, jusqu'à toucher une bande pourpre. »
« J'entends un son, dit Rhoda, chip, chirrp, chip chirrp, il monte, il descend. »
« Je vois un globe, dit Neville, il coule en forme de goutte contre le flanc énorme d'une sorte de colline. »
« Je vois un gland écarlate, dit Jinny, tressé avec du fil d'or. »
« J'entends quelque chose taper du pied, dit Louis. La patte d'une bête gigantesque est enchaînée. Elle frappe et frappe le sol, et encore, elle frappe. »
« Regardez la toile d'araignée sur le coin du balcon, dit Bernard. Sur elle, les perles d'eau sont comme des gouttes de lumière blanche. »

« Les feuilles, autour de la fenêtre, pointent comme des oreilles, dit Susan. »
« Une ombre est posée sur le chemin, dit Louis, comme un coude replié. »
« Des îles de lumière flottent sur l'herbe, dit Rhoda. Elles sont tombées d'entre les arbres. »
« Les yeux des oiseaux brillent au fond des tunnels de feuilles, dit Neville. »
« Les tiges sont couvertes de poils courts et drus, dit Jinny, les gouttes d'eau s'y accrochent. »
« Une chenille est enroulée sur elle-même, c'est un anneau, dit Susan, vert et cranté de pattes douces. »
« L'escargot à la carapace grise traverse le chemin et aplatit les herbes derrière lui », dit Rhoda.
« Et les jets de lumière sur les vitres rebondissent un peu partout dans l'herbe », dit Louis.
« Je sens le froid des pierres sous mes pieds, dit Neville. Je perçois chacune d'elles, arrondie ou pointue, séparément. »
« Le dos de ma main est brûlant, dit Jinny, mais ma paume est humide et moite de rosée. »
« Maintenant le chant du le coq, comme un jaillissement dur, de l'eau rouge dans le courant clair », dit Bernard.
« Les oiseaux chantent, de tous les côtés, tout autour de nous », dit Susan.
« La bête qui frappe le sol ; un éléphant, sa patte enchaînée ; une grosse brute qui frappe le sol de la plage », dit Louis.
« Regardez la maison, dit Jinny, avec toutes ses fenêtres blanches, ses stores. »
« L'eau froide coule du robinet dans l'arrière-cuisine, dit Rhoda, elle rince le hareng dans sa jatte. »
« Les murs, dit Bernard, sont craquelés d'éclats d'or, bleus à l'ombre, comme celle en forme de doigts que dessinent les feuilles sous les fenêtres. »

« Maintenant madame Constable remonte ses épais bas noirs », dit Susan.
« Quand la fumée s'élève, c'est le sommeil qui monte des toits en volutes, en brouillard », dit Louis.
« Les oiseaux chantaient en chœur tout à l'heure, dit Rhoda. Maintenant, la porte de l'arrière-cuisine est déverrouillée. Ils ont fui. Ils se sont envolés, tous, comme une poignée de graines. Sauf un qui chante près de la fenêtre de la chambre, tout seul. »
« Des bulles se forment au fond de la casserole, dit Jinny. Puis elles montent de plus en plus vite, des chaînettes d'argent, jusqu'à la surface. »
« Maintenant, sur une planche de bois, Billy écaille le poisson avec un couteau ébréché », dit Neville.
« La fenêtre de la salle à manger est bleu sombre maintenant, dit Bernard, et l'air ondule au-dessus des cheminées. »
« Une hirondelle est perchée sur le paratonnerre, dit Susan. Et Biddy fait claquer son seau sur le carrelage de la cuisine. »
« La cloche de l'église sonne une première fois, dit Louis. Et le reste suit, un, deux ; un, deux ; un, deux. »
« Regardez la nappe, ses plis blancs voltigent autour de la table, dit Rhoda. Maintenant, il y a des ronds de porcelaine et des bandes argentées entre chaque assiette. »
« J'entends un bzz d'abeilles dans mon oreille, dit Neville. Ici, tout de suite, puis il s'en va. »
« Je brûle, je grelotte, dit Jinny, du soleil à l'ombre. »
« Maintenant, ils sont tous partis, dit Louis. Je suis tout seul. Ils sont rentrés prendre leur petit-déjeuner et moi je reste près du mur, parmi les fleurs. Il est encore trop tôt pour les leçons. Une fleur, et une et encore une, le vert profond de l'herbe tout tacheté de pétales Arlequins. La tige

s’extrait des profondeurs noires. La fleur nage par dessus, comme un poisson lumineux au milieu des eaux sombres et vertes. Je tiens une tige au creux de ma main. Je suis la tige. Mes racines s’enfoncent dans les tréfonds du monde, traversent la terre sèche et humide, longent la brique, s'introduisent le long de coulées de plomb et d'argent. Je suis une fibre. Toutes les vibrations du sol me font trembler, la masse de la terre enserre mes côtes. Ici, tout là-haut, mes yeux sont deux feuilles vertes qui ne peuvent pas voir. Je suis un garçon, en flanelle grise, à la boucle de ceinture en forme de serpent. Tout au fond, mes yeux sont ceux sans paupières d’un visage de pierre dans le désert du Nil. Je vois les femmes passer avec des cruches rouges, elles vont à la rivière ; je vois des chameaux tanguer et des hommes en turban. J'entends piétiner, trembler, frémir autour de moi.

Là-haut, Bernard, Neville, Jinny et Susan (pas Rhoda), avec leurs filets, écument les parterres de fleurs. Ils écument les papillons posés sur les tiges inclinées. Ils balaient la surface du monde. Leurs filets s’emplissent de battements d’ailes. Ils crient "Louis ! Louis ! Louis !" Mais ils ne peuvent pas me voir. Je suis de l’autre côté de la haie. Il n’y a que peu d’espace pour regarder entre les feuilles. Mon Dieu, faites qu’ils s’éloignent. Faites qu’ils aillent sur les graviers déposer leurs papillons sur un mouchoir. Qu’ils comptent ce qu'ils ont récolté, combien de petites-tortues, de vulcains rouges et de piérides blanches. Et faites en sorte que moi, je reste invisible. Je suis comme l’if vert à l’ombre de la haie. Mes cheveux sont des feuilles. Mes racines s’enfoncent au centre de la terre. Mon corps est une tige. Je la presse, une goutte apparaît à l’embouchure et lentement, s’épaissit, s’étale encore, et encore. Mais quelque chose de rose passe devant mes yeux. Un regard intense

s’introduit par une fente. Il me frappe de plein fouet. Je suis un garçon vêtu de flanelle grise. Elle m’a trouvé. Quelque chose frappe ma nuque. Elle m’embrasse. Tout est brisé. »

« J’ai couru après le petit-déjeuner, dit Jinny. J’ai vu des feuilles bouger à travers un trou de la haie. J’ai pensé "C’est un oiseau dans son nid". J’ai écarté les feuilles pour voir ; mais il n’y avait pas d’oiseau dans un nid. Les feuilles bougeaient toujours. J’ai eu peur. J’ai couru, j’ai dépassé Susan, dépassé Rhoda, et Neville et Bernard qui discutaient dans la remise. Je criais en courant, je courais de plus en plus vite. Qu’est-ce qui fait bouger les feuilles ? Qu’est-ce qui fait bouger mon cœur et mes jambes ? Je me suis précipitée ici et je t’ai vu, vert comme un buisson, comme une branche, très calme, les yeux fixes. J’ai pensé "Est-ce qu’il est mort ?", je t’ai embrassé et mon cœur a sauté sous ma robe rose, comme les feuilles qui continuent de bouger même quand rien ne les fait bouger. Maintenant je sens l’odeur des géraniums. Je sens l’odeur de la terre humide. Je danse. J’ondule. Je te recouvre comme un filet de lumière. Je suis là, frémissante, jetée sur toi. »

« À travers l’ouverture dans la haie, je l’ai vue l’embrasser, dit Susan. J’ai relevé la tête, je fixais un pot de fleurs et j’ai regardé, à travers l’ouverture de la haie. Je l’ai vue l’embrasser. Je les ai vus, Jinny et Louis, s’embrasser. Maintenant, je vais mettre ma peine au creux de mon mouchoir. Il faudra que je le serre bien fort pour qu’il soit bien roulé en boule. J’irai dans le bois de hêtres, toute seule, avant les leçons. Je n’irai pas m’asseoir à table pour faire des additions. Je ne m’assiérai pas à côté de Jinny, ni à côté de Louis. Je prendrai ma tristesse et je l’allongerai sur les racines des arbres, au bois de hêtres. Je la prendrais, je la scruterai entre mes doigts. Ils ne me trouveront pas. Je mangerai des

noix, je chercherai des œufs entre les ronces, mes cheveux seront tout emmêlés, je dormirai sous les haies, je boirai l'eau des fossés et, là, je mourrai. »
« Susan nous a dépassés, dit Bernard. Elle a dépassé la porte de la remise, son mouchoir roulé en boule. Elle ne pleurait pas, mais ses yeux, si beaux, sont deux fentes, comme ceux des chats juste avant qu'ils bondissent. Je devrais la suivre, Neville. Je devrais la suivre, gentiment, être une main secourable, la réconforter avec mes questions, alors qu'elle brûle de rage et qu'elle pense "Je suis seule".
Maintenant elle traverse le champ en dansant, nonchalante, pour nous tromper. Puis elle plonge ; elle pense qu'elle est invisible ; elle se met à courir, les poings serrés. Ses ongles s'enfoncent dans son mouchoir roulé en boule. Elle se dirige vers le bois de hêtres, elle fuit la lumière. Elle tend les bras lorsqu'elle arrive, elle les tend dans l'ombre, comme si elle nageait. Mais la lumière l'a aveuglée, elle bute contre les racines, elle se jette là, sous les arbres, on dirait que la lumière halète, s'essouffle, respire. Les branches se soulèvent et retombent. Il y a de l'agitation ici, du trouble. Il y a les ténèbres. La lumière apparaît par intermittence. Il y a l'angoisse. Les racines forment un squelette sur le sol, les feuilles mortes s'entassent aux jointures. L'angoisse de Susan se déverse. Son mouchoir s'étale contre les racines des arbres, elle sanglote, recroquevillée, là où elle est tombée. »
« Je l'ai vue l'embrasser, dit Susan. J'ai regardé entre les feuilles et je l'ai vue. Elle dansait au milieu d'un halo de poussière, de diamants. Et je suis si trapue, Bernard, je suis si petite. Mes yeux se collent au sol, tout contre l'herbe, et je vois les insectes. Dans mes côtes, une chaleur jaune s'est transformée en pierre quand j'ai vu Jinny embrasser Louis. Je

mangerai de l’herbe et je mourrai dans l’eau brune d’un fossé, là où les feuilles mortes pourrissent. »
« Je t’ai vue, dit Bernard. Quand tu as dépassé la porte de la remise, je t’ai entendu pleurer, "Je suis malheureuse". J’ai posé mon couteau. Je taillais des bateaux dans des morceaux de bois avec Neville. Mes cheveux sont décoiffés parce que lorsque madame Constable m’a dit d’aller les brosser, j’ai vu une mouche prise dans une toile d’araignée, et je me suis demandé "Est-ce que je vais la libérer ? Est-ce que je vais la laisser se faire dévorer ?". C’est pour ça que je suis toujours en retard. Mes cheveux ne sont pas brossés et des copeaux de bois s’y collent. Quand je t’ai entendu pleurer, je t’ai suivie, tu tenais ton mouchoir bien serré, la rage et la haine nouées à l’intérieur. Mais ça va s’arranger. Nos corps se rapprochent maintenant. Tu m’entends respirer. Et tu vois un petit scarabée portant une feuille sur son dos. Il court de ce côté-ci, de ce côté-là. Pendant que tu le regardes, c’est comme si tu suivais ce désir de posséder une chose unique (Louis en ce moment) et cela hésite, et la lumière aussi va et vient, à travers les feuilles de la haie. Et puis les mots avancent dans l’obscurité, ils montent des profondeurs jusqu’à ta conscience et ils viennent briser ce nœud dur, serré en boule au creux de ton mouchoir. »
« J’aime, dit Susan. Et je hais. Je ne désire qu’une chose. Mes yeux sont durs. Les yeux de Jinny éclatent de mille lueurs. Les yeux de Rhoda ressemblent à ces fleurs pâles sur lesquelles se posent les phalènes le soir. Les tiens s’agrandissent, ils se remplissent à ras bord sans éclater. Je suis déjà lancée sur mon chemin. Je regarde les insectes dans l’herbe. Même si ma mère me tricote des chaussettes blanches, même si elle recoud l’ourlet de mes tabliers, même si je suis encore une enfant, j’aime et je hais. »

« Mais quand nous sommes assis tous les deux, si proches, dit Bernard, en parlant, nous fondons l'un dans l'autre. Nous sommes entourés de brume. Nous formons un territoire inaccessible. »
« Je vois le scarabée, dit Susan. Il est noir, je le vois. C'est vert, je le vois. Je suis clouée au sol par des mots simples. Mais toi tu vagabondes, tu t'échappes, tu t'élèves, tu pars de plus en plus haut, tu montes sur des mots et des mots enfilés en phrases. »
« Partons en exploration, dit Bernard. Ici, il y a la maison blanche au milieu des arbres. Elle est enfouie profondément, si loin sous nos pieds. Il nous faudra plonger comme ces nageurs qui touchent le fond de la pointe de l'orteil. Nous nagerons dans l'air vert des feuilles, Susan. Courir et couler, en même temps. Les vagues se referment au-dessus de nous, les feuilles des hêtres se rejoignent par-dessus nos têtes. Voilà l'aiguille de l'horloge de l'étable, elle brille. Voilà les pics et les aplats du toit de la grande maison. Et voilà le garçon d'écurie, ses bottes de caoutchouc frappent le sol. C'est Elvedon.
Et de la cime des arbres nous tombons jusqu'au sol. L'air ne roule plus ses longues vagues, tristes et pourpres, au-dessus de nos têtes. Nous atterrissons, nous marchons. Voici la haie basse et bien taillée du jardin des dames. C'est là qu'elles viennent à midi avec des ciseaux cueillir les roses. Maintenant nous sommes dans le bois entouré d'un mur. C'est Eveldon. J'ai vu des pancartes aux carrefours, l'une d'elles pointait "Vers Elvedon". Personne n'est passé par ici. Les fougères sentent très fort, et à leurs pieds poussent des champignons écarlates. Maintenant nous réveillons les choucas endormis, ils n'ont jamais vu figures humaines ; voilà que nous marchons sur les éclats des glands en décomposition, le temps les a

rendus rouges et luisants. Les murs entourent le bois, un cercle ; personne ne vient ici. Écoute ! C’est le flop d’un crapaud énorme au creux des buissons ; c’est le son mat d’une pomme de pin venue du fond des âges, elle tombe pour se désagréger dans les fougères.
Pose le pied sur cette brique. Regarde par-dessus le mur. C’est Elvedon. Les dames sont assises entre les deux portes-fenêtres, elles écrivent. Les jardiniers balaient la pelouse, armés de brosses géantes. Nous sommes les premiers à venir ici. Nous sommes les explorateurs d’un nouveau monde. Il faut rester immobile ; si les jardiniers nous voyaient, ils nous tireraient dessus. On nous clouerait sur la porte de l’étable, comme des belettes. Regarde ! Ne bouge pas. Accroche-toi fermement aux fougères qui poussent sur le mur. »
« Je vois la dame qui écrit. Je vois les jardiniers balayer, dit Susan. Si nous mourons ici, personne ne nous enterrera. »
« Cours ! dit Bernard. Cours ! Le jardinier, celui avec la barbe noire, il nous a vus ! On va nous tirer dessus ! On va nous tirer dessus comme on tire sur les geais, on va nous clouer au mur ! Nous sommes dans un pays hostile. Nous devons fuir vers le bois de hêtres. Nous nous cacherons, derrière les troncs des arbres. J’ai plié une branche en venant. C’est la marque d’un passage secret. Baisse-toi le plus possible. Suis-moi, sans te retourner. Ils nous prendront pour des renards. Cours !
Voilà, nous sommes sauvés. Nous pouvons nous relever maintenant. Nous pouvons allonger nos bras sous la haute voûte, dans ce vaste bois. Je n’entends rien. C'est seulement le murmure des vagues dans l’air. Rien qu'un pigeon en haut du hêtre, sortant de sa cachette. Le pigeon bat des ailes ; il bat l’air de ses ailes rigides. »

« Tu traînes, tu fais des phrases, dit Susan. Maintenant tu montes comme monte la ficelle d'un ballon, de plus en plus haut, traversant les couches de feuillage jusqu'à devenir hors de portée. Tu t'attardes. Tu tires sur l'ourlet de ma jupe, tu regardes en arrière, tu fais des phrases. Tu m'échappes. Voilà le jardin. Là c'est la haie. Et voilà Rhoda sur le chemin, elle fait tanguer des pétales dans l'eau d'une bassine brune. »

« Tous mes bateaux sont blancs, dit Rhoda. Je ne veux pas prendre les pétales rouges de roses trémières ni de ceux des géraniums. Je veux des pétales blancs qui nagent quand j'incline la bassine. J'ai toute une flotte maintenant et elle navigue d'une rive à l'autre. Je vais jeter une brindille, ce sera le radeau d'un marin qui se noie. Je vais jeter un caillou et les bulles monteront du fond de l'océan. Neville est parti et Suzan est partie. Jinny est dans le jardin potager, elle cueille des groseilles avec Louis peut-être. J'ai peu de temps à moi avant que Miss Hudson distribue les cahiers sur nos pupitres. J'ai un petit espace de liberté. J'ai ramassés tous ces pétales tombés pour les faire voguer. Sur certains, j'ai placé quelques gouttes de pluie. Je vais planter une tête de fleur d'allysse ici, ce sera le phare. Et maintenant, je vais faire tanguer ma bassine brune pour que mes bateaux chevauchent les vagues. Quelques-uns vont couler. D'autres se fracasser contre les falaises. Un bateau vogue à l'écart. C'est mon bateau. Il navigue dans des grottes de glace, là où jappent les lions de mer, là où les chaînes vertes des stalactites se balancent. Les vagues s'élèvent ; leurs crêtes s'enroulent ; regardez les feux en haut des mâts. Ils se dispersent, ils coulent tous, sauf celui de mon bateau, lui escalade les vagues, esquive la tempête, il gagne des îles où des perroquets bavardent et où des plantes grimpantes… »

« Où est Bernard ? dit Neville. Il a mon couteau. Nous étions dans la remise en train de construire des bateaux, et Susan est passée devant la porte. Et Bernard a lâché son bateau pour la suivre en emportant mon couteau, celui qui est si bien aiguisé qu'il me sert à tailler les quilles. Bernard est comme le fil qui balance, le cordon cassé d'une sonnette qui tinte encore. Il est comme le varech accroché au rebord de la fenêtre, tantôt humide, tantôt sec. Il me plante-là ; pour suivre Susan ; et si Susan pleure, il prendra mon couteau et lui racontera des histoires. La lame la plus grande est un empereur, celle qui est cassée un Noir. Je déteste ce qui balance ; je déteste ce qui est suintant. Je déteste aller au hasard et mélanger les choses. Maintenant la cloche sonne et nous allons être en retard. Nous devons lâcher nos jouets. Nous devons rentrer tous ensemble. Les cahiers d'écriture sont alignés côte à côte sur la table couverte de tissu vert. »

« Je ne veux pas conjuguer pas le verbe, dit Louis, avant que Bernard le fasse. Mon père est banquier à Brisbane et je parle avec l'accent australien. J'attendrai, je copierai sur Bernard. Lui il est Anglais. Ils sont tous Anglais. Le père de Susan est pasteur. Rhoda n'a pas de père. Bernard et Neville sont des fils de gentlemen. Jinny habite avec sa grand-mère à Londres. Maintenant ils sucent le bout de leurs crayons. Ils tordent les couvertures de leurs cahiers, jettent des regards en biais vers madame Hudson et comptent les boutons violets de son chemisier. Bernard a un copeau dans les cheveux. Susan les yeux rougis. Tous deux ont un visage écarlate. Moi je suis pâle ; je suis soigné, mon pantalon est retenu par une ceinture avec une boucle en forme de serpent. Je connais ma leçon par cœur. Je la connais mieux qu'ils ne la connaîtront jamais. Je connais toutes les

déclinaisons, tous les genres ; si je le voulais, je pourrais tout savoir sur tout. Mais je ne veux pas sortir du lot et réciter ma leçon. Mes racines sont tressées, comme celles des plantes dans leurs pots, en filaments, entortillées autour du monde. Je ne veux pas sortir du lot et vivre à la lumière de la grande horloge, de son visage jaune, de ses tic tac tic tac. Jinny et Susan, Bernard et Neville, ils sont noués ensemble, à eux tous ils forment une seule lanière pour me fouetter. Ils rient de ma propreté et de mon accent australien. Je vais maintenant essayer d'imiter Bernard et la façon qu'il a de zézayer son latin à voix basse. »

« Ce sont des mots blancs, dit Susan, comme les galets qu'on ramasse sur la plage. »

« Ils remuent la queue quand je les prononce, dit Bernard ; ils la bougent, ils la secouent ; ils volent en nuées, ici et là, ils avancent, s'unissent, s'écartent, et puis ils se rejoignent. »

« Ce sont des mots jaunes, ce sont des mots de feu, dit Jinny. Je voudrais une robe de feu, une robe jaune, une robe fauve que je pourrais porter le soir. »

« Chaque temps grammatical signifie quelque chose de différent, dit Neville. Il y a un ordre dans ce monde ; il y a des distinctions, il y a des singularités dans ce monde au bord duquel je pose le pied. Et ce n'est que le début. »

« Maintenant, madame Hudson referme le livre, dit Rhoda. Et la terreur commence. Elle trace à la craie des chiffres sur le tableau, six, sept, huit, puis une croix, puis une ligne. Quelle est la réponse ? Les autres regardent ; ils regardent et ils comprennent. Louis écrit ; Susan écrit ; Neville écrit ; Jinny écrit ; même Bernard a commencé à écrire. Moi je ne peux pas. Je ne vois que des chiffres. Les autres vont rendre leurs réponses, un par un. Maintenant, c'est mon tour. Je n'ai pas de réponse. Les autres

ont le droit de partir. Ils claquent la porte. Madame Hudson s’en va. On me laisse seule pour trouver une réponse. Les chiffres ne veulent rien dire. Le sens s'en est allé. L’horloge fait tic tac. Ses aiguilles sont deux convois qui traversent le désert. Et les barres noires, sur le cadran, des oasis de verdure. La grande aiguille marche en tête pour chercher de l’eau. L’autre trébuche douloureusement sur les pierres chaudes du désert. Elle va mourir dans le désert. La porte de la cuisine claque. Des chiens sauvages aboient au loin. Regardez, la boucle de ce chiffre commence à se gorger de temps ; elle attrape le monde. Je commence à dessiner un chiffre, il prend le monde dans sa boucle, et moi je reste en dehors de la boucle ; maintenant je relie — comme ça —, je remonte, je referme la boucle en entier. Le monde est entier, je suis dehors, je crie "Oh sauvez-moi, faites que je ne sois pas chassée de la boucle du temps, éternellement !" »

« Rhoda est assise face au tableau, dit Louis, dans la salle de classe, quand nous, nous partons fureter, cueillir du thym ici, chaparder là une feuille de citronnelle, et que Bernard nous raconte une histoire. Les omoplates de Rhoda, qui se rejoignent derrière son dos, lui font les ailes d’un petit papillon. Et quand elle fixe les chiffres de craie, son esprit entre dans les cercles blancs, il tombe au travers des boucles blanches, dans le vide, tout seul. Les chiffres ne signifient rien pour elle. Elle n’a pas de réponse à leur donner. Elle n’a pas le corps qu’ont les autres. Et moi, avec mon accent australien et mon père banquier à Brisbane, je n’ai pas peur d’elle comme j'ai peur des autres. »

« Et si nous rampions sous l'arche des feuilles du groseillier pour raconter des histoires, dit Bernard. Allons habiter le monde souterrain. Emparons-nous de ce territoire secret, éclairé de chandeliers, de pendeloques de groseilles, rouges et brillantes

d’un côté et noires de l’autre. Ici, Jinny, si nous nous tenons bien pelotonnés sous l'arche, nous pourrons voir des balancements d'encensoirs. C’est notre univers. Les autres descendent le long de la route. Les jupes de madame Hudson et de madame Curry frôlent le sol comme des éteignoirs. Voilà les chaussettes blanches de Suzan. Et là, les sandales soignées de Louis, avec leur empreinte ferme sur le gravier. Ici montent des bouffées tièdes, l'odeur de feuilles décomposées, de végétation qui fermente. Nous sommes maintenant dans un marais ; une jungle où rôde la malaria. Il y a un éléphant, blanchi de vermine, tué par une flèche en plein œil. Les yeux luisants des oiseaux qui sautillent — aigles et vautours — apparaissent. Ils nous prennent pour des arbres déracinés. Ils picorent un ver — un cobra à capuche — avec sa cicatrice brune et purulente, avant de l’abandonner aux jeux des lions. C’est notre monde, illuminé de croissants et d’étoiles de lumière ; et de grands pétales à demi transparents ferment les ouvertures, on dirait des fenêtres violettes. Tout est étrange. Les choses sont immenses et minuscules. Les tiges des fleurs, épaisses comme les troncs des chênes. Les feuilles, aussi hautes que les dômes des plus grandes cathédrales. Nous sommes des géants, allongés là, capables de faire trembler des forêts. »

« C’est ici et maintenant, dit Jinny. Mais bientôt nous devrons partir. Bientôt madame Curry prendra son sifflet. Nous devrons marcher. Nous devrons partir. Tu iras à l’école. Tu auras des maîtres qui portent des croix et des cravates blanches. J’aurai une maîtresse, dans une pension de la côte Est, assise sous un portrait de la reine Alexandra. C’est là que j’irai, et Susan, et Rhoda. C'est ici, rien qu'ici et maintenant. Couchés sous le groseillier, chaque souffle de brise nous couvre de

marbrures. Ma main a une peau de serpent. Mes genoux sont deux îles roses et fluctuantes. Ton visage ressemble à un pommier qu'on aurait recouvert d’un filet. »
« La chaleur quitte la jungle, dit Bernard. Les ailes noires des feuilles battent au-dessus de nous. Madame Curry a sifflé sur la terrasse. Nous devons sortir sans bruit de l’arche du feuillage du groseillier et nous mettre debout. Il y a des brindilles dans tes cheveux, Jinny. Et une chenille verte sur ta nuque. Nous devons aller nous ranger, deux par deux. Madame Curry nous emmène faire une marche, pendant que madame Hudson, assise derrière son bureau, fait ses comptes. »
« Que c'est assommant, dit Jinny, de marcher le long de la grande route sans une vitrine à regarder, sans ces yeux troubles de verre bleu qui bordent le trottoir. »
« Nous devons nous mettre deux par deux, dit Susan, et marcher en rangs, sans traîner les pieds, sans lambiner, avec Louis en tête pour nous guider, parce que Louis est vif et qu'il ne rêvasse pas. »
« Puisque je suis censé être trop fragile pour aller avec eux, dit Neville, parce que je me fatigue vite et qu’ensuite je tombe malade, je vais utiliser cette heure où je suis seul, ce temps de conversations suspendues, pour aller explorer les alentours de la maison, et retrouver, si je le peux, en m’arrêtant sur la même marche entre deux paliers, ce que j’ai ressenti l’autre soir au moment où j'ai entendu, à travers la porte battante, quand la cuisinière remuait les plaques du four, parler de l’homme mort. On l’a trouvé la gorge tranchée. Les feuilles du pommier se sont figées dans le ciel ; la lune éblouissait ; je ne pouvais pas soulever mon pied de la marche. On l’a retrouvé dans le caniveau. Son sang gargouillant dans le caniveau. Sa joue blanche, comme un bout de cabillaud mort. Cette

contraction, cette rigidité, je l’appellerai toujours "mort sous les pommiers". Il y avait les nuages gris pâle qui flottaient ; et l’arbre impitoyable ; l’arbre implacable et l’armure argentée de son écorce. Le courant de ma vie ondulait en vain. J’étais incapable de continuer. Il y avait un obstacle. J’ai dit "Je ne peux pas dépasser cet obstacle incompréhensible". Et les autres l’ont franchi. Mais nous sommes condamnés, nous tous, par les pommiers, par cet arbre implacable que nous ne pouvons pas dépasser.

Maintenant, cette contraction et cette rigidité sont passées ; je vais continuer à explorer les alentours de la maison, en fin d’après-midi, quand le soleil se couche et pose des taches d’huile sur le linoléum, et la brisure d'une fente de lumière sur le mur fait croire que les pieds de la chaise sont cassés. »

« J’ai vu Florrie dans le potager, dit Susan, quand nous revenions de la promenade, avec la lessive tout autour d’elle, les pyjamas, les culottes et les chemises de nuit, raides et gonflés par le vent. Et Ernest l’a embrassée. Il portait le tablier de drap vert qui lui sert à nettoyer l’argenterie ; et sa bouche l’a aspirée, ridée comme un sac de cuir, il l’a saisie, les pyjamas gonflés entre leurs corps. Il était aussi aveugle qu’un taureau, et elle s’est évanouie d’angoisse, seules de petites veines rayaient de rouge le blanc de ses joues. Maintenant, pendant qu’ils servent les assiettes, le pain, le beurre et les tasse de lait du goûter, je vois une crevasse dans le sol et de la vapeur chaude s’en échappe en sifflant. Et la fontaine à thé souffle et grogne, comme Ernest souffle et grogne, et je suis soulevée comme les pyjamas, même en posant mes dents contre le pain mou, le beurre mou, et je lape le lait sucré. Je n’ai pas peur de la chaleur, ni de l’hiver glacé. Rhoda rêve, elle suce une croûte de pain gorgée de lait ; Louis contemple le mur d’en face

de ses yeux vert-escargot ; Bernard façonne des boulettes de mie de pain qu'il appelle des "gens". Neville, toujours propre et décidé, a fini. Il a roulé sa serviette et l’a glissée dans le rond de serviette argenté. Jinny fait tourner ses doigts sur la nappe, comme s’ils dansaient au soleil et pirouettaient. Mais moi, je n’ai pas peur, ni de la chaleur ni de l’hiver glacé. »

« Maintenant, dit Louis, nous nous levons et nous restons debout. Madame Curry ouvre grand le livre noir sur l’harmonium. C’est difficile de ne pas pleurer pendant que nous chantons, pendant que nous prions Dieu de nous protéger dans notre sommeil en parlant de nous-mêmes comme de petits enfants. Quand nous sommes tristes, tremblants d’appréhension, il est doux de chanter ensemble, penchés légèrement, moi vers Susan, et Susan vers Bernard, mains jointes, avec la peur de tant de choses, moi de mon accent, Rhoda des chiffres ; et pourtant, bien résolus à vaincre. »

« Nous montons les escaliers comme des poneys, dit Bernard, tapant des pieds, nous bousculant les uns et les autres pour prendre notre tour dans la salle de bains. Nous luttons, nous chahutons, nous nous renversons en sautant sur les lits durs et blancs. Mon tour est arrivé. J’y vais maintenant.

Madame Constable, protégée par une serviette de bain, prend son éponge couleur citron et la trempe dans l’eau ; l’éponge devient marron comme du chocolat et goutte ; elle la soulève au-dessus de moi et, pendant que je frissonne dessous, elle la presse. L’eau tombe, l'eau longe le ruisseau de ma colonne vertébrale. Des flèches de sensations lumineuses fusent de tous les côtés. Je suis recouvert de chair tiède. Mes plissements les plus secs se mouillent ; mon corps froid se réchauffe ; il est inondé et luisant. L’eau dévale et me drape comme une anguille. À présent des serviettes

chaudes m’enveloppent et quand je me frictionne le dos le tissu rêche fait ronronner mon sang. Des sensations riches, lourdes, se forment sur le toit de ma pensée ; la journée coule, elle se déverse — les bois ; Elvedon ; Susan et le pigeon. D'un seul mouvement, ruisselante le long des pans de mon esprit, la journée coule et se déverse, resplendissante. Maintenant, je noue sans le serrer mon pyjama autour de moi et je m’allonge dans la lumière diffuse, sous ce drap fin, aérien, une pellicule d’eau qu’une vague serait venue déposer sur mes yeux. J’entends à travers le drap, loin, très loin, très loin et faible, le chœur qui commence ; des cloches ; des roues ; des cris d’hommes ; des cloches de l’église ; c'est le chœur qui commence. »

« En pliant ma robe et ma chemise, dit Rhoda, j’enlève aussi ma volonté désespérée d’être Susan, d’être Jinny. Mais je vais étirer mes orteils jusqu’à ce qu’ils touchent la barre au bout du lit ; je me rassurerai en touchant la barre, cette chose solide. Maintenant je ne peux plus me noyer ; je ne peux plus couler entièrement à travers le drap fin. Ainsi, j’allonge mon corps sur ce matelas frêle, je reste suspendue. Je suis au-dessus de la terre à présent. Plus besoin d’être debout, heurtée, abîmée. Tout est doux, souple. Les murs et les placards blanchissent, leurs carrés jaunes se penchent avec, tout en haut, la lueur du verre pâle. Mon esprit peut maintenant se déverser hors de moi. Je peux voir mes Armadas voguer sur les hautes vagues. Je suis délivrée des chocs, des collisions. Je navigue seule au pied des falaises blanches. Oh, mais je coule, je tombe ! Là c’est l’angle du placard ; là le miroir de la nurserie. Ils s’étirent, ils s’allongent. Je coule à pic sous les plumes noires du sommeil ; ses ailes serrées me pressent les yeux. En traversant le noir, je vois les plate-bandes étroites et madame Constable surgir à l’angle d’un buisson

d’herbes de la pampa, elle me dit que ma tante est venue me chercher en voiture. Je m’élève, je m’échappe et, avec mes bottes à ressorts, je passe par-dessus la cime des arbres. Mais ensuite je retombe dans la voiture, devant la porte d’entrée, là où elle est assise, ses aigrettes jaunes dodelinantes, ses yeux durs comme des billes de verre. Oh, se réveiller, sortir du rêve ! Regarde, ici c’est la commode. Il faut que je me sorte de ces eaux. Mais elles s’accumulent les unes sur les autres, contre moi ; elles me roulent entre leurs grosses épaules ; je suis renversée ; je dégringole ; je suis tiraillée au milieu de ces lumières interminables, de ces vagues interminables, de ces chemins infinis, et des gens me poursuivent, me poursuivent. »

Le soleil monta plus haut. Des vagues bleues, des vagues vertes balayèrent la plage à coups d'éventail rapides, contournant les pointes des chardons de mer tout en déroulant, ça et là sur le sable, de fines flaques de lumière. Derrière elles subsistait un faible liseré noir. Les rochers, tout à l'heure brumeux et doux, devinrent durs et striés de crevasses rouges.
L’ombre rayaient l’herbe de lignes nettes, et la rosée dansait au bord des feuilles et des fleurs, transformant le jardin en une mosaïque d’étincelles uniques, pas encore rassemblées en une seule. Les oiseaux, aux gorges mouchetées de jaune vif et de rose, chantèrent alors ensemble un ou deux accords, éperdument, on aurait dit des patineurs joyeux, bras-

dessus bras-dessous, puis, soudain silencieux, ils s'écartèrent pour se séparer.
Le soleil déposa des lames plus larges sur la maison. La lumière atteignit quelque chose de vert à l'angle de la fenêtre et en fit un morceau d'émeraude, une grotte de vert pur pareille à un fruit sans noyau. Elle aiguisa les bordures des chaises, des tables, et ourla les nappes blanches de délicats fils d'or. À mesure que la lumière augmentait, un bourgeon isolé éclatait ici et là ; il libérait des fleurs veinées de vert, frémissantes, comme si l'effort déployé pour s'ouvrir les avait secouées et fait carillonner doucement les minuscules marteaux cognés contre les parois blanches. Tout perdait doucement ses formes ; c'était une assiette de porcelaine qui fondait, le métal d'une lame de couteau devenu liquide. Pendant tout ce temps sur le rivage, le ressac des vagues tonnait, comme un bruit sourd de rondins de bois qui s'effondrent.

« Maintenant, dit Bernard, le temps est venu. Le jour est venu. La voiture est à la porte. Ma malle énorme fait ployer les jambes de Georges qui deviennent encore plus arquées. L'odieuse cérémonie est finie, avec les conseils et les adieux dans le hall. Une cérémonie avec ma mère, la gorge serrée, une autre avec mon père, une poignée de mains, puis faire signe, au revoir, au revoir, jusqu'à ce que le virage soit dépassé. À présent, cette cérémonie est terminée. Grâce au ciel, toutes les cérémonies sont terminées. Je suis seul ; je vais au collège pour la première fois.
Tout le monde semble s'affairer autour de ce moment unique, rien que lui ; et ensuite jamais plus. Jamais plus. L'urgence de toutes ces choses angoisse. Tout le monde sait que je vais au collège,

au collège pour la première fois. "Ce garçon va au collège pour la première fois" dit la femme de ménage en nettoyant les marches. Je ne dois pas pleurer. Il faut que je les regarde avec indifférence. Maintenant, l'affreux portail de la gare s'ouvre ; "la face de lune de l'horloge me fixe." Je dois faire des phrases et des phrases et, de cette manière, placer quelque chose de solide entre moi et les yeux insistants de la femme de ménage, les yeux fixes des horloges, les yeux pressants des visages, des visages indifférents, sinon je vais pleurer. Voilà Louis, voilà Neville, avec leurs manteaux longs et leurs sacs, juste devant le guichet. Ils sont calmes. Mais avec quelque chose d'inhabituel. »

« Voilà Bernard, dit Louis. Il est calme ; à l'aise. Il balance son sac en marchant. Je vais suivre Bernard parce qu'il n'a pas peur. Nous sommes entraînés du guichet vers le quai, comme le courant entraîne des brindilles et de la paille et les enroule autour des piliers d'un pont. Voici la puissante locomotive vert bouteille, elle n'a pas de cou, rien qu'un dos et des cuisses, elle souffle de la vapeur. Le chef de quai siffle ; le signal s'abaisse ; sans effort et d'un seul mouvement, comme l'avalanche commence par une petite poussée, nous nous mettons à avancer. Bernard étale une couverture et joue aux osselets. Neville lit. Londres se détache par plaques. Londres déferle et se soulève. C'est une jungle de cheminées et de tours. Ici, une église blanche, là un mât au milieu de flèches. Ici, un canal. Maintenant l'espace s'ouvre sur des chemins d'asphalte sur lesquels des gens marchent, et les voir, à cet instant, est étrange. Là, une colline rayée de maisons rouges. Un homme traverse le pont avec un chien sur ses talons. Maintenant le garçon en rouge commence à tirer en direction d'un faisan. Le garçon en bleu l'écarte. "Mon oncle est le meilleur fusil d'Angleterre. Mon

cousin est grand veneur." Les fanfaronnades commencent. Et je ne peux pas en faire, à cause de mon père, banquier à Brisbane, et de mon accent australien. »

« Après tout ce grabuge, dit Neville, ce grabuge et ce brouhaha, nous voilà arrivés. C’est vraiment un grand moment — un moment très solennel. J’avance, tel un lord prenant possession de sa nouvelle propriété. Voilà notre fondateur ; notre illustre fondateur, debout dans la cour, un pied en l’air. Je salue notre fondateur. Un air de noblesse romaine flotte sur ces cours austères et carrées. Les lampes sont déjà allumées dans les salles de classe. Là, des laboratoires peut-être ; et ici la bibliothèque, je pourrai explorer la langue latine, son exactitude, prendre appui sur des phrases parfaitement construites, scander les sons clairs des hexamètres de Virgile, de Lucrèce ; chanter les amours de Catulle avec une passion qui n'obscurcit pas, ni ne déforme, en les sortant d'un livre épais, un in-quarto avec des marges. Je me coucherai dans champs, sur l’herbe caressante. Je serai allongé, entouré de mes amis, sous les ormes majestueux.

Regardez, le directeur. Quel dommage, il est si ridicule. Trop lisse, vraiment trop lustré, trop noir, on dirait la statue d'un jardin public. Au revers gauche de son gilet, de son gilet serré, tendu comme une peau de tambour, un crucifix pendouille. »

« Le vieux Crane maintenant se lève pour nous parler, dit Bernard. Le vieux Crane, le directeur, possède un nez qui est une montagne au soleil couchant, et sa fossette bleue au menton est un bois dans un ravin auquel un touriste aurait mis le feu ; un bois dans un ravin vu depuis la fenêtre d’un train. Le vieux Crane se balance lentement pendant son discours, retentissant, superbe. J’aime

les mots retentissants et superbes. Mais ses mots sont trop chaleureux pour être vrais. Pourtant il est, en ce moment même, convaincu d'être sincère. Il quitte la pièce en tanguant lourdement d'un pied sur l'autre, il part en se heurtant aux portes battantes et, à sa suite, tous les maîtres quittent la pièce en tanguant lourdement d'un pied sur l'autre et en heurtant les portes. C'est notre première nuit à l'école, sans nos sœurs. »

« C'est ma première nuit à l'école, dit Susan, loin de mon père, loin de chez moi. Mes yeux se gonflent ; mes yeux piqués de larmes. Je déteste l'odeur du pin et du linoleum. Je déteste les arbres mordus par le vent, et le carrelage des toilettes. Je déteste les blagues légères et les regards fixes de tout le monde. J'ai laissé mon écureuil et mes colombes au garçon de ferme pour qu'il s'en occupe. Les portes de la cuisine claquent, et aussi les détonations entre les feuilles, quand Percy tire sur les corneilles. Ici, tout est faux ; tout est en toc. Rhoda et Jinny, dans de la serge brune, se sont assises plus loin, elles regardent madame Lambert, sous un portrait de la reine Alexandra, lisant un livre posé devant elle. Il y a aussi un ruban bleu brodé par une ancienne élève. Si je ne pince pas mes lèvres, si je ne tords pas mon mouchoir, je vais pleurer. »

« Le reflet pourpre, dit Rhoda, pris dans la bague de madame Lambert va et vient au-dessus de la tache noire, sur la page blanche du livre de prières. C'est un feu rouge et chaud comme du vin. Maintenant que nos malles ont été déballées dans les dortoirs, nous sommes rassemblées en troupeaux, assises sous les cartes de géographie du monde entier. Il y a des bureaux avec des encriers. Nous devrons faire nos exercices à l'encre ici. Mais ici je ne suis personne. Je n'ai pas de visage. Cette grande troupe, tout habillée de serge

brune, m’a volé mon identité. Nous sommes toutes sans cœur, sans amies. Je vais chercher un visage, calme, monumental, et je lui donnerai l’omniscience, et je le porterai sous ma robe comme un talisman et ensuite (je le promets) je trouverai un vallon dans un bois où je pourrai étaler ma collection de trésors étranges, je le promets. Ainsi, je ne pleurerai pas. »

« Cette femme aux cheveux noirs, dit Jinny, avec ses pommettes hautes, porte une robe brillante, une robe comme un coquillage, veinée, une robe du soir. C’est joli l’été, mais l’hiver je préférerais une robe légère, brodée avec des fils rouges pour qu’elle scintille à la lumière du feu. Une fois les lampes éteintes, je mettrais ma robe rouge, fine comme un voile, elle s'enroulera autour de mon corps et se gonflera comme une vague quand j’entrerais dans une pièce en pirouettant. Elle s'étalera en fleur quand je m’enfoncerais dans un fauteuil doré, au centre la salle. Madame Lambert porte une robe opaque qui retombe en cascade, avec un large col couleur neige, pendant qu’assise sous le portrait de la reine Alexandra, elle presse son doigt blanc sur la page, fermement. Et nous prions. »

« Maintenant nous marchons deux par deux, dit Louis, en bon ordre, en procession, dans la chapelle. J’aime la pénombre qui nous enveloppe pendant que nous entrons dans l’édifice sacré. J’aime cette avancée ordonnée. Nous entrons en file, nous nous asseyons. Nous nous débarrassons de nos signes distinctifs pendant que nous entrons. J’aime l’instant où, avec un léger déséquilibre dû seulement à son propre élan, le docteur Crane monte en chaire et lit le chapitre du jour dans la Bible posée sur le dos d’un aigle de cuivre. Je me réjouis ; mon cœur se dilate sous l'effet de sa stature, de son autorité. Il fait se

coucher les nuages de poussière qui tourbillonnent dans mon esprit vacillant, mon esprit honteusement agité — quand nous faisions la ronde autour du sapin de Noël, ils ont distribué les cadeaux et on m'a oublié, la grosse femme a dit "Ce petit garçon n'a pas de cadeau", elle est allée décrocher du haut de l'arbre un petit drapeau brillant de l'Union Jack pour me le donner, et j'ai pleuré de rage — qu'on ne se souvienne de moi que par pitié. Maintenant que tout se couche sous son autorité, son crucifix, je me sens envahi par l'existence de la Terre sous mes pieds, et mes racines vont profondément, profondément, jusqu'au fond, elles s'enroulent sur elles-mêmes et s'accrochent à quelque chose de dur au centre. Je reprends ma continuité lorsqu'il lit. Je deviens quelqu'un dans la procession, je deviens un rayon de l'énorme roue qui tourne et me redresse, ici et maintenant. J'étais dans le noir ; j'étais caché ; mais la roue tourne (au fur et à mesure qu'il lit) et je m'élève dans le filet de lumière où j'aperçois, mais si vaguement, des garçons agenouillés, des piliers et des ex-voto de cuivre. Il n'y a rien de grossier ici, pas de baiser brusque. »

« Cette brute menace ma liberté, avec ses prières, dit Neville. Dépourvus de chaleur, d'imagination, ses mots tombent sur ma tête, gelés comme des pavés, pendant que sur sa veste la croix dorée se soulève. Les paroles d'autorité sont abîmées par ceux qui les prononcent. Je me moque, je ricane devant cette religion triste, toutes ces silhouettes tremblotantes, accablées de chagrin, cadavériques, meurtries, qui s'avancent le long de la route blanche ombragée de figuiers, là où des garçons jouent dans la poussière — des garçons nus ; et des outres gonflées de vin pendent aux portes des tavernes. J'étais à Rome en voyage avec mon père pour Pâques ; et on portait l'effigie tremblante de

la mère du Christ, brinquebalante dans les rues ; on voyait aussi passer l'effigie accablée du Christ dans une caisse de verre.
Maintenant, je vais me pencher sur le côté, comme si je me grattais la cuisse. Et je verrai Perceval. Il est assis là-bas, tout raide, au milieu du menu fretin. Il respire assez fort, le nez droit. Ses yeux bleus, curieusement inexpressifs, fixent le pilier opposé avec une indifférence païenne. Il ferait un admirable sacristain. Il aurait une verge pour battre les petits garçons mal élevés. Il est de la même eau que les phrases latines sur les plaques de cuivre. Il ne voit rien. Il n'entend rien. Il se retire dans un univers païen. Mais regardez — sa main touche sa nuque. Des gestes comme celui-là rendent amoureux et désespéré pour toute la vie. Dalton, Jones, Edgar et Bateman touchent leurs nuques de la même façon. Sans succès. »
« Enfin, dit Bernard, le grognement s'arrête. Le sermon se termine. Il a réduit en poudre la danse des papillons blancs devant la porte. Sa voix rugueuse, hirsute, ressemble à un menton mal rasé. Maintenant, il retourne s'asseoir, en titubant comme un marin soûl. Cette démarche, tous les autres professeurs vont tenter de l'imiter ; mais ils sont si falots, si mous dans leurs pantalons gris, qu'ils vont juste réussir à se rendre ridicule. Je ne leur porte aucun mépris. À mes yeux, leurs singeries sont pitoyables. Je note ce fait, avec beaucoup d'autres, dans mon carnet, pour m'y reporter plus tard. Quand je serais adulte, j'aurai ce carnet avec moi — un livre épais, rempli de feuillets classés méthodiquement. J'y écrirai mes phrases. À la lettre P, "poudre de papillon". Si dans mon roman je décris le soleil sur le rebord de la fenêtre, je n'aurai qu'à regarder à la lettre P, je trouverai poudre de papillon. Je pourrai m'en servir. L'arbre "pose l'ombre de ses doigts verts sur la fenêtre". Je

pourrai m’en servir. Mais hélas ! Je suis si vite distrait — par un cheveu, entortillé comme un bonbon, par le livre de prières de Célia et sa couverture d’ivoire. Louis peut contempler la nature pendant des heures, sans ciller. Je n’y arrive pas, ou il faut qu’on me parle. "Le lac de mon esprit, que des rames ne peuvent briser, s’étale sereinement, il sombre vite dans une somnolence d’huile." Je pourrai m’en servir. »

« Maintenant nous quittons la fraîcheur de ce temple pour le jaune des terrains de sport, dit Louis. Et comme ce sont presque des vacances (l’anniversaire du Duc), nous allons nous installer dans les hautes herbes pendant qu’ils vont jouer au cricket. Si j’étais "eux", voilà ce que je ferais ; j’attacherais mes jambières et je traverserais tout le terrain à la tête des batteurs. Regardez maintenant comme tout le monde suit Perceval. Il est lourd. Il descend le terrain maladroitement, à travers les herbes hautes jusqu’aux grands ormes. Avec la superbe d’une sorte de chef du Moyen âge. Il laisse dans l’herbe derrière lui une traînée de lumière. Regardez-nous, tous attroupés autour de lui, ses fidèles serviteurs, prêts à se faire égorger comme des moutons, car il va certainement se lancer dans une action désespérée et il mourra dans la bataille. Mon cœur devient rugueux, il m’use les côtes, comme une lime avec ses deux faces : un, parce que j’adore sa magnificence ; deux, car je méprise ses manières négligées — moi, tellement supérieur à lui —, et je suis jaloux. »

« Et maintenant, dit Neville, que Bernard commence. Laissons-le fredonner, nous raconter des histoires, pendant que nous sommes étendus. Laissons-le décrire ce que nous avons tous vu, qu’il le transforme en scène. Bernard dit qu’il y a toujours une histoire. Je suis une histoire. Louis est une histoire. Il y a l’histoire du cireur de

chaussures, l’histoire de l’homme qui n’a qu’un œil, l’histoire de la femme qui vend des bigorneaux. Qu’il fredonne son histoire pendant je m’allonge encore, et que j’observe les silhouettes aux jambes raides et caparaçonnées des batteurs à travers les herbes qui s’agitent. On dirait que c’est le monde entier qui s’écoule et s’incurve — sur la terre les arbres, dans le ciel les nuages. Je lève les yeux, par-dessus les arbres, vers le ciel. Comme si le match se jouait là-haut. Faiblement, dans la douceur des nuages blancs, j’entends crier "Un point", j’entends crier "Et celle-là ?". Les nuages perdent des touffes de blancheur quand le vent les décoiffe. Si ce bleu pouvait durer toujours ; si cette trouée pouvait toujours rester ouverte ; si ce moment pouvait durer toujours —

Mais Bernard parle encore. Des bulles montent — des images. "Comme un chameau",... "un vautour". Le chameau est un vautour ; le vautour un chameau ; Bernard est un fil qui se balance, relâché mais séduisant. Oui, lorsqu’il parle, pendant qu’il fait ses comparaisons stupides, la légèreté vous gagne. Vous flottez, comme si, vous aussi, vous étiez une bulle ; vous vous libérez ; vous pensez "je me suis échappé". Même les petits garçons potelés (Dalton, Larpent et Baker) s’abandonnent. Ils préfèrent cela au cricket. Ils attrapent au vol les phrases qui montent en bulles. Des plumets d’herbes leur chatouillent le nez. Ensuite, tous, nous sentons que Perceval est venu s'allonger lourdement, parmi nous. Avec sa curieuse façon de s’esclaffer, il approuve nos rires. Mais maintenant il se retourne dans l’herbe haute. Il mâchonne, je crois, une tige entre ses dents. Il s’ennuie ; moi aussi je m’ennuie. Bernard le remarque tout de suite. Je sens dans sa phrase un effort, une extravagance, comme s’il disait "Regardez !" mais Perceval répond "Non". Il est

toujours le premier à repérer le manque de sincérité ; et il est brutal à l'extrême. La phrase se termine en queue de poisson. Oui, l'affreux moment arrive où le pouvoir de Bernard s'affaiblit, il n'y a plus d'autres phrases et il s'affaisse, il tripote un morceau de ficelle et il se tait, bouche ouverte, comme s'il allait fondre en larmes. Parmi les accablements et les tourments de la vie, il y a celui-ci — nos amis sont incapables de terminer leurs histoires. »

« Maintenant, dit Louis, avant que nous nous levions, que nous partions prendre le thé, laissez-moi essayer de fixer l'instant, dans un effort, une suprême tentative. Il faut que cela reste. Nous allons partir, quelques-uns pour le thé, d'autres vers les filets ; moi pour montrer mon travail à M. Barker. Cela va rester. Morcelé par la discorde et par la haine (je méprise les amateurs de métaphores — l'influence de Perceval m'exaspère profondément), mon esprit se rassemble, ce qu'il perçoit est neuf. Je prends les arbres et les nuages à témoin de ma totale intégration. Moi, Louis, moi, qui vais marcher sur la Terre pendant les soixante-dix ans qui viennent, je renais entièrement, hors de la haine, hors de la discorde. Ici, dans ce cercle d'herbe, nous nous sommes assis ensemble, liés par la force terrible d'une puissance intérieure. Les arbres se balancent, les nuages passent. Le temps approche où ces soliloques seront partagés. Nous ne résonnerons plus comme un gong frappé par une sensation, puis par une autre. Enfants, nos vies n'ont été que des gongs que l'on frappe ; cacophonie et vantardises ; pleurs de désespoir, coups sur la nuque dans les jardins.

Maintenant, l'herbe et les arbres, le vent qui fait naître des espaces vides dans le bleu qu'il recouvre, secouant les feuilles qui reprennent leurs places ensuite, et ce cercle ici, nous assis, les bras

passés autour de nos genoux, tout cela indique un ordre nouveau, meilleur, qui fait sens pour toujours. Cela je le vois pendant une seconde, et j'essaierai ce soir de le fixer en mots, d'en forger un cercle de métal, même si Perceval le détruit en se levant, balourd, écrasant l'herbe, le menu fretin trottinant servilement derrière lui. Et pourtant, c'est de Perceval dont j'ai besoin ; c'est lui qui inspire la poésie. »

« Combien de mois, dit Susan, combien d'années passées à courir en montant les escaliers, les sombres jours d'hiver, froids du printemps ? Maintenant, c'est le milieu de l'été. Nous allons enfiler nos robes blanches pour jouer au tennis — Jinny, moi, et Rhoda derrière nous. Je compte chaque marche que je monte, je compte chaque marche comme une chose qui se termine. Et tous les soirs j'arrache le jour du calendrier, je le chiffonne, serré en boule. Je le fais avec hargne, pendant que Betty et Clara s'agenouillent. Je ne prie pas. Je me venge sur le jour. Je vide ma rancœur sur son image. Je lui dis Tu es mort maintenant, jour de classe, jour haïssable. Ils ont fait de tous les jours de juin — nous sommes le vingt-cinq — des jours luisants et ordonnés, avec des gongs, des leçons, avec des ordres, se laver, se changer, travailler, manger. Nous écoutons des missionnaires qui viennent de Chine. Nous roulons sur l'asphalte en breaks, pour aller voir des récitals. On nous montre des galeries, des tableaux.

Chez moi, les foins ondulent dans les champs. Mon père fume, adossé à la clôture. Dans la maison une porte claque, et puis une autre, pendant que l'air d'été s'engouffre dans les couloirs vides. Peut-être qu'un vieux tableau se balance sur le mur. Un pétale de rose tombe du vase. Les charrettes sèment des touffes de foin par-dessus les haies. Tout cela je le vois, je le vois sans cesse en passant

devant le miroir du palier, avec Jinny devant et Rhoda à la traîne derrière elle. Jinny danse. Jinny danse toujours sur l'affreux carrelage ciré de l'entrée ; elle fait la grande roue sur le sol du terrain de sport ; elle cueille une fleur, même si c'est interdit, et elle la pique derrière son oreille pour que les yeux sombres de Miss Perry se consument d'admiration, envers Jinny, pas envers moi. Miss Perry aime Jinny ; et j'aurais pu l'aimer, sauf que maintenant je n'aime personne, sauf mon père, et ma colombe, et l'écureuil que j'ai laissé dans une cage à la maison pour que le garçon de ferme s'en occupe. »

« Je déteste le petit miroir dans les escaliers, dit Jinny. On n'y voit que nos têtes ; nos têtes sont coupées. Et mes lèvres sont trop larges, mes yeux trop rapprochés ; je montre trop mes gencives quand je ris. La tête de Susan éclipse la mienne, avec son air farouche, avec ses yeux qu'aimeront les poètes, c'est ce que dit Bernard, ses yeux verts prairie, plissés devant sa broderie blanche ; même le visage de Rhoda, lunaire, vide, forme un tout, autant que les pétales blancs qu'autrefois elle faisait flotter dans sa bassine. Alors je saute les marches devant elles jusqu'au palier suivant où est accroché le long miroir, et je peux me voir en entier. Je vois mon corps et ma tête d'un seul tenant maintenant ; même avec cette robe de serge, ils ne font qu'un, mon corps et ma tête. Regardez, quand je bouge la tête je fais vibrer mon corps mince, entièrement ; même mes jambes fines vibrent comme une tige sous le vent. Je palpite entre le visage fixe de Susan et le visage flou de Rhoda ; je bondis comme une de ces flammes qui courent entre les crevasses de la terre ; je bouge, je danse, je n'arrête jamais de bouger, de danser. Je bouge, comme dans la haie bougeait cette feuille qui m'effrayait, petite. Je danse sur ces murs rayés,

impersonnels, ces murs badigeonnés avec leurs plinthes jaunes, comme la lumière du feu danse sur les théières. Je capture le feu, même dans les yeux froids des femmes. Quand je lis, une bordure pourpre court autour de la marge des livres de classe. Mais je ne peux pas suivre chaque mot à travers ses changements. Je ne peux pas suivre une pensée du présent au passé. Je ne suis pas perdue, immobile comme Susan, des larmes dans les yeux au souvenir de sa maison ; ou, comme Rhoda, toute chiffonnée dans les fougères qui tachent de vert le coton rose, avec des rêves de plantes qui fleurissent sous la mer et des rochers où les poissons nagent doucement. Moi, je ne rêve pas. »

« C'est mon visage, dit Rhoda, dans le miroir, derrière l'épaule de Susan — ce visage est mon visage. Mais je vais plonger derrière elle pour le cacher, pour ne pas être là. Je n'ai pas de visage. Les autres ont des visages ; Susan et Jinny ont des visages ; elles sont là. Leur monde est le monde réel. Les choses qu'elles soulèvent ont du poids. Elles disent oui, elles disent non ; alors que moi j'hésite, je change, je suis percée à jour en une seconde. Si elles rencontrent une bonne, celle-ci les regarde sans rire. Mais elle se moque de moi. Elles savent quoi répondre lorsqu'on leur parle. Elles rient vraiment ; elles se mettent vraiment en colère ; moi, je dois d'abord regarder ce que font les autres pour les imiter ensuite.

Regardez maintenant avec quelle assurance incroyable Jinny met ses bas, simplement pour jouer au tennis. Je l'admire. Mais je préfère la façon de faire de Susan, qui est plus déterminée et cherche moins à se distinguer que Jinny. Toutes les deux me méprisent parce que je copie ce qu'elles font ; mais parfois Susan m'apprend à nouer un ruban par exemple, tandis que Jinny garde ce

qu’elle sait pour elle seule. Elles ont des amies près de qui s’asseoir. Et des choses à dire en secret, dans les recoins. Moi, je ne m’attache qu’aux noms et aux visages ; je les amasse comme on amasse des amulettes pour conjurer le désastre. Je choisis dans le hall un visage inconnu et j’ai du mal à boire mon thé lorsque celle dont j’ignore le nom vient s’asseoir face à moi. Je m’étrangle. Je suis secouée par la violence de l’émotion. J’imagine ces gens sans nom, ces gens sans tache, qui m’observent derrière les buissons. Je saute très haut pour qu'ils m'admirent. La nuit, dans mon lit, je déclenche leur émerveillement unanime. Je meurs souvent percée de flèches pour faire naître leurs larmes. S’ils me disent, ou si je vois grâce à une étiquette sur leurs bagages, qu’ils sont venus à Scarborough aux dernières vacances, la ville entière se couvre d’or et toutes les rues s’illuminent. C’est pourquoi je déteste les miroirs qui me montrent mon vrai visage. Seule, je tombe souvent dans le néant. Il faut que je pose mon pied très délicatement pour ne pas tomber du bord du monde dans le néant. Je dois me cogner la tête contre une porte bien dure pour retrouver mon corps. »

« Nous sommes en retard, dit Susan. Il faut attendre son tour pour jouer. Nous allons nous installer ici dans les hautes herbes, et faire semblant de regarder Jinny et Clara, Betty et Mavis. Mais nous ne les regarderons pas. Je déteste regarder les autres jouer. Je vais fabriquer des images de tout ce que je déteste le plus et les enterrer dans le sol. Ce caillou brillant, c’est madame Carlo et je vais l’enterrer profondément à cause de ses manières serviles, mielleuses, et à cause des six pence qu’elle m’a donnés pour que je garde les doigts raides pendant mes gammes. J’ai enterré sa pièce. Je vais enterrer toute l’école : le gymnase ; la salle de classe ; le réfectoire qui sent

toujours la viande ; et la chapelle. Je voudrais enterrer le carrelage rouge foncé et les portraits huilés des vieux messieurs — bienfaiteurs, fondateurs d'écoles. Il y a quelques arbres que j'aime ; le cerisier et les gouttes de résine claire sur son écorce ; et la vue tout en haut du grenier sur les collines au loin. À part ça je veux tout enterrer, comme j'enterre ces vilaines pierres constamment éparpillées le long de la côte saumâtre, avec ses jetées, ses touristes. Chez moi, les vagues sont longues d'un kilomètre. Les nuits d'hiver on les entend gronder. À Noël dernier, un homme a été retrouvé noyé, assis seul dans sa charrette. »

« Lorsque Miss Lambert passe en parlant avec le pasteur, dit Rhoda, les autres rient, ils imitent la bosse dans son dos ; pourtant, tout se transforme et s'illumine. Jinny saute plus haut lorsque Miss Lambert passe. Supposons qu'elle voit une marguerite, celle-ci changera. Où qu'elle aille, les choses se transforment sous ses yeux ; et pourtant, dès qu'elle est partie, les choses ne redeviennent-elles pas comme avant ?

Miss Lambert conduit le pasteur dans le jardin privé par la porte à claire-voie ; et lorsqu'elle arrive près de la mare, elle voit une grenouille sur une feuille, cela aussi changera. Tout est solennel, tout est pâle, là où elle se tient, comme une statue dans un bosquet. Elle laisse glisser sa cape soyeuse frangée de glands, et seule sa bague rougeoie encore, sa bague pourpre, son améthyste couleur de vin. Il y a ce mystère des gens lorsqu'ils nous quittent. Lorsqu'ils nous quittent, je les accompagne jusqu'à l'étang, j'en fais des êtres majestueux. Quand Miss Lambert passe, elle transforme la marguerite ; et tout coule en mèches de feu lorsqu'elle découpe le rôti. Mois après mois, les choses perdent leur dureté ; même mon corps à présent laisse passer la lumière ; ma colonne

vertébrale mollit, comme de la cire près de la flamme d'une bougie. Je rêve ; je rêve. »

« J'ai gagné la partie, dit Jinny. Maintenant, c'est à vous. Il faut que je me jette sur le sol pour souffler. Je suis hors d'haleine à force de courir, de triompher. Tout dans mon corps se disperse, à force de courir, de triompher. Mon sang est sûrement rouge vif, fouetté, il bat contre mes côtes. Mes pieds fourmillent, comme si des anneaux de fil de fer s'ouvraient et se refermaient à l'intérieur. Je vois très clairement chaque brin d'herbe. Mais le pouls, derrière mon front, sous mes yeux, tambourine si fort que tout se met à danser — le filet, l'herbe ; vos visages voltigent comme des papillons ; on dirait que les arbres sautillent. Rien n'est fixe, rien n'est stable dans cet univers. Tout ondule, tout danse ; tout est course et triomphe. Pourtant, une fois sur le sol dur, allongée seule à vous regarder jouer, je commence à sentir monter en moi le désir d'être remarquée, convoquée, appelée par quelqu'un qui ne vient que pour moi, qui n'est attiré que par moi, qui ne peut pas se passer de moi, qui vient là où je suis assise, sur mon siège doré, avec ma robe étalée autour de moi comme une fleur. Et repliés dans une alcôve, assis seuls sur un balcon, nous parlons ensemble.

Maintenant la marée se retire. Maintenant les arbres reviennent sur terre ; les vagues vives qui claquaient contre mes côtes roulent plus doucement et mon cœur s'ancre, comme un bateau dont les voiles glissent lentement jusqu'au pont blanc. Le jeu est fini. Il faut aller prendre thé maintenant. »

« Les vantards, dit Louis, ont maintenant formé une grande équipe de cricket. Ils sont montés dans leur gros break en chantant tous en cœur. Ils tournent la tête tous en même temps dans le virage près des lauriers. Maintenant ils se

rengorgent. Le frère de Larpent a joué au football à Oxford ; le père de Smith a fait une série de cent au cricket à Lords. Archie et Hugh ; Parker et Dalton ; Larpent et Smith ; Archie et Hugh encore ; Parker et Dalton ; Larpent et Smith — les noms se répètent, les noms se répètent sans arrêt. Ce sont eux les engagés volontaires ; eux les joueurs de cricket ; eux les membres de la Société d'histoire naturelle. Ils vont en rang par quatre, en bataillon, ils portent des insignes sur leurs casquettes. Ils saluent tous ensemble lorsqu'ils passent devant la silhouette de leur général. Quel ordre majestueux, quelle magnifique obéissance ! Pour pouvoir les suivre, pour leur ressembler, je sacrifierais tout ce que je sais. Mais ils laissent derrière eux des papillons tremblants aux ailes arrachées ; ils jettent dans les coins des mouchoirs sales, roulés en boule, tachés de sang. Ils font sangloter les petits dans les couloirs sombres. Ils ont de grandes oreilles rouges qui dépassent de leurs casquettes. Pourtant, nous voudrions être comme eux, Neville et moi. Je les regarde passer avec envie. L'œil furtif, derrière un rideau, j'enregistre la simultanéité de leur mouvement avec délice. Si mes jambes se renforçaient des leurs, comme elles courraient ! Si je partais avec eux, gagner des matchs, disputer des courses renommées et galoper toute la journée, avec quelle voix éclatante j'entonnerais des chants sur le coup de minuit ! Et quel torrent de mots jaillirait de ma gorge ! »

« Perceval est parti maintenant, dit Neville. Il ne pense qu'au match. Il ne fait jamais signe de la main quand le break tourne à l'angle des lauriers. Il me méprise, parce que je suis trop fragile pour jouer (mais il traite ma fragilité avec douceur). Il me méprise de ne pas m'intéresser aux victoires, aux défaites, sauf quand lui s'en préoccupe. Il accepte ma dévotion ; il accepte mon offrande

tremblante, pourtant abjecte, mêlée du mépris que j'éprouve pour son esprit. Car il ne sait pas lire. Et pourtant, quand je lis Shakespeare ou Catulle, allongé dans l'herbe, il comprend mieux que Louis. Pas les mots — mais que sont les mots ? Est-ce que je ne sais pas déjà faire des rimes et imiter Pope, Dryden, même Shakespeare ? Mais je ne peux pas rester toute la journée au soleil, les yeux rivés sur une balle ; je ne sens pas dans mon corps l'envol de la balle, je ne pense pas qu'à la balle. Je resterai accroché aux contours des mots toute ma vie. Et je ne pourrai pas vivre avec lui et supporter sa stupidité. Il va s'épaissir, il va ronfler. Il va se marier, il y aura des scènes de tendresse au petit-déjeuner. Maintenant il est jeune. Il n'y a pas un fil, pas une feuille de papier entre lui et le soleil, entre lui et la pluie, entre lui et la lune lorsqu'il est étendu nu, brûlant, vautré sur son lit. Maintenant, tandis qu'ils conduisent sur la route dans le break, son visage se tache de rouge, de jaune. Il va enlever sa veste et se tenir debout, jambes écartées, les mains prêtes, les yeux fixés sur sa cible. Il va prier "Mon Dieu, laissez-nous gagner" ; il ne pensera qu'à ça, qu'ils doivent gagner.

Comment pourrais-je monter avec eux dans le break et jouer au cricket ? Il n'y a que Bernard qui le peut, mais Bernard est trop en retard. Il est toujours en retard. C'est son humeur fantasque incorrigible qui l'empêche d'aller avec eux. Il s'interrompt lorsqu'il se lave les mains, pour dire "Il y a une mouche dans cette toile d'araignée. Est-ce que je dois la sauver ? Est-ce que je dois laisser l'araignée la manger ?" Une quantité de doutes incalculable le plonge dans l'ombre, sinon il s'en irait jouer avec eux au cricket, et il s'allongerait dans l'herbe en regardant le ciel, il sursauterait quand on frappe la balle. Et ils lui pardonneraient ; parce qu'il leur raconterait une histoire. »

« Ils ont filé, dit Bernard, et je suis trop en retard pour aller avec eux. Ces horribles gamins, qui sont aussi tellement beaux, que vous enviez si profondément, Louis, et toi Neville, ont filé, avec leurs têtes toutes tournées dans la même direction. Moi j'ignore ce genre de différences. Mes doigts glissent sur les touches du clavier sans savoir laquelle est noire, laquelle est blanche. Archie marque facilement cent points ; avec de la chance, j'en fais parfois quinze. Mais quelle est la différence entre nous ? Attends un peu, Neville ; laisse-moi parler. Les bulles s'élèvent, comme des bulles d'argent montent du fond d'une casserole ; une image se superpose à une autre. Je ne peux pas rester assis devant mon livre, comme Louis, avec une implacable obstination. Il faut que j'ouvre la petite trappe qui libère les phrases enchaînées, je m'y engouffre et peu importe ce qui arrive, pour qu'au lieu de l'incohérence, on voit apparaître le fil changeant, léger, qui relie une chose à la suivante. Je vais te raconter l'histoire du directeur.

Quand monsieur Crane passe en titubant entre les portes battantes, après la prière, il est, semble-t-il, convaincu de son immense supériorité. Et de fait, Neville, nous ne pouvons pas nier que son départ nous procure non seulement un sentiment de soulagement, mais aussi une sensation de manque, comme une dent qu'on nous aurait enlevée. Maintenant, suivons-le pendant qu'il pousse les portes de son appartement. Imaginons-le dans son salon, au-dessus des écuries. Il déboutonne ses bretelles (donnons dans le détail, soyons indiscrets). Ensuite, d'un geste caractéristique (difficile d'éviter ces expressions toutes faites, qui de plus, dans son cas, sont assez appropriées), il sort les pièces d'argent, les pièces de cuivre de ses poches de pantalon et les place là, et là, sur sa table de toilette. Les deux bras étendus

sur les accoudoirs de son fauteuil, il réfléchit (c’est un moment intime ; c’est là que nous devons tenter de le saisir) : va-t-il emprunter la passerelle rose qui mène à sa chambre, ou ne va-t-il pas le faire ? Les deux pièces sont reliées par un passage de lumière rose que la lampe de chevet projette, depuis l’endroit où madame Crane s’allonge, les cheveux étalés sur l’oreiller, lisant les mémoires d’un auteur français. Pendant qu’elle lit, elle se passe la main sur le front, dans un geste d’abandon et de désespoir, et elle soupire "C’est tout ?", en se comparant à une duchesse française. Maintenant, se dit le directeur, dans deux ans je prendrai ma retraite. Je taillerai les ifs d’une haie dans un jardin à l’ouest du pays. Amiral, voilà ce que j’aurais pu être ; ou juge ; pas professeur. Quelles sont les forces qui m’ont amené ici ? se demande-t-il, tout en examinant le radiateur à gaz, les épaules bien plus voûtées que celles que nous lui connaissons (il est en manche de chemise, souviens-toi). Quelles forces immenses ? pense-t-il, pris dans l’élan de ce moment majestueux, tandis qu’il jette un coup d’œil à la fenêtre. C’est une nuit d’orage ; les branches des noisetiers labourent le ciel de haut en bas. Les étoiles brillent entre les interstices. Quelles sont les forces immenses, forces du bien ou du mal, qui m’ont amené jusqu’ici ? s’interroge-t-il, remarquant avec tristesse que son fauteuil a fait un petit trou dans l’épaisseur pourpre du tapis. Ainsi, le voilà : assis, tirant sur ses bretelles. Mais les histoires qui suivent les gens jusque dans leur chambre à coucher sont difficiles. Je ne peux pas continuer celle-là. Je triture un bout de ficelle ; je tripote quatre ou cinq pièces dans la poche de mon pantalon. »

« Les histoires de Bernard m’amusent, dit Neville, au début. Mais quand elles finissent en queue-de-poisson, ridicules, et qu’il reste bouche ouverte, à

tortiller un morceau de ficelle, je ressens ma propre solitude. Il voit les gens avec des contours flous. Et je ne peux pas lui parler de Perceval. Je ne peux pas livrer ma passion absurde, violente, à sa compréhension amicale. Cela aussi donnerait une "histoire". J'ai besoin de quelqu'un dont l'avis tombe comme le marteau sur l'enclume ; de quelqu'un qui trouve le comble de l'absurdité sublime, et un lacet de chaussure digne d'être adoré. À qui dévoiler l'urgence, la violence de cette émotion ? Louis est trop froid, trop universel. Ici, sous ces arches grises, ces pigeons pleurnichards, ces jeux, ces traditions, cette émulation joyeuse — toute cette organisation si habile à empêcher qu'on se sente seul —, il n'y a personne. Et pourtant je marche et je m'arrête, frappé par de soudaines prémonitions. Hier, en passant la porte qui mène au jardin privé, j'ai vu Fenwick, le maillet levé. La vapeur de la fontaine à thé s'élevait au milieu de la pelouse. Il y avait des massifs de fleurs bleues. Puis, tout à coup s'est déversé en moi le sentiment obscur, mystique, de l'adoration, de la complétude lorsqu'elle a triomphé du chaos. Personne n'a vu ma silhouette suspendue, absorbée, pendant que je me tenais devant la porte ouverte. Personne n'a deviné ce besoin que j'ai de m'offrir à un dieu ; et de périr, et de disparaître. Le maillet est retombé ; la vision s'est brisée.

Il faudrait que je cherche un arbre ? Que j'abandonne les salles de classe et les bibliothèques, et la grande page jaune où je lis Catulle, pour les bois et les champs ? Est-ce que je dois marcher sous les hêtres, ou flâner le long du fleuve, là où les arbres s'unissent comme des amoureux dans l'eau ? Mais la nature est trop végétative, trop insipide. Elle n'a que le sublime et l'immensité, l'eau et le feuillage. Je commence à

désirer la lumière du feu, l’intimité, et les bras d’un être unique. »
« Je commence à souhaiter, dit Louis, que la nuit vienne. Ici, pendant que je suis debout, la main posée sur le chêne veiné de la porte de monsieur Wickham, je m’imagine en ami de Richelieu, ou en Duc de Saint-Simon présentant une tabatière au roi lui-même. Tel est mon privilège. Mes traits d’esprit "se répandent à la Cour comme une traînée de poudre". D’admiration, les Duchesses arrachent les émeraudes de leurs boucles d’oreille — mais ces réparties fusent plus facilement dans l’obscurité de mon dortoir, la nuit. En ce moment je ne suis qu’un garçon à l’accent colonial, l’index plié contre le chêne veiné de la porte de monsieur Wickham. La journée a été pleine de bassesses et de triomphes dissimulés, par peur des rires. Je suis le meilleur élève de toute l’école. Mais quand l’obscurité arrive, je quitte ce corps peu enviable — mon grand nez, mes lèvres fines, mon accent colonial — pour habiter l’espace. Je suis alors le compagnon de Virgile, celui de Platon. Je suis alors le dernier rejeton d’une des plus grandes familles de France. Mais je suis aussi celui qui va se forcer à abandonner ces territoires lunaires, venteux, ces errances nocturnes, pour affronter le chêne veiné des portes. Je réussirai au cours de ma vie — fasse le Ciel qu’elle ne soit pas longue — cet amalgame gigantesque entre ces contradictions, si hideuses à mes yeux. À force de souffrance, j’y arriverai. Je frapperai. J’entrerai. »
« J’ai tourné tous les feuillets de mai et de juin, dit Susan, et vingt jours de juillet. Je les ai arrachés et roulés en boule pour qu’ils cessent d’exister, sauf sous mon flanc, comme une lourdeur. C’étaient des jours infirmes, des papillons de nuits aux ailes racornies, inaptes au vol. Il ne reste plus que huit jours. Dans huit jours, je descendrai du train, je

serai sur le quai à six heures vingt-cinq. Et ma liberté se déploiera, et toutes ces restrictions qui rident et qui flétrissent — les horaires, les ordres, la discipline, être ici, être là au moment exact, exactement — se disloqueront. Le jour jaillira quand j'ouvrirai la portière, quand je verrai mon père, son vieux chapeau et ses guêtres. Je tremblerai. J'éclaterai en sanglots. Le lendemain, je me lèverai à l'aube. Je sortirai par la porte de la cuisine. J'irai marcher sur la lande. Les grands chevaux des cavaliers fantômes gronderont derrière moi, puis s'arrêteront soudain. Je verrai les hirondelles voler au ras des herbes. Je me laisserai tomber au bord de la rivière, je regarderai les poissons se faufiler entre les roseaux. J'aurai la paume des mains striée par les épines de pin. Là-bas, je déplierai et j'enlèverai ce je ne sais quoi que j'ai formé ici : ce quelque chose de dur. Quelque chose a grandi en moi, ici, pendant les hivers, les étés, dans les escaliers, dans les chambres. Je ne veux pas, comme Jinny, être regardée avec admiration. Je veux donner, je veux qu'on m'offre, et la solitude pour y découvrir mes possessions.

Puis je reviendrai, par les sentiers qui tremblent, sous la voûte des feuilles de noisetiers. Je dépasserai une vielle dame poussant un landau rempli de petit bois ; et le berger. Mais nous ne parlerons pas. Je reviendrai par le jardin de la cuisine et je verrai les feuilles de choux perlées de rosée, et la maison dans le jardin, aveugle avec ses rideaux tirés. Je monterai à l'étage dans ma chambre, je toucherai les affaires que j'ai soigneusement enfermées dans l'armoire ; mes coquillages, mes œufs ; mes herbes rares. Je nourrirai mes colombes et mon écureuil. J'irai au chenil brosser mon épagneul. Ainsi, progressivement, j'atteindrai la chose dure dans

mon flanc, celle qui a grandi là. Mais les cloches sonnent ; ici les pieds traînent, perpétuellement. »
« Je déteste l'obscurité, et dormir, et la nuit, dit Jinny, et attendre allongée que le jour vienne. Je voudrais tant que la semaine ne soit qu'un jour unique et sans ruptures. Quand je m'éveille tôt — à cause des oiseaux —, je vois depuis mon lit les poignées du placard s'éclairer ; puis le lavabo ; puis le porte-serviettes. À chaque chose qui s'éclaire dans la chambre, mon cœur bat plus vite. Je sens mon corps durcir, devenir rose, jaune, brun. Mes mains passent sur mes jambes, mon corps. Je sens ses creux, sa minceur. J'aime entendre le gong résonner à travers les pièces et le remue-ménage qui commence — là un bruit sourd, ici un piétinement. Les portes battent, l'eau jaillit. Un autre jour est là, un autre jour est là, voilà ce que je crie en posant mes pieds sur le sol. Ce sera peut-être un jour endolori, un jour imparfait. On me gronde souvent. Je suis souvent réprimandée à cause de ma paresse, de mes rires ; mais, même quand Miss Matthews maudit mon insouciance et ma tête de linotte, j'aperçois quelque chose qui bouge — une tache de soleil sur un tableau peut-être, ou l'âne qui tire la faucheuse sur la pelouse ; ou une voile de bateau entre les feuilles des lauriers, et jamais je ne me sens découragée. Je ne peux pas m'empêcher de pirouetter dans le dos de Miss Matthiews qui fait ses prières.
Pour nous, le temps est proche maintenant de quitter le collège, de porter des jupes longues. Je mettrai des colliers et une robe blanche sans manches le soir. On donnera des fêtes dans des salons étincelants ; et un homme me distinguera entre toutes, il me dira ce qu'il n'a jamais dit à personne d'autre. Il me préférera à Susan ou à Rhoda. Il trouvera en moi quelque chose de spécial, de singulier. Mais je ne m'attacherai pas. Je

ne veux pas être fixée, entravée. Je tremble, je frissonne comme une feuille dans la haie, assise au bord du lit, les jambes ballantes, avec un nouveau jour à ouvrir. J'ai cinquante ans, j'ai soixante ans à dépenser. Je n'ai pas encore puisé dans mes réserves. Ce n'est que le début. »

« Il faut des heures et des heures, dit Rhoda, avant que je puisse éteindre la lumière et m'allonger, suspendue dans mon lit au-dessus du monde, avant que je puisse quitter le jour et laisser mon arbre grandir, ses toiles vertes toutes palpitantes au-dessus de ma tête. Ici, il ne peut pas pousser. On le transperce. Ils posent tous des questions, ils interrompent, ils abattent.

Je vais maintenant dans la salle de bain enlever mes chaussures et me laver ; mais tandis que je penche la tête au-dessus du lavabo, je laisse le voile de l'Impératrice de toutes les Russies se déposer sur mes épaules. Les diamants de la couronne impériale brillent sur mon front. J'entends les hurlements de la foule hostile lorsque je m'avance au balcon. Je me sèche les mains, vigoureusement, pour que Miss, dont j'ai oublié le nom, ne se doute pas que je lève le poing devant une foule furieuse. "Peuple, je suis votre Impératrice." Mon attitude est pleine de défi. Je suis sans peur. Conquérante.

Mais c'est un rêve mince. Un arbre de papier. Miss Lambert le renverse. La simple vue de la silhouette de Miss Lambert disparaissant au fond du corridor suffit pour le pulvériser. Il n'est pas solide ; il ne me satisfait pas — ce rêve d'Impératrice. Il me laisse, maintenant qu'il est tombé, au milieu du couloir, presque tremblante. Tout s'affadit. Je vais à la bibliothèque à présent, prendre un livre et lire, et regarder ; et lire encore, et regarder. Ici un poème parle d'une haie. Je vais y entrer et cueillir des fleurs, la bryone verte,

l’aubépine couleur de lune, les roses sauvages et le lierre qui serpente. Je les serrerai entre mes mains, je les déposerai sur le plateau luisant du bureau. J’irai m’asseoir sur les berges frémissantes de la rivière, je verrai les nénuphars, larges, miroitants, éclairer d’un faisceau de lune aquatique le chêne au-dessus de la haie. Je cueillerai des fleurs ; je les serrerai, et je les nouerai en guirlandes pour les offrir — Oh ! À qui ? Quelque chose bloque le flux de mon être ; le courant profond bute sur un obstacle ; ça secoue ; ça tiraille ; un nœud au centre résiste. Oh, quelle douleur, quelle angoisse ! Je défaille, j’échoue. Maintenant la glace de mon corps fond ; je suis descellée, je suis incandescente. Et le courant se déverse en profonde marée fertile, ouvrant ce qui est clôt, forçant le repli, le resserrement, le courant se déverse en toute liberté. À qui vais-je donner tout ce qui m’inonde maintenant, tout ce qui passe à travers ma chaleur et mon corps perméable ? Je ramasserai mes fleurs et je les offrirai — Oh ! À qui ?

Des marins flânent sur l’esplanade, des couples d’amoureux aussi ; les omnibus roulent en cliquetant le long du bord de mer, jusqu’à la ville. Je donnerai ; j’enrichirai ; je rendrai au monde cette beauté. Je tresserai mes fleurs en guirlandes, et j’avancerai, mains tendues, pour les offrir — Oh ! À qui ? »

« Maintenant nous avons reçu, dit Louis, puisque c’est le dernier jour du trimestre — le dernier pour Neville, pour Bernard et pour moi — tout ce que nos maîtres avaient à nous donner. L’initiation est faite ; le monde est présenté. Eux restent, nous nous partons. Notre illustre proviseur, cet homme que je révère entre tous, nous a distribué, pendant qu’il titubait un peu entre les tables et les volumes reliés, Horace, Ternnyson, les œuvres complètes de Keats et de Matthew Arnold, le tout dédicacé

comme il convient. Je respecte la main qui les donne. Il parle avec une conviction absolue. Ce qu'il dit est vrai pour lui, mais pas pour nous. La voix enrouée par une profonde émotion, avec intensité, avec tendresse, il nous a dit que nous allions partir. Il nous a demandé de nous "comporter en hommes". (Sur ses lèvres, les citations de la Bible ou celles du Times semblent tout aussi magnifiques.) Certains feront ceci, d'autres cela. Certains ne se verront plus. Neville, Bernard et moi, nous ne nous reverrons plus ici. La vie nous séparera. Mais nous garderons certaines attaches. Notre enfance, nos années insouciantes sont finies. Mais des liens se sont forgés. Et par-dessus tout, nous avons hérité de traditions. Ces dalles de pierre s'usent depuis six cents ans. Sur ces murs sont gravés des noms de chefs de guerre, d'hommes d'État, de poètes malheureux (le mien figurera ici). Bénies soient les traditions, et la prudence, et la circonspection ! J'ai tant de reconnaissance envers vous, les hommes en toges noires, et envers vous les morts, vous qui nous avez guidé et qui avez veillé sur nous ; pourtant les problèmes demeurent. Les différences ne sont toujours pas dépassées. Des fleurs balancent leurs têtes de l'autre côté de la vitre. Je vois des oiseaux sauvages, et des pulsions plus sauvages que l'oiseau le plus sauvage jaillissent de mon cœur. Mes yeux sont sauvages ; mes lèvres se serrent avec force. Les oiseaux volent ; les fleurs dansent ; mais j'entends toujours le bruit sourd des vagues ; et la bête enchaînée trépigne sur la plage. Elle trépigne, et trépigne. »

« C'est la cérémonie finale, dit Bernard, la dernière de nos cérémonies. Nous sommes submergés d'impressions étranges. Le chef de gare lève son drapeau, il va siffler. Le train qui crache sa vapeur va partir d'un instant à l'autre. On voudrait dire

quelque chose, ressentir quelque chose qui soit parfaitement approprié à la situation. Notre esprit est prêt, nos lèvres se crispent. Et voilà qu'une abeille vient tournoyer et bourdonner autour du bouquet de fleurs que Lady Hampton, l'épouse du Général, respire continuellement, pour montrer à quel point elle apprécie l'hommage. Et si l'abeille allait lui piquer le nez ? Nous sommes très émus ; et irrévérencieux ; et contrits ; et anxieux qu'on en finisse ; et pourtant hésitant à partir. L'abeille nous distrait. Son vol désinvolte rend notre tension ridicule. Bourdonnant vaguement, tournant en larges cercles, elle s'est maintenant posée sur un œillet. Beaucoup d'entre nous ne se rencontreront plus jamais. Il y a des plaisirs que nous ne vivrons plus, puisque nous somme libres d'aller nous coucher, ou de veiller, et que je n'ai plus besoin de passer en fraude des morceaux de chandelle et de la littérature immorale. L'abeille maintenant bourdonne autour de la tête de l'illustre Proviseur. Larpent, John, Archie, Percival, Baker et Smith — je les ai tous énormément appréciés. Je n'ai connu qu'un seul élève fou ; et un seul autre méchant, que j'ai détesté. Rétrospectivement, j'ai aimé ces petits-déjeuners terriblement embarrassants à la table du Proviseur, avec les toasts et la confiture. Lui seul n'a pas remarqué l'abeille. Si elle s'approchait de son nez, il l'enverrait valser d'un geste superbe. Il a placé son bon mot. Sa voix se brise quasiment, mais pas tout à fait. Et à présent nous voilà congédiés, Louis, Neville et moi, pour toujours. Nous emportons nos livres bien lustrés avec la dédicace de l'école et son écriture en pattes de mouche. Nous nous levons, nous nous dispersons ; la pression a disparu. L'abeille est devenue un insecte insignifiant, négligeable, qui passe par la fenêtre ouverte et vole jusqu'à l'obscurité. Demain nous partons. »

« Nous sommes sur le point de nous séparer , dit Neville. Voici les bagages et les voitures. Voila Percival sous son chapeau de feutre. Il m'oubliera. Il laissera traîner mes lettres au milieu des armes à feu et des chiens, sans y répondre. Je lui enverrai des poèmes, il m'enverra peut-être une carte. C'est pour cela que je l'aime. Je proposerai une rencontre — sous une horloge, près d'une croix — et j'attendrai ; il ne viendra pas. Pour cela que je l'aime. Oublieux, pratiquement inconscient, il quittera ma vie. Et, même si ça semble incroyable, je vais entrer dans d'autres vies ; ce ne serait qu'une échappée, rien qu'un prélude. Derrière l'insupportable mascarade du proviseur, son emphase ridicule et ses émotions fausses, je sens déjà s'approcher ce que nous pressentions vaguement. Je serai libre d'entrer dans le jardin où Fenwick lève le maillet. Ceux qui m'ont méprisé reconnaîtront ma souveraineté. Mais, et c'est ma nature profonde qui me le dicte, la souveraineté et la possession du pouvoir ne suffiront pas ; je continuerai à pousser les rideaux à la recherche d'intimité et de mots chuchotés seul. J'avance donc, incertain mais exalté ; inquiet à l'idée d'une douleur intolérable ; et prêt, avec l'envie de conquérir après tant de souffrances, prêt je crois à découvrir finalement mon désir. Ici et pour la dernière fois, je vois la statue de notre pieux fondateur et les colombes au-dessus de lui. Elles tournoieront toujours autour de sa tête, elles la blanchiront tandis que l'orgue gémira dans la chapelle. Voilà, je prends ma place ; et lorsque je l'aurai trouvée dans un coin du compartiment réservé, je laisserai mes yeux dans l'ombre, derrière un livre, pour cacher une larme ; je laisserai mes yeux dans l'ombre pour observer, épier un visage. C'est le premier jour des vacances d'été. »

« C’est le premier jour des vacances d’été, dit Susan. Mais ce jour ne s’est pas encore déplié. Je ne l’examinerai pas, tant que je ne serai pas descendue sur le quai ce soir. Je n’essaierai même pas de le sentir avant de respirer l’air vert et frais venu des champs. Mais ce ne sont déjà plus les champs de l’école ; ce ne sont plus les haies de l’école ; les hommes dans ces champs font des choses réelles ; ils remplissent des chariots de vrai foin ; et voilà de véritables vaches, pas des vaches d’école. Pourtant, j’ai encore dans les narines l’odeur de phénol des couloirs, l’odeur de craie des salles de classe. Le vernis luisant des lambris est toujours dans mes yeux. Je dois attendre les champs, les haies, les bois et les champs, les talus raides semés d’ajoncs, les wagons sur les voies de garage, les tunnels, les jardins de banlieue où les femmes étendent le linge, puis d’autres champs et les enfants qui se balancent sur les barrières, pour recouvrir, pour ensevelir profondément ce collège, que j’ai détesté.

Je n’enverrai pas mes enfants à l’école et je ne passerai pas à Londres une seule nuit de mon existence. Ici, dans cette grande gare, tout fait écho et tout sonne creux. La lumière est jaune, comme elle le serait sous un auvent. Jinny habite ici. Jinny promène son chien sur ces trottoirs. Ici les gens traversent les rues en silence. Ils ne regardent rien, que les vitrines. Les têtes se lèvent, se baissent, toutes de la même façon. Des fils télégraphiques relient les rues entre elles. Les maisons ne sont faites que de verre, de festons, de clinquant ; toutes ont des rideaux de dentelle, des colonnades, des portes et des marches blanches. Mais je pars, je quitte Londres, une fois de plus ; les champs reviennent ; et les maisons, et les femmes avec leurs lessives suspendues, et les arbres, les champs. Londres se voile maintenant, il disparaît, il

s’émiette, il s’effondre. Le phénol et l’odeur de pin commencent à s’estomper. Je sens le blé et le navet. Je défais l’emballage de papier noué par un fil blanc. Les coquilles d’œufs glissent dans la fente entre mes genoux. Maintenant le train s’arrête, gare après gare, il décharge des bidons de lait. Les femmes s’embrassent, elles s’aident avec leurs paniers. Maintenant, je peux me pencher par la fenêtre. L’air s’engouffre dans mon nez, dans ma gorge — l’air froid, l’air salin, et l’odeur des champs de navets. Et voilà mon père, il est de dos, il parler à un fermier. Je tremble, je pleure. Voilà mon père en guêtres. Voilà mon père. »

« Je me tiens confortablement assise dans mon coin, en direction du Nord, dit Jinny, dans cet express mugissant, et pourtant si régulier qu’il aplatit les haies et fait s’allonger les collines. Nous dépassons les signaux comme des éclairs ; nous faisons tanguer la terre d’un bord à l’autre, légèrement. L’horizon se referme en un point, à jamais ; et nous ouvrons l’espace pour toujours. Les poteaux télégraphiques surgissent sans cesse ; quand l’un s’abat, un autre se lève. Tanguant et mugissant, nous entrons maintenant dans un tunnel. Un gentleman remonte la vitre. Je vois les reflets et le tunnel se dédoubler sur la vitre brillante. Je le vois baisser son journal. Il sourit à mon reflet dans le tunnel. Mon corps, d’emblée et délibérément, prend la pose sous son regard. Mon corps vit sa propre vie. Maintenant, la vitre noire redevient verte. Nous sommes sortis du tunnel. L’homme lit son journal. Mais nous avons échangé l’approbation des corps. Il y a une grande société de corps, et le mien y est donc présenté ; le mien est entré dans la salle où se trouvent les sièges dorés. Regardez — toutes les fenêtres des villas et leurs rideaux blancs dansent, lentement ; et les hommes aux foulards bleus noués, assis près des

haies, dans les champs de maïs, connaissent eux aussi, comme moi, la chaleur et le ravissement. L'un d'eux nous fait signe de la main quand nous passons. Dans les charmilles et les tonnelles des jardins de la villa, de jeunes hommes en bras de chemise, montés sur des échelles, taillent les roses. Un homme à cheval galope dans le champ. Son cheval se cabre quand nous passons. Et le cavalier se tourne vers nous. Nous mugissons à nouveau à travers la noirceur. Et je me couche en arrière ; je m'abandonne au ravissement ; je crois qu'au bout du tunnel, j'entrerai dans une pièce illuminée de lampes, remplie de sièges, et je me laisserai tomber sur l'un d'eux, admirée de tous, avec ma robe déployée tout autour de moi. Mais regardez, en levant la tête, voilà que je rencontre les yeux d'une femme aigre qui se doute de mon ravissement. Mon corps se ferme devant elle, avec impertinence, comme une ombrelle. Je peux ouvrir mon corps, fermer mon corps à volonté. La vie commence. Je puise maintenant dans mes réserves. »

« C'est le premier jour des vacances d'été, dit Rhoda. Pendant que le train passe le long de ces roches rouges, de cette mer bleue, le trimestre fini prend forme derrière moi. Je vois sa couleur. Juin était blanc. Je vois les champs blanchis de marguerites, blanchis de jupes ; les lignes blanches sur les courts de tennis. Puis il y a eu le vent et de violents coups de tonnerre. Il y a eu une étoile, elle chevauchait les nuages une nuit, et j'ai dit à l'étoile "Consume-moi." C'était à la mi-été, après la garden-party, après mon humiliation à la garden-party. Le vent et la tempête ont coloré Juillet. Et aussi, tout au milieu, cadavérique, terrible, la flaque grise dans la cour, quand, une enveloppe à la main, je portais un message. Je suis arrivée devant la flaque. Je ne pouvais pas la traverser. Mon identité

manquait. Nous ne sommes rien, c'est ce que j'ai dit, et je suis tombée. Soufflée comme une plume, j'ai flotté, attirée dans des tunnels. Puis, très soigneusement, j'ai placé mon pied de l'autre côté. J'ai posé ma main contre un mur de briques. Péniblement, je suis retournée dans mon corps, je l'ai réintégré au-dessus de l'espace gris, cadavérique, de la flaque. Voilà la vie à laquelle je suis vouée.

Ainsi, je détache le feuillet du trimestre d'été. Avec des chocs irréguliers, aussi soudains que les sauts d'un tigre, la vie émerge, elle soulève sa crête sombre qui jaillit de la mer. C'est à cela nous sommes liés ; à cela que nous sommes attachés comme des corps à des chevaux sauvages. Mais nous avons inventé des dispositifs pour remplir les crevasses et déguiser les fissures. Voici le contrôleur de billets. Il y a deux hommes ; trois femmes ; un chat dans un panier ; et moi, le coude posé sur le rebord de la fenêtre — c'est ici et maintenant. Nous continuons, nous filons à travers le murmure des blés d'or. Les femmes dans les champs sont surprises d'être laissées là, au sarclage. Le train maintenant piétine lourdement, il ronfle bruyamment pendant qu'il grimpe et grimpe. Enfin nous voilà au-dessus de la lande. Il n'y a que quelques moutons sauvages qui vivent ici ; quelques poneys aux poils hirsutes ; mais nous avons tout le confort ; des tables pour lire nos journaux, des supports pour poser nos gobelets. Nous venons sur la lande munis de tout l'équipement. Maintenant nous sommes au sommet. Le silence se refermera derrière nous. Si je regarde en arrière, par-delà cette tête chauve, je vois déjà le silence se refermer et les ombres des nuages se pourchasser l'une l'autre au-dessus de la lande déserte ; le silence se referme sur notre passage éphémère. Je dis : voilà l'instant présent ;

c’est le premier jour des vacances d’été. C’est une partie du monstre auquel nous sommes attachés qui émerge. »
« Nous partons, dit Louis. Et je suis suspendu, sans attache. Nous sommes nulle part. Nous traversons l’Angleterre en train. L’Angleterre glisse derrière la vitre, changeant continuellement, de colline en bois, en rivières et en saules, puis en villes à nouveau. Je n’ai pas de terre ferme où aller. Bernard et Neville, Percival, Archie, Larpent et Baker vont à Oxford ou à Cambridge, à Edimbourg, Rome, Paris, Berlin, ou dans une université américaine. Et moi je pars dans le vague, faire vaguement un peu d’argent. Voilà pourquoi une ombre pathétique, un accent sourd, tombe sur ces herbes dorées, ces champs de pavots rouges, ce flot de blé qui avance sans jamais déborder ; mais coule en ondulant jusqu’à ses limites. C’est le premier jour d’une nouvelle vie, un autre rayon de la roue qui s’élève. Mais mon corps passe en vagabond, une ombre d’oiseau. Comme l’ombre sur le pré s’efface, s’assombrit, puis vient mourir en touchant le bosquet, je serais éphémère, si je ne forçais pas mon cerveau à donner forme ; je me force à tenir cet instant, ne serait-ce que par une ligne de poésie non écrite, pour marquer ce point de la longue, longue histoire qui commença en Égypte, à l’époque des pharaons, lorsque les femmes portaient des cruches rouges près du Nil. Il me semble avoir déjà vécu plusieurs milliers d’années. Et si je ferme les yeux maintenant, si je rate cette rencontre ici, entre le passé et le présent, là où je suis assis, dans un wagon de troisième classe rempli de collégiens qui rentrent chez eux pour les vacances, l’histoire humaine sera privée de cette vision. Son œil, qui devrait voir à travers moi, se fermera — si je dors maintenant avec négligence ou dans la lâcheté, m’enterrant dans le

passé, dans le noir ; ou si j'acquiesce comme Bernard acquiesce lorsqu'il raconte des histoires ; ou si je me vante comme Percival, Archie, John Walter, Lathom, Larpent, Roger, Smith se vantent — les noms sont toujours les mêmes, les noms de garçons arrogants. Tous des vantards, des bavards, tous sauf Neville, qui glisse parfois l'œil sur la tranche d'un roman français, et qui se glissera toujours ainsi, dans des salons garnis de coussins, à la lueur d'un feu de cheminée, avec beaucoup de livres et un unique ami, pendant que moi je serai penché sur mon bureau, derrière un guichet. Et je serai amer, je me moquerai d'eux. Je les envierai de pouvoir continuer à marcher le long de chemins sûrs, traditionnels, sous les vieux ifs, pendant que j'irai, avec les cockneys et les commis, battre le pavé de la ville.

Mais, à présent, désincarné et sans demeure, je survole les champs — (il y a une rivière, un homme qui pêche ; la flèche d'un clocher, une rue de village avec son auberge à bow-windows) — tout me semble lointain et tient du rêve. Ces pensées rudes, cette envie, cette amertume, ne trouvent pas place en moi. Je suis le fantôme de Louis, un passant éphémère dont l'esprit est soumis au pouvoir des rêves et à la rumeur du jardin, le matin, lorsque les pétales flottent sur les profondeurs insoupçonnées et que chantent les oiseaux. Je m'élance, je m'éclabousse des eaux vives de l'enfance. Sa fine voile en est toute frémissante. Mais la bête enchaînée sur le rivage trépigne, et trépigne. »

« Louis et Neville sont tous les deux assis en silence, dit Bernard. Tous les deux absorbés. La présence des autres a sur eux l'effet d'un mur séparateur. Moi, dès que je suis en compagnie d'autres gens, les mots partent immédiatement en ronds de fumée — regardez comme les phrases

s’échappent de mes lèvres en volutes. On dirait une allumette prête à s’enflammer ; quelque chose brûle. Un homme âgé et apparemment prospère, un voyageur, entre maintenant. Et je veux tout de suite l’approcher. D’instinct, la sensation de sa présence me gêne, froide, étrangère parmi nous. Mais je ne crois pas à ce qui sépare. Nous ne sommes pas isolés. Et je tiens également à ajouter à ma collection de précieuses observations sur la véritable nature de la vie humaine. Mon livre va certainement se développer en plusieurs tomes pour embrasser l’ensemble des catégories connues d’hommes et de femmes. Je remplis mon esprit de tout ce qui peut entrer à l’intérieur d’une pièce ou d’un wagon, comme on remplit un stylo-plume à l’encrier. Ma soif est constante, inextinguible. Maintenant je sens, à quelques signes imperceptibles, que je ne peux pas encore interpréter mais je le ferai plus tard, que sa défiance est sur le point de fondre. Son isolement montre des signes de fissures. Il fait une remarque sur une maison de campagne. Des questions en ronds de fumée s’échappent de mes lèvres (à propos de récoltes), elles l’entourent, elles provoquent le contact. La voix humaine a des propriétés désarmantes — (nous ne sommes pas isolés, nous sommes un). Pendant que nous échangeons ces rares mais aimables remarques sur les maisons de campagne, je cerne le portrait de cet homme, je le rends concret. C’est un mari indulgent, mais infidèle ; un petit entrepreneur qui a quelques employés. Quelqu’un d’important dans la vie locale ; déjà conseiller, peut-être maire d’ici peu. Il porte, accrochée à sa chaîne de montre, une décoration de corail, on dirait une molaire arrachée avec ses racines. Walter J. Trumble, c’est le genre de nom qu’il devrait porter. Il est allé en Amérique, en voyage d’affaires avec sa femme, et une

chambre double dans un hôtel modeste peut lui coûter le salaire d'un mois entier. Sa dent de devant est en or.

Le fait est que j'ai peu d'aptitude à la réflexion. J'ai besoin de concret en tout. C'est seulement ainsi que je peux poser mes mains sur le monde. Une bonne phrase, cependant, me semble avoir une existence indépendante. Les meilleures, je pense, sont probablement faites dans la solitude. Elles nécessitent une sorte de réfrigération finale, et je ne peux pas la leur donner si je barbote toujours au milieu de paroles tièdes et diluées. Ma méthode présente pourtant certains avantages. Neville est irrité par la vulgarité de Trumble. Louis lui jette le regard hautain d'une grue dédaigneuse, il prend les mots avec des pincettes. Il est vrai que ses yeux — sauvages, rieurs, un peu désespérés — expriment quelque chose que nous n'avons pas mesuré. Il y a chez Neville et chez Louis une précision, une exactitude que j'admire et que je ne posséderai jamais. Maintenant, il va falloir agir. Nous arrivons à une jonction, à un carrefour, je dois changer. Je dois monter à bord d'un train pour Édimbourg. Je ne peux pas pointer du doigt ce fait précis — c'est plus ou moins flou dans mes pensées, comme un bouton, comme une petite pièce de monnaie. Voici le vieux garçon jovial qui contrôle les billets. J'en ai un — j'en ai certainement un. Mais ce n'est pas grave. Peu importe, je le trouverai, ou je ne le trouverai pas. Je fouille dans mon portefeuille. Je regarde dans toutes mes poches. C'est ce genre de choses qui interrompent sans cesse l'éternelle recherche qui est la mienne : trouver la phrase parfaite, adaptée à l'instant, exactement. »

« Bernard est parti sans billet, dit Neville. Il s'est échappé, avec une jolie phrase et un signe de la main. Il a parlé aussi facilement à l'éleveur de

chevaux, ou au plombier, qu'avec nous. Le plombier l'écoutait avec dévotion. "Si j'avais un fils comme ça, pensait-il, je pourrais l'envoyer à Oxford." Mais quels sont les sentiments de Bernard pour le plombier ? N'a-t-il pas uniquement en tête la suite de l'histoire qu'il ne cesse de se raconter ? Il a commencé lorsqu'il roulait de la mie de pain entre ses doigts, enfant. Une boulette pour un homme, une autre pour une femme. Nous sommes tous des boulettes. Nous sommes tous des phrases dans l'histoire de Bernard, il les écrit dans son carnet sous la lettre A, ou la B. Et il raconte nos histoires en montrant une compréhension extraordinaire, excepté pour ce que nous ressentons réellement. C'est qu'il n'a pas besoin de nous. Il n'est jamais à notre merci. Il est là, agitant ses bras sur quai. Le train est parti sans lui. Il a raté sa correspondance. Il a perdu son billet. Mais ça ne fait rien. Il parlera avec la serveuse de tout ce qui fait la destinée humaine. Nous avons disparus ; il nous a déjà oubliés ; nous sommes hors de sa vue ; et nous continuons, emplis du sentiment persistant, mi-doux, mi-amer, qu'il est un peu à plaindre d'avoir à affronter le monde avec des phrases inachevées et un billet perdu : il mérite aussi d'être aimé.

Et maintenant, je continue à faire semblant de lire. Je soulève mon livre pour qu'il cache presque mes yeux. Mais je n'arrive pas à lire au milieu des éleveurs de chevaux et des plombiers. Je ne possède pas la capacité de les charmer. Je n'admire pas cet homme ; et il ne m'admire pas. Permettez-moi au moins d'être honnête. Laissez-moi dénoncer l'insignifiance de ce présent, la futilité de ce monde et son autosatisfaction ; ces sièges de crin ; ces photographies en couleur de jetées et d'esplanades. Je pourrais hurler devant ce contentement béat, cette médiocrité qui produit

des maquignons aux décorations de corail qui pendent de leurs chaînes de montre. Quelque chose en moi pourrait les anéantir entièrement. Ils devraient tous se recroqueviller sur leurs sièges en m'entendant rire ; et fuir en criant devant moi. Non ; ils sont immortels. Ils triomphent. Ils m'empêcheront toujours de lire Catulle dans un wagon de troisième classe. Ils me pousseront à aller me réfugier en octobre, dans une de ces universités où je deviendrai professeur ; et j'emmènerai des maîtres d'école en Grèce, suivre des conférences sur les ruines du Parthénon. Je devrais élever des chevaux et habiter l'une de ces villas de briques rouges, au lieu de me faufiler dans le crâne de Sophocle ou d'Euripide comme un ver, après avoir épousé une femme de tête, une de celles qui fréquentent les universités. C'est pourtant ce qui m'attend. Je vais souffrir. Je suis déjà, à dix-huit ans, capable d'un tel mépris que les éleveurs de chevaux me détestent. C'est mon triomphe ; je ne transige pas. Je ne suis pas timide ; Je n'ai aucun accent. Je n'ai pas peur de ce que les gens pensent de "mon père banquier à Brisbane", comme Louis.

Maintenant, nous approchons du centre du monde civilisé. Il y a les habituels lampadaires. Les jardins publics sont traversés de sentiers d'asphalte. Des amoureux s'allongent sans pudeur, bouche contre bouche, sur l'herbe brûlée. Percival arrive quasiment en Écosse, à présent ; son train file à travers la lande rouge ; il voit la longue ligne des collines qui bordent l'Angleterre, et la muraille romaine. Il lit un roman policier, mais il comprend tout.

Le train ralentit et s'allonge, car nous approchons de Londres, du centre de Londres, et mon cœur se remplit de peur, et de jubilation aussi. Je vais rencontrer — mais quoi ? Quelle aventure

extraordinaire m’attend, au milieu des camions postaux, des porteurs, des essaims de gens qui appellent des taxis ? Je me sens insignifiant, perdu, mais exalté. Un faible choc, et nous stoppons. Je vais laisser les autres descendre devant moi. Je vais rester assis encore un instant, avant de sortir, dans ce chaos, ce tumulte. Je ne vais pas anticiper l’avenir. Il y a ce grand vacarme dans mes oreilles. Tout sonne et tout résonne sous ce toit de verre, comme une mer déferlante. Nous sommes jetés sur le quai, nos bagages à la main. Des tourbillons nous dispersent. Ma conscience s’évanouit presque ; avec mon mépris. Je suis aspiré, poussé, projeté vers le ciel. Je sors sur le quai, en tenant fermement tout ce que je possède — un sac. »

Le soleil se levait. Des lames de jaune et de vert, retombant sur la plage, doraient les flancs rongés de la barque, et teintaient le chardon de mer et ses feuilles cuirassées d’un éclat bleu comme l’acier. Sur la rive, la lumière transperçait presque les vagues fines et leur course vive en éventail. La jeune fille, après avoir secoué la tête et fait danser tous ses bijoux, la topaze, l’aigue-marine, les joyaux couleur d’eau parcourus d’étincelles, découvrait maintenant son front et, yeux grands ouverts, avançait droit au-dessus des vagues. Leur frémissement moucheté, écumeux, s’était assombri ; elles se resserraient, massives ; leurs courbes vertes se creusaient, obscurcies, traversées peut-être par des bancs de poissons errants. Éclaboussant et reculant, elles déposaient sur la plage une lisière noire de brindilles et de liège, de brins de paille et de morceaux de bois, comme si une chaloupe de lumière avait sombré,

coque éventrée, et qu'un marin, nageant jusqu'à la terre ferme et prenant pied sur la falaise, avait vu sa cargaison fragile se répandre, battue par les flots.
Dans le jardin, les oiseaux qui avaient chanté depuis l'aube, irrégulièrement, spasmodiquement, sur tel arbre ou tel arbuste, formaient à présent un chœur aigu et strident ; tantôt ensemble, comme conscients d'une camaraderie, tantôt seuls vers le ciel bleu pâle. Tous s'élevèrent du même vol lorsque le chat noir avança dans les buissons et, quand le cuisinier jeta les cendres sur le tas fumant, ils sursautèrent. La peur s'entendit dans leur chant, et l'appréhension de la douleur, et la joie soudain volée à l'instant. Ils se surpassèrent dans l'air clair du matin, virant haut au sommet de l'orme, chantant toujours ensemble alors qu'ils se chassaient, s'échappaient, se poursuivaient, se donnant des coups de becs tout en tournoyant dans les airs. Puis, fatigués de se poursuivre et de se fuir, ils commencèrent leur gracieuse descente, déclinant tous délicatement avant de se laisser tomber sur l'arbre, sur le mur, silencieux, les yeux brillants, la tête tournée par ici, par là ; attentifs, éveillés ; dans la conscience extrême d'une chose, d'un objet singulier.
C'était peut-être une coquille d'escargot, s'élevant dans l'herbe comme une cathédrale grise, un bâtiment bombé aux anneaux calcinés, ombrés de vert. Ou peut-être la splendeur des fleurs inondant les parterres d'une lumière pourpre et, au travers, l'ombre mauve des tunnels tracés entre les tiges. Ou ils portaient le regard sur la danse retenue des feuilles de pommiers, petites, scintillantes, rigides, chatoyantes, au milieu des pétales à pointes roses. Ou ils voyaient une goutte de pluie posée sur la haie, suspendue mais ne tombant pas, et la maison entière contenue en elle, avec les ormes immenses ; ou, fixant le soleil bien en face, leurs yeux se transformaient en perles d'or.

Maintenant, se tournant d'un côté puis de l'autre, ils regardaient plus bas sous les plantes, dans les avenues sombres d'un monde sans lumière où la feuille pourrit, où la fleur tombe. Puis l'un d'eux, comme une superbe flèche lancée avec précision, embrochait le corps mou, monstrueux du ver sans défense, le piquant et le repiquant avant de le laisser là se putréfier. En dessous, au milieu des racines et des fleurs décomposées, des bouffées de mort s'exhalaient ; des gouttes sortaient des flancs gonflés de boursoufflures. La peau des fruits putrides éclatait, de la matière s'échappait, trop épaisse pour couler. Des sécrétions jaunes suintaient des limaces et, de temps en temps, un organisme amorphe, une tête à chaque extrémité, balançait lentement. Les oiseaux aux yeux d'or, en s'élançant entre les feuilles, observaient cette purulence, cette humidité, d'un air narquois. Parfois, ils plongeaient sauvagement leurs becs dans le mélange collant.

À présent, le soleil levant entrait par la fenêtre et, en atteignant le liseré rouge du rideau, il faisait naître des cercles et des lignes. Avec la lumière de plus en plus forte, la blancheur s'installait sur l'assiette ; le couteau concentrait son éclat. Les fauteuils et les armoires se profilaient à l'arrière-plan et, séparés pourtant, paraissaient liés inextricablement. Le miroir irradiait le mur d'un bassin blanc. La vraie fleur, sur le rebord de la fenêtre, s'accompagnait d'un fantôme de fleur. Mais le fantôme faisait partie de la fleur véritable, car dès qu'un bourgeon éclatait en libérant un bouton pâle, un bourgeon dans la vitre s'ouvrait aussi.

Le vent se levait. Les vagues frappaient du tambour sur la rive comme des guerriers enturbannés, des hommes enturbannés, levant bien haut leurs bras armés de lances empoisonnées, les faisant tournoyer à l'approche du troupeau de nourriture, les moutons blancs.

« La complexité est plus intime, dit Bernard, ici, à l’université, où le bruit et la pression sont si intenses, et où la pure excitation de vivre devient tous les jours plus urgente. Chaque heure, on sort quelque chose de neuf d’une grande pochette surprise. Que suis-je ? je demande. Ceci ? Non, je suis cela. Surtout lorsque je quitte une pièce, les gens discutent, et les dalles résonnent sous mes pas solitaires, et je vois la lune qui se lève, sublime, indifférente, au-dessus de l’ancienne chapelle — alors il devient clair que je ne suis pas un et simple, mais complexe et nombreux. Bernard en public pétille ; en privé, il reste un secret. C’est ce qu’ils ne comprennent pas, car ils parlent de moi, sans aucun doute, ils disent que je leur échappe, insaisissable. Ils ne comprennent pas qu’il me faut effectuer des transitions ; je dois assurer les entrées en scène, et les sorties, d’hommes différents, qui jouent chacun leur tour le rôle de Bernard. J’ai une conscience hors norme des circonstances. Je ne pourrai jamais lire un livre dans un wagon sans me demander, est-ce un entrepreneur ? Est-elle malheureuse ? J’avais aujourd’hui la conscience aiguë qu’à cause de son acné le pauvre Simes voyait, avec amertume, ses chances de faire bonne impression sur Billy Jackson se réduire. J’avais de la peine pour lui, j’ai insisté pour l’inviter à dîner. Ce qu’il va attribuer à une admiration que je n’ai pas. C’est vrai. Mais "jointe à la sensibilité d’une femme" (je cite ici mon propre biographe) "Bernard possédait la sobre logique d’un homme." Maintenant, les gens qui font une impression unique, dans l’ensemble

bonne (il semble y avoir une vertu dans la simplicité), sont ceux qui gardent l'équilibre au milieu du courant. (Je vois instantanément des poissons, le nez tourné dans un sens, le flux rapide du courant dans l'autre.) Canon, Lycett, Peters, Hawkins, Larpent, Neville — sont tous des poissons au milieu du courant. Mais toi, tu comprends toi, mon moi, qui répond toujours à mon appel (quelle expérience douloureuse ce serait d'appeler et que personne ne vienne ; minuit sonnerait creux, et cela expliquerait cette expression des vieillards dans les clubs — ils ont renoncé à appeler un moi qui ne vient pas), tu comprends que je ne suis que superficiellement représenté par ce que je disais ce soir. Sous la surface, et là où je suis le plus disparate, je suis aussi le plus intégré. Je compatis avec enthousiasme ; Je suis comme le crapaud dans son trou, recevant tout ce qui arrive avec une sérénité parfaite. Vous, qui parlez de moi, vous êtes très peu à avoir cette double capacité de ressentir et de raisonner. Regardez : Lycett ne croit qu'à la chasse aux lièvres. Hawkins a passé un après-midi studieux dans la bibliothèque. Peters a une petite amie à la bibliothèque de prêt. Vous êtes tous engagés, impliqués, aspirés, et absolument stimulés par vos penchants — tous sauf Neville, dont l'esprit est bien trop compliqué pour être stimulé par une activité unique. Je suis moi aussi trop compliqué. Dans mon cas, quelque chose flotte, sans attache.

Maintenant, voilà la preuve que je suis sensible à l'atmosphère : ici, tandis que j'entre dans ma chambre, que j'allume la lumière, que je vois la feuille de papier, la table, ma robe d'étudiant posée négligemment sur le dossier de la chaise, je me sens devenir ce jeune homme fringant, réfléchi, ce personnage audacieux et délétère qui, ôtant son manteau avec légèreté, s'empare de sa plume et

griffonne sur le papier une lettre pour la jeune fille dont il est éperdument amoureux.

Oui, tout est propice. Je suis prêt. Je peux maintenant écrire d'une traite la lettre tant de fois commencée. J'y viens ; j'ai jeté mon chapeau et ma canne ; j'écris la première chose qui passe par la tête sans même prendre la peine de redresser le papier. Ce sera une improvisation brillante, elle doit penser que c'est écrit sans pause, sans rature. Regardez ces lettres mal formées — là, une tache d'inattention. Tout doit être sacrifié à la rapidité, à l'insouciance. Je vais écrire vite, d'une écriture serrée, minuscule, exagérant la course dans le bas du "y" et le tiret du "t" — comme ceci, d'un trait. Pour la date, il n'y aura que mardi 17 suivi d'un point d'interrogation. Mais je dois aussi lui donner l'impression que, dans ce que cet homme — il n'est pas moi — écrit avec désinvolture, à la va-vite, il y a une note subtile d'intimité et de respect. Je vais faire allusion à nos conversations — lui rappeler certaines scènes dont elle se souviendrait. Et je dois paraître (c'est très important) capable de sauter d'une chose à la suivante avec la plus grande facilité. Je passerai du service funèbre pour l'homme qui s'est noyé (j'ai une phrase pour cela) aux proverbes de Mme Moffat (je les ai notés) puis, de là, à quelques réflexions apparemment insignifiantes, mais pleines de profondeur (la critique profonde s'écrit souvent de façon anodine) à propos d'un livre que j'ai lu, un livre hors du commun. Je veux qu'elle se dise, pendant qu'elle se brosse les cheveux ou qu'elle éteint sa bougie, "Mais où ai-je lu ça ? Oh, dans la lettre de Bernard." J'ai besoin de vitesse, de flux, de chaleur, de lave fondue qui coulerait de phrase en phrase. Je pense à qui ? À Byron, bien sûr. Je suis, en quelque sorte, comme Byron. Peut-être qu'une gorgée de Byron m'aiderait. Permettez-moi de lire une page. Non ;

c’est insipide ; c’est décousu. Beaucoup trop formel. Maintenant, je l’ai. J’ai sa pulsation en tête (le rythme, c’est capital en écriture). Maintenant, sans m’arrêter, je vais commencer, porté par la cadence même de la course —.

Mais ça tombe à plat. Ça s’épuise. Je manque de souffle pour dépasser la transition. Mon vrai moi se détache de mon moi supposé. Et si je tente de réécrire, elle se dira "Bernard prend la pose de l’homme de lettres ; Bernard pense à son biographe" (ce qui est vrai). Non, j’écrirai cette lettre demain, juste après le petit déjeuner.

Maintenant, je vais me remplir l’esprit de tableaux imaginaires. Supposons qu’on me demande de rester à Restover, King’s Laughton, à trois miles de la gare de Langley. J’arrive à la tombée de la nuit. Dans la cour de cette maison, fatiguée mais élégante, il y a deux ou trois chiens furtifs et hauts sur pattes. Il y a des tapis défraîchis dans le hall ; un gentleman d’allure militaire fume la pipe en arpentant la terrasse. Une ambiance de pauvreté aristocratique, avec une branche familiale dans l’armée. Le sabot d’un cheval de chasse à courre sur l’écritoire — le cheval favori. "Vous montez ?" "Oui, monsieur, j’adore monter à cheval." "Ma fille nous attend au salon." Mon cœur bat contre mes côtes. Elle se tient près d’une table basse ; elle revient de la chasse ; elle mastique des sandwichs comme un garçon manqué. Je fais assez bonne impression sur le colonel. Je ne suis pas trop intelligent, pense-t-il ; ni trop grossier. Et je joue au billard. Puis, entre la charmante femme de chambre qui est au service de la famille depuis trente ans. Sur les assiettes, il y a des motifs orientaux d’oiseaux à longue queue. Le portrait de sa mère en mousseline trône au-dessus de la cheminée. Je peux esquisser le décor, jusqu’à un certain point, avec une facilité extraordinaire. Mais

est-ce que je peux faire en sorte que ça marche ? Est-ce que je peux entendre sa voix — le ton précis avec lequel elle dit "Bernard" quand nous sommes seuls ? Et ensuite ?

La vérité, c'est que j'ai besoin d'être stimulé par les gens. Seul, près du feu mort, j'ai tendance à ne voir que ce qui est sans épaisseur dans mes propres histoires. Le vrai romancier, le parfait et simple être humain, peut continuer à imaginer à l'infini. Il ne saura pas intégrer, comme je le fais. Il ne sera pas dévasté par cette sensation de cendres grises derrière la grille d'un feu éteint. Des volets claquent devant mes yeux. Tout devient impénétrable. Je cesse d'inventer.

J'y repense. C'était une bonne journée dans l'ensemble. La goutte qui se forme sur le toit de l'âme le soir est ronde, multicolore. Il y a eu le matin, très bien ; et l'après-midi, la promenade. J'aime voir les flèches des églises par-delà les champs gris. J'aime les aperçus entre les épaules des gens. Les choses se sont pressées sans interruption dans ma tête. J'ai été imaginatif, subtil. Après le dîner, j'ai été théâtral. J'ai pu donner forme, concrètement, à beaucoup de choses que nous avions vaguement observées chez nos amis communs. Mes transitions étaient faciles. Mais à présent, je dois me poser la question incontournable, assis devant ce feu gris et les reliefs dénudés du charbon noir : parmi tous ces personnages, lequel suis-je ? Cela dépend tellement de la pièce. Quand je me dis "Bernard", qui entre ? Un homme loyal, sardonique et désabusé, mais sans amertume. Un homme sans âge ou vocation particulière. Moi-même, simplement. C'est lui qui prend désormais le tisonnier et remue les cendres de sorte qu'elles tombent en pluie à travers la grille. "Seigneur," se dit-il, les regardant tomber, "quel nuage de

poussière", puis il ajoute, lugubre, mais avec une pointe de consolation, "Mme Moffat viendra balayer tout ça !" Il me semble que je vais me répéter souvent cette phrase, traversé par les grincements et les cahots de la vie, en venant me cogner d'un côté du wagon, puis de l'autre, "Oh, oui, Mme Moffat viendra balayer tout ça." Sur ce, au lit. »

« Dans un monde qui porte le moment présent, dit Neville, pourquoi faire des distinctions ? Rien ne peut se nommer sans qu'on coure le risque de le modifier en le faisant. Il faut laisser ces berges, cette beauté exister, et moi, rien qu'un instant, inondé de plaisir. Le soleil est chaud. Je vois la rivière. Je vois des arbres tachetés, brûlés par la lumière d'automne. Les bateaux flottent, traversent le rouge, le vert. Au loin une cloche résonne, mais pas pour la mort. Certaines cloches sonnent pour la vie. Une feuille tombe, de joie. Oh, je suis amoureux de la vie ! Regardez comme le saule projette ses ramilles filiformes dans l'air ! Regardez au travers, un bateau passe, rempli d'hommes jeunes, indolents, inconscients, vigoureux. Ils écoutent le gramophone ; ils mangent des fruits qu'ils sortent de sacs en papier. Ils épluchent la peau des bananes et la jettent, elle s'enfonce comme une anguille dans la rivière. Tout ce qu'ils font est beau. Derrière eux, il y a des flacons, des bibelots ; leurs chambres sont remplies de rames et de reproductions de tableaux, mais ils transforment tout en beauté. Ce bateau passe sous le pont. Un autre vient. Puis un autre. C'est Percival, il se prélasse sur les coussins, monolithique, un géant au repos. Non, ce n'est que l'un de ses satellites, imitant son repos monolithique, géant. Percival est seul à ne pas s'apercevoir de leur manège, et lorsqu'il s'en rend compte, c'est d'une bourrade, d'un gentil coup de patte. Eux aussi

passent sous le pont, passent sous "la fontaine des arbres aux branches retombées", derrière les fines striures, jaunes et couleur de prune. La brise souffle ; les rideaux vibrent ; je vois sous les feuilles les bâtiments, solennels et pourtant éternellement joyeux, on les dirait poreux, et délestés de leur lourdeur ; légers, alors qu'ils sont ici depuis des temps immémoriaux, sur l'ancienne pelouse. Et maintenant monte en moi le rythme familier ; des mots qui dormaient se lèvent maintenant, soulèvent leurs crêtes, ils se lèvent, et tombent et se lèvent. Je suis poète, oui. Certainement, je suis un grand poète. Les bateaux et les jeunes hommes qui passent et les arbres lointains, "la fontaine inclinée des arbres aux branches qui retombent". Je vois tout cela. Je sens tout cela. Je suis inspiré. Mes yeux se remplissent de larmes. Et le sentant, je fouette cette énergie frénétiquement, de plus en plus fort. Elle écume. Elle devient artificielle, faussée. Les mots et les mots et les mots, comme ils galopent — comme ils fouettent leurs longues crinières et leurs queues — mais à cause d'une sorte de défaut en moi, je ne peux pas les chevaucher ; je ne peux pas voler avec eux, faisant se disperser les femmes et renversant leurs sacs. Il y a cette faille en moi — cette hésitation fatale, qui, si je l'ignore, se change en écume, en fausseté. Pourtant, c'est incroyable que je ne sois pas un grand poète. Qu'est-ce que j'ai écrit la nuit dernière, si ce n'est pas de la poésie ? Est-ce que je suis trop rapide, trop facile ? Je ne sais pas. Je ne sais pas moi-même parfois, comment mesurer, nommer, compter toutes ces particules qui font de moi ce que je suis.

Quelque chose me laisse maintenant ; quelque chose me quitte pour aller rencontrer cette silhouette qui s'avance, quelqu'un qui m'assure que je le connais avant même que je sache qui il est.

C’est curieux comme l’arrivée d’un ami nous change, même à distance. Et comme ils sont utiles, et quels services rendent ces amis qui nous rappellent à eux. Mais quelle douleur d’être rappelé, amoindri, de sentir son soi altéré, mélangé, de le voir devenir une partie d’un autre. Il se rapproche et je ne suis plus moi, mais Neville mélangé à quelqu’un — à qui ? — à Bernard ? Oui, c’est Bernard, c’est à Bernard que je vais poser la question : qui suis-je ? »

« Comme il paraît étrange, dit Bernard, le saule que l’on regarde ensemble. J’étais Byron, et l’arbre était l’arbre de Byron, larmoyant, pleureur, plaintif. Maintenant que nous regardons l’arbre ensemble, il semble mieux agencé, chaque branche distincte, et je vais te dire ce que je ressens, sous la pression de ta clarté.

Je sens que tu me désapprouves, je sens ta force. Avec toi, je deviens négligé, impulsif, mon foulard est constamment taché de graisse, celle des crumpets. Oui, je tiens l’Élegie de Gray d’une main et de l’autre j’attrape le dernier crumpet, celui qui a absorbé tout le beurre et colle au fond du plat. Cela te choque ; je sens combien ça te désole. Inspiré, car anxieux de retrouver ton estime, je commence à te raconter comment je viens à l’instant de sortir Percival hors du lit ; je décris ses pantoufles, sa table, la bougie qui coule ; ses accents geignards et maussades quand j’ai tiré les couvertures pour découvrir ses pieds ; lui se terrant dans une sorte de cocon à ce moment-là. Je décris tout d’une façon telle que, même absorbé comme tu l’es par un chagrin intime (car une ombre encapuchonnée préside à notre rencontre), tu t’abandonnes, et tu te laisses aller à rire et à te réjouir avec moi. Mon charme et le flot de mes paroles, spontanés, inattendus, me ravissent aussi. Je m’étonne de ce que je peux observer en tirant le

voile qui recouvre les choses avec mes mots, bien plus, infiniment plus que je ne saurais dire. Cela éclate en bulles, de plus en plus, dans mon esprit lorsque je parle, des images et des images. Et je me dis à moi-même : voilà ce dont j'ai besoin ; et je me demande pourquoi je n'arrive pas à finir d'écrire cette lettre ? Ma chambre est jonchée de lettres inachevées. J'en viens à soupçonner en étant avec toi que je me trouve parmi les hommes les plus talentueux. Je suis rempli de jeunesse, de joie, de puissance et de l'intuition de ce qui va suivre. Maladroitement, mais avec ferveur, je me vois bourdonner autour des fleurs, venir frôler leurs corolles écarlates et en faire résonner les entonnoirs bleus d'un prodigieux vrombissement. Comme je vais profiter pleinement de ma jeunesse (c'est ce que tu me fais sentir). Et Londres. Et la liberté. Mais je stoppe. Tu n'écoutes pas. Tu esquisses une sorte de protestation d'un geste inexprimable, si familier, ta main glissant le long de ton genou. C'est à ce genre de signes qu'on diagnostique les maladies de ses amis. "Fais attention, au milieu de cette abondance et dans ton foisonnement, de ne pas passer sans me voir" sembles-tu dire, "Arrête-toi", dis-tu. "Et demande-moi de quoi je souffre."

Laisse-moi te recréer. (Tu en as fait autant pour moi.) Tu es allongé sur l'herbe chaude de la rive, dans cette belle, déclinante et toujours lumineuse journée d'octobre, à regarder passer les bateaux à travers le branchage bien peigné du saule. Tu veux être poète ; et tu veux être amant. Mais la splendide clarté de ton intelligence, l'honnêteté impitoyable de ton intellect t'arrêtent (ces mots latins que je te dois, tes qualités, me mettent un peu mal à l'aise, ils soulignent la trame usée, le tissu délavé de ce que je porte). Tu ne t'accordes

aucune mystification. Tu ne t'enveloppes pas d'un brouillard de nuages roses ou jaunes.
Est-ce que j'ai raison ? Est-ce que j'ai lu correctement le petit geste de ta main gauche ? Si oui, donne-moi tes poèmes ; confie-moi ce que tu as écrit la nuit dernière, pris d'une telle ferveur que tu te sens maintenant un peu penaud. Tu te méfies de l'inspiration, la tienne, la mienne. Rentrons, prenons le pont, passons ensemble sous les ormes jusqu'à ma chambre, où, entourés de murs et une fois les rideaux de serge rouge tirés, nous pourrons laisser au-dehors ces voix qui nous distraient, la saveur, les senteurs des tilleuls, la vie des autres ; ces vendeuses espiègles, légèrement dédaigneuses, ces vieilles femmes, le pas traînant et lourdement chargées ; ces aperçus furtifs d'une figure vague qui s'évanouit — c'était peut-être Jinny, peut-être Susan, ou était-ce Rhoda qui disparaissait dans l'avenue ? Tu te crispes, une fois de plus, je devine ce que tu penses ; je t'ai échappé ; je suis parti en bourdonnant comme un essaim d'abeilles, errant sans cesse, incapable de me fixer comme toi, impitoyablement, sur un seul objet. Mais je vais revenir. »
« Dans des bâtiments comme ceux-ci, je trouve l'existence des vendeuses insupportable, dit Neville. Leurs ricanements, leurs bavardages, m'agacent ; ils mettent en pièces ma sérénité, ils me bousculent, au moment de l'exultation la plus pure, et me rappellent notre déchéance.
À présent, nous regagnons notre territoire, après avoir brièvement frôlé les vélos, le parfum des tilleuls, les silhouettes qui s'estompent dans la rue indifférente. Ici, nous sommes maîtres du calme et de l'ordre ; héritiers d'une fière tradition. Les lampadaires commencent à tracer des fentes jaunes par-dessus le square. Les brumes qui montent de la rivière emplissent ces espaces

anciens. Elles s’accrochent, doucement, à la pierre grisonnante. Les feuilles s’épaississent dans les chemins de campagne, les moutons toussent dans les champs humides ; mais ici, dans votre chambre, nous sommes au sec. Nous parlons en tête à tête. Les flammes se soulèvent et retombent, éclairant les poignées.

Tu as lu Byron. Tu as souligné les passages qui te semblaient répondre à ton caractère. J’ai trouvé des coups de crayon sous toutes les phrases qui exprimaient un tempérament sardonique, mais exalté ; une phalène fougueuse lancée contre une vitre dure. En soulignant, tu te disais "Moi aussi, je jette mon manteau de cette façon. Moi aussi, je sais narguer le destin". Mais Byron n’a jamais fait le thé comme toi, remplissant à ce point la théière qu’au moment où tu places le couvercle elle déborde. Il y a une flaque brune sur la table — qui se répand autour des livres, des papiers. Et voilà que tu l’éponges, maladroitement, en te servant de ton mouchoir que tu ranges ensuite dans ta poche — ce n’est pas du Byron ; c’est toi ; c’est tellement toi que lorsque je pense à ce que nous serons tous les deux dans vingt ans, célèbres et cloués par la goutte, insupportables, c’est cette scène que je reverrai : et si tu es mort, je pleurerai. Hier, tu sortais tout droit d’un roman de Tolstoï ; d’un livre de Byron aujourd’hui ; demain, ce sera peut-être du Meredith ; et puis, tu visiteras Paris pendant les vacances de Pâques, tu rentreras, portant la cravate noire d’un Français détestable dont personne n’a jamais entendu parler. Et là, je te lâcherai.

Je suis une seule personne — moi-même. Je ne me prends pas pour Catulle, que pourtant j’adore. Je suis le plus soumis des étudiants ; j’ai ici, avec un dictionnaire, un carnet pour noter les usages insolites du participe passé. Mais on ne peut pas

éternellement retailler au couteau les vieilles inscriptions pour les rafraîchir. Est-ce que je vais toujours tirer le rideau de serge rouge et voir mon livre, posé comme un bloc de marbre, pâle sous la lampe ? Quelle vie glorieuse ce serait de se vouer entièrement à la perfection ; suivre la courbe de la phrase, peu importe où elle pourrait conduire, dans les déserts, sous des amas de sable, indifférent aux leurres, aux séductions ; être toujours pauvre, débraillé ; et ridicule à Piccadilly.

Mais je suis trop nerveux pour finir ma phrase correctement. Je parle trop vite et je m'agite pour cacher mon trouble. Je déteste tes mouchoirs graisseux — tu vas tacher ton exemplaire de Don Juan. Tu ne m'écoutes pas. Tu fais de belles phrases sur Byron. Et pendant que tu gesticules, avec ton manteau et ta canne, j'essaie de te dire un secret que je n'ai encore révélé à personne ; je te demande (tout en te tournant le dos) de prendre ma vie dans tes mains et de me dire si je suis condamné à inspirer le dégoût, toujours, de ceux que j'aime ?

Je te tourne le dos, tout agité de tremblements. Non, maintenant mes mains sont parfaitement immobiles. J'écarte les livres de la bibliothèque avec soin pour y insérer Don Juan. Voilà. Je préférerais être aimé, je préférerais être célèbre plutôt que suivre la perfection dans le sable. Mais est-ce que je suis condamné à provoquer la répulsion ? Est-ce que je suis poète ? Prends. Le désir, l'arme chargée derrière mes lèvres, froid comme le plomb, fuselé comme une balle en direction de ce que je vise, les vendeuses, les femmes, la prétention, la vulgarité de la vie (parce que je l'aime), tout cela fait feu vers toi au moment où je jette — attrape-le — mon poème. »

« Il a quitté la pièce comme une flèche », dit Bernard. « Il m'a laissé son poème. Ô amitié, moi

aussi je presserai des fleurs entre les pages des sonnets de Shakespeare ! Ô amitié, comme tes dards me transpercent — là, là, et là encore. Il s’est tourné vers moi, m’a regardé en face : il m’a donné son poème. Le brouillard s’est levé sur le toit de mon être. Cette confiance, je la garderai jusqu’au jour de ma mort. Comme une longue vague, un déferlement d’eaux lourdes, il m’a submergé, il était là, dévastateur — il me tirait, m’ouvrait, mettant à nu les pierres en bordure de mon âme. J’étais humilié, réduit à un petit tas de cailloux. Toutes les prétentions reculaient. "Tu n’es pas Byron ; tu es toi." Qu’un autre sache vous condenser en un seul être — comme c’est étrange.
Étrange de sentir cette ligne se tisser en nous et venir étendre ses minces filaments à travers les espaces brumeux d’un monde qui fait obstacle. Il est parti ; je suis ici, j’ai son poème. Entre nous il y a ce lien. Mais quel confort maintenant, et comme c’est rassurant de sentir sa présence étrangère se retirer, son regard scrutateur se détourner, se voiler et s’obscurcir ! Quelle satisfaction de baisser les stores, de ne plus laisser entrer qui que ce soit ; de sentir revenir des recoins sombres où ils avaient trouvé refuge, ces pensionnaires miteux, intimes, contraints de s’abriter devant son pouvoir supérieur. Le moqueur, les esprits attentifs, ceux qui, même en temps de crise, observaient pour mon compte, rentrent ensemble au bercail. Et ils viennent s’ajouter à moi, je suis Bernard, je suis Byron ; je suis celui-là, celui-là, et cet autre. Ils épaississent l’air et m’enrichissent de leurs bouffonneries, de leurs remarques, comme autrefois, ils troublent la belle simplicité de mon moment d’émotion. Il y a plus de moi en moi que Neville ne le pense. Nous ne sommes pas aussi simples que nos amis le veulent pour combler leurs attentes. Pourtant l’amour est simple.

Ils sont revenus mes pensionnaires, mes familiers. Maintenant, le coup de couteau, l'accroc que la lame étonnamment fine de Neville m'a porté, est réparé. Je suis redevenu presque entier, et comme je jubile ; je remets en jeu tout ce qui est en moi, ce dont Neville n'a pas idée. Je regarde par la fenêtre, j'écarte les rideaux et je pense "Tout cela ne lui donnerait aucun plaisir, mais moi, ça me réjouit". (À ça que servent nos amis, à cet étalonnage.) Mon horizon peut embrasser tout ce que Neville n'atteint pas. Au bout de la route, ce sont des chants de chasse que l'on braille. On célèbre la course et les meutes de chiens. Les petits garçons à casquettes, ceux qui tournaient toujours la tête au même moment lorsque la voiture prenait le virage, se congratulent en se frappant l'épaule, ils se vantent. Neville évite soigneusement tout contact et, discrètement, comme un conspirateur, il se précipite dans sa chambre. Je le vois se couler dans son fauteuil, observer le feu et son architecture encore solide pour le moment. Si la vie, pense-t-il, pouvait garder cette permanence, si la vie pouvait faire durer cet ordonnancement — par-dessus tout, il veut de l'ordre, il exècre mon chaos byronien ; il tire ses rideaux, verrouille sa porte. Ses yeux (car il est amoureux, la silhouette sinistre de l'amour planait sur notre rencontre) se remplissent d'attentes et de larmes. Soudain il s'empare du tisonnier, et, d'un seul coup, il détruit l'apparente solidité du charbon qui se consume. Tout change. La jeunesse, l'amour. Le bateau glisse sous l'arche des saules et passe maintenant le pont. Perceval, Tony, Archie, ou un autre, ils s'en iront en Inde. Nous ne nous reverrons plus. Alors, Neville tend le bras pour prendre son cahier, un volume soigné, recouvert de papier moucheté — et, fiévreusement, il se met à écrire de longues

strophes, à la manière de ceux qu'il admire le plus en cet instant.

Je veux prendre mon temps ; me pencher à la fenêtre ; écouter. Voilà que revient le chœur et son tapage. Ils cassent la porcelaine — c'est la coutume. Le chœur se déverse, c'est un torrent, sautant sur les rochers, s'attaquant brutalement aux vieux arbres, s'abandonnant magnifiquement, tête baissée dans les précipices. Et ils roulent, et ils galopent ; après les chiens, après le ballon ; ils rament, collés à leurs avirons, côte à côte comme des sacs de farine. Les détails fondent, tous ne forment qu'un seul homme. Le vent d'octobre change ses rafales en bouffées de vacarme, de silence, dans la cour. Ils cassent encore la porcelaine — la coutume. Une vieille femme chancelante rentre chez elle avec son sac ; en trottinant, elle passe sous les fenêtres rouge feu. Elle a un peu peur qu'en la bousculant ils la fassent tomber dans le caniveau. Pourtant, elle fait une pause, comme pour réchauffer ses mains nouées de rhumatismes au feu qui lance des étincelles et des morceaux de papier. La vieille femme s'appuie contre la fenêtre éclairée. Ce contraste. Que je vois et que Neville ne voit pas. Que je sens et que Neville ne sent pas. Mais il atteindra la perfection et j'échouerai, je ne laisserai rien derrière moi, que des phrases imparfaites semées de sable.

Je pense à Louis maintenant. Quelle lumière malveillante, pénétrante, Louis jetterait-il sur cette soirée d'automne qui s'estompe, les éclats de vaisselle et de chants de chasse, sur Neville, sur Byron et notre vie ici ? Ses lèvres minces sont légèrement pincées ; ses joues sont pâles ; au fond d'un bureau, il se penche sur un document commercial obscur. "Mon père, banquier à Brisbane" — comme il en a honte il en parle constamment — a fait faillite. Voilà pourquoi il se

retrouve dans ce bureau, Louis, le meilleur élève de l'école. Mais moi, toujours à l'affût des contrastes, je sens régulièrement son regard sur nous, son œil rieur, son œil farouche ; il nous additionne, comme les éléments insignifiants du grand total auquel il travaille sans trêve derrière son bureau. Un jour, d'une fine plume trempée dans l'encre rouge, il finira l'addition ; notre total sera connu ; mais ça ne suffira pas.

Vlan ! Ils viennent de jeter une chaise contre le mur. Nous sommes donc damnés. Mon cas est douteux lui aussi. Est-ce que je ne me complais pas dans des émotions injustifiées ? Oui, pendant que je me penche à la fenêtre en laissant tomber ma cigarette pour qu'elle virevolte légèrement jusqu'au sol, je sens que Louis aussi regarde ma cigarette. Et Louis dit : ça signifie quelque chose, mais quoi ? »

« Les gens passent sans cesse », dit Louis. Ils passent devant la vitrine de cette brasserie, constamment. Voitures, fourgonnettes, omnibus ; et encore, omnibus, fourgonnettes, voitures — ils passent devant la vitrine. Tout au fond, j'aperçois les magasins et les maisons ; les flèches grises d'une église aussi. Au premier plan, des étagères en verre, garnies d'assiettes de brioches, de sandwichs au jambon. Tout cela rendu vaguement imprécis par la vapeur d'une fontaine à thé. Une odeur de bœuf, de mouton, de saucisses et de charcuterie flotte, comme un filet humide, au milieu de la salle. J'appuie mon livre contre une bouteille de sauce Worcester et j'essaie de ressembler aux autres.

Mais je ne peux pas (ils passent, ils passent en cortège désordonné). Je ne peux ni lire mon livre ni commander mon bœuf avec conviction. Je répète : "Je suis un Anglais ordinaire, un employé ordinaire", tout en observant ceux qui sont à la

table d’à côté pour être sûr de faire comme eux. Leur visage souple, leur peau qui se ride et tressaute sous leurs expressions multiples, agiles comme des singes, comme parfaitement coulés dans ce moment précis, huilés, ils discutent, avec les gestes appropriés, de la vente d’un piano. Qui bloque le couloir, alors un billet de dix, ça suffira. Les gens passent ; ils passent contre les flèches de l’église et les assiettes de sandwichs au jambon. Leur désordre fait constamment vaciller le ruban de ma conscience, le secoue, le lacère. Je ne peux donc pas me concentrer sur mon dîner. "Un billet de dix, ça m’ira. Le coffrage est beau ; mais il bloque le couloir." Les hommes plongent et plongent comme des oiseaux de mers aux plumes glissantes, huileuses. Tout ce qui excède la norme n’est que vanité ici. Ici, il n’y a que la médiocrité, la moyenne. Pendant ce temps, les chapeaux surgissent, plongent, la porte se ferme et s’ouvre continuellement. Je ressens ce flux, ce désordre ; l’anéantissement, le désespoir. S’il n’y a que ça, alors c’est inutile. Pourtant, je peux sentir aussi le rythme de la salle. C’est comme un air de valse, ça tourbillonne et tourne, et tourne encore. Les plateaux en équilibre, les serveuses qui entrent et sortent, tournent, tournoyantes, apportent des assiettes de légumes, d’abricots à la crème qu’elles savent distribuer au bon moment au bon client. Les hommes ordinaires intègrent ce rythme à leur rythme ("j’en demande un billet de dix, car il bloque le couloir"), et ils prennent leurs légumes, leurs abricots à la crème. Où se trouve donc la faille dans ce flux continu ? Et la fissure qui dévoile le désastre ? Le cercle est ininterrompu ; l’harmonie complète. Voici le rythme essentiel ; le grand ressort commun. Je le regarde s’étirer, se contracter, puis s’étirer encore. Je n’en fais pas partie. Si je parle en imitant leur accent, ils

dressent l’oreille, ils attendent que je continue pour saisir d’où je viens — Canada, Australie —, moi qui désire avant tout être enlacé avec amour, je me sens étranger, extérieur. Moi qui souhaite que les vagues protectrices de l’ordinaire m’enveloppent, j’aperçois, furtif, un horizon au loin ; je note les chapeaux qui surgissent et plongent en perpétuel désordre. C’est à moi qu’un esprit absorbé, égaré, lance sa plainte (une femme avec de mauvaises dents hésite près du comptoir) : "Prends-nous et réorganise-nous, nous qui passons, découragés, surgissant et plongeant, derrière des vitrines d’assiettes de sandwichs au jambon au premier plan." Oui, de force, je vous remettrai en ordre.

Je vais lire le livre appuyé contre la bouteille de sauce Worcester. Il contient des anneaux ciselés, des déclarations parfaites, peu de mots, mais de la poésie. Vous tous, vous l’ignorez. Ce que le poète mort a dit, vous l’avez oublié. Et je ne peux pas vous le traduire pour que sa force vous enchaîne et vous fasse réaliser clairement que vous êtes sans but, que votre rythme est bon marché et sans valeur, et ainsi repousser cette déchéance qui, parce que vous ne savez rien de votre absence de but, vous imprègne et vous rend sénile, même si vous êtes jeune. Traduire ce poème pour le rendre facile à lire, voilà mon entreprise. Moi, compagnon de Platon, de Virgile, je frapperai à la porte de chêne veinée. J’oppose à ce qui passe une brosse d’acier trempé. Je ne me soumettrai pas à ce défilé vain de chapeaux melons, de feutres mous et de coiffes à plumes bigarrées (Susan, que je respecte, porterait un simple chapeau en paille l’été). Et les grincements, la vapeur qui ruisselle en gouttes inégales sur la vitre et les secousses des moteurs d’omnibus s’arrêtant et repartant, et les hésitations aux comptoirs, les mots qui traînent, tristement

dénués de sens humain ; de force, je vous remettrai en ordre.
Mes racines s'enfoncent dans des veines de plomb et d'argent, elles traversent des lieux humides à l'odeur de marécage, jusqu'à un nœud de fibres de chêne entremêlées, au centre. Scellé et aveugle, la terre me bouche les oreilles, pourtant j'ai entendu les rumeurs de guerre ; et le rossignol ; j'ai senti se précipiter des nuées d'hommes, ici et là, en quête de civilisation, comme des nuées d'oiseaux migrent à la recherche de l'été ; j'ai vu des femmes qui portaient des cruches rouges sur les rives du Nil. J'ai été réveillé dans un jardin par un coup sur la nuque, un baiser brûlant, celui de Jinny ; m'en souvenir, comme on se souvient de cris confus et de colonnes qui s'effondrent, d'éclairs rouges et noirs qu'une sorte d'incendie nocturne provoque. Sans cesse le sommeil, et le réveil, toujours. Tantôt je dors ; tantôt je veille. Je vois l'urne à thé étincelante ; les vitrines remplies de sandwichs jaune pâle ; les hommes en vestes à bords ronds perchés sur des tabourets devant le comptoir ; et aussi, derrière eux, l'éternité. C'est une marque au fer rouge qu'un bourreau imprime sur ma chair frissonnante. Je vois ce restaurant se détacher au-dessus d'ailes d'oiseau serrées et palpitantes, tant de plumes et de plis, ceux du passé. D'où mes lèvres pincées et ma pâleur maladive ; d'où mon aspect désagréable et peu engageant lorsque je tourne la tête, amer, haineux, vers Bernard et Neville ; ils flânent sous les ifs ; ils héritent de fauteuils ; ils tirent les rideaux pour que la lumière de la lampe tombe bien droite sur leurs livres.
Susan, je la respecte ; elle s'assoit et elle brode. En cousant sous une lampe calme, dans une maison où le maïs soupire tout près de la fenêtre, elle me rassure. C'est que je suis le plus faible, le plus jeune d'entre tous. Je suis un enfant qui regarde ses

pieds et les petits sillons que le ruisseau a creusés dans le gravier. Ça c'est un escargot, dis-je ; ça c'est une feuille. J'adore les escargots ; j'adore la feuille, je suis toujours le plus jeune, le plus innocent, le plus confiant. Vous êtes protégés. Je suis nu. Quand la serveuse aux cheveux tressés en couronne passe en se balançant, elle vous sert vos abricots à la crème sans hésiter, comme le ferait une sœur. Vous êtes ses frères. Mais quand je me lève en brossant les miettes de mon gilet, je glisse un pourboire trop gros, un shilling, sous mon assiette, pour qu'elle ne le trouve qu'après mon départ, et pour qu'ainsi, lorsqu'elle le ramassera dans un rire, son mépris ne puisse pas me frapper avant que j'ai pu passer la porte battante. »

« Le vent soulève le store, dit Susan, les bols, les bocaux, les tapis, le fauteuil troué et élimé sont à présent distincts. Les rubans fanés habituels parsèment le papier peint. Le chœur des oiseaux se tait, seul un oiseau chante maintenant sous la fenêtre. Je vais enfiler mes bas et passer sans bruit devant les portes des chambres ; je vais descendre, traverser la cuisine pour aller au jardin en longeant la serre jusqu'aux champs. Il est encore tôt. De la brume couvre les marais. Le jour est rude, froid, comme un linceul de lin. Mais il va s'assouplir ; il va se réchauffer. À cette heure, cette heure encore matinale, je pense : je suis le champ, je suis la grange, je suis les arbres ; les volées d'oiseaux sont à moi, et ce jeune lièvre aussi, qui bondit à la dernière minute, quand j'allais presque marcher sur lui. À moi le héron qui étend ses ailes larges, paresseusement ; et la vache, le sol craque à mesure qu'elle avance et rumine ; et l'hirondelle sauvage, sa descente en piqué ; et le rouge pâle dans le ciel, et le vert quand le rouge s'estompe ; le silence, la cloche, l'appel de l'homme qui vient

chercher aux champs ses chevaux de trait — tout est à moi.

Je ne supporte pas d'être morcelée, ou tenue à l'écart. On m'a envoyée à l'école. On m'a envoyée en Suisse, finir mes études. Je déteste le linoléum. Je déteste les sapins, je déteste les montagnes. Je veux m'étendre sur ce sol plane, sous ce ciel pâle où les nuages vont lentement. Sur la route, la charrette grandit progressivement à mesure qu'elle approche. Les moutons se serrent les uns contre les autres au milieu du champ et, sur le chemin, les oiseaux se rassemblent — rien ne les pousse à s'envoler. De la fumée s'élève d'un feu de bois. Et, avec elle, monte et se dissipe la rigidité de l'aube. Maintenant le jour s'élance. La couleur revient. Le jour se soulève de vagues blondes, les moissons. La terre est lourde sous mes pieds.

Mais qui suis-je, appuyée sur la barrière, à regarder mon chien de chasse qui tourne en rond et flaire ? Je pense parfois (je n'ai pas encore vingt ans) que je ne suis pas une femme, mais la lumière qui tombe sur ce portail, sur ce sol. Je suis les saisons, j'y pense parfois, je suis janvier, mai, novembre, la boue, la brume, l'aube. Je ne peux pas être ballottée, ou flotter doucement, ou me mêler aux autres. Ici, appuyée contre le portail jusqu'à ce que sa marque s'imprime sur mon bras, je sens ce qui s'est formé dans mon flanc, un poids. À l'école, en Suisse, quelque chose a grandi en moi, quelque chose de dur. Pas des soupirs ou des rires, ou des phrases ingénieuses qui tournent en rond ; ni les signaux étranges de Rhoda quand elle peut voir à travers nous, au-dessus de nos épaules ; ni les pirouettes de Jinny, membres et corps d'un seul tenant. Ce que je donne est terrible. Je ne peux pas flotter doucement, mêlée aux autres. Je préfère le regard des bergers rencontrés sur la route ; le regard des gitanes, près d'une charrette, dans le

fossé, elles allaitent leurs enfants, tout comme j'allaiterai les miens. Car bientôt, dans la chaleur de midi, quand les abeilles en cercles bourdonneront autour des roses trémières, mon amoureux viendra. Il sera debout sous le cèdre. Au seul mot qu'il dira, je répondrai par un seul mot, le mien. Ce quelque chose qui a grandi en moi, je lui donnerai. J'aurai des enfants ; j'aurai des bonnes en tabliers ; des ouvriers avec des fourches ; une cuisine où ils apporteront les agneaux malades pour qu'ils se réchauffent dans des paniers, là où les jambons pendent et les oignons s'irisent. Je serai comme ma mère, silencieuse dans un tablier bleu, et fermant les armoires à clé.

J'ai faim maintenant. Je vais rappeler mon chien. Je pense aux croûtes, au pain, au beurre, aux assiettes blanches dans la pièce ensoleillée. Je vais revenir à travers champs. Je marcherai le long de ce chemin d'herbe d'un pas ferme et égal ; un écart ici pour éviter une flaque d'eau ; là un petit saut par dessus une touffe d'herbes. Des perles humides se forment sur ma jupe rêche ; mes chaussures s'assouplissent, elles deviennent sombres. La rigidité quitte le jour ; il se nuance de gris, de vert et d'ocre terre de Sienne. Les oiseaux ne se posent plus sur la grande route.

Je rentre, comme rentrerait un chat ou un renard, la fourrure grise de givre, le bout des pattes durci par de la terre grossière. Je passe entre les choux, je fais crisser leurs feuilles, tomber leurs gouttes. Je m'assieds pour attendre le bruit des pas traînants de mon père dans le couloir, quelques herbes serrées entre ses doigts. Tandis que je verse une tasse et puis une autre, les fleurs fermées se tiennent bien droites sur la table, parmi les pots de confiture, le pain et le beurre. Nous sommes silencieux.

Puis je vais chercher dans le placard les sacs humides remplis de raisins de Corinthe parfumés ; je soulève le lourd sac de farine pour le poser sur la table nette, bien récurée, de la cuisine. Je pétris ; j'étire ; je malaxe, je plonge mes mains au cœur de la pâte tiède. Je laisse l'eau froide couler en éventail à travers mes doigts. Le feu rugit ; les mouches bourdonnent en cercle. Les raisins de Corinthe, le riz, les sacs argentés, les sacs bleus, tout retourne au placard. La viande est dans le four ; la pâte lève son dôme souple sous la serviette propre. L'après-midi je marche jusqu'à la rivière. Le monde entier se multiplie. Les mouches vont d'une herbe à l'autre. Les fleurs s'enflent de pollen. Les cygnes glissent alignés dans le courant. Les nuages, chauds maintenant, et tachetés de soleil, viennent balayer les collines et déposer de l'or sur l'eau et de l'or sur le cou des cygnes. Une patte après l'autre, les vaches se frayent un chemin à travers les champs. Sous l'herbe, je sens le dôme blanc d'un champignon ; je vais briser sa tige, cueillir l'orchidée pourpre qui pousse tout près de lui, laisser le champignon au pied de la fleur, un peu de terre sur ses racines, et rentrer, faire bouillir l'eau du thé pour mon père, au milieu des roses à peine rouges sur la table.

Mais le soir vient et les lampes s'allument. Et quand le soir descend et que les lampes s'allument, elles font naître un feu jaune dans le lierre. Je suis assise près de la table avec ma couture. Je pense à Jinny, à Rhoda ; j'entends le bruit des roues sur le trottoir tandis que les chevaux de trait rentrent à pas lourds ; j'entends le grondement des déplacements dans le vent du soir. Je regarde les feuilles trembler dans l'obscurité du jardin et je pense "À Londres ils dansent. Jinny embrasse Louis". »

« Comme c'est étrange, dit Jinny, que les gens dorment, éteignent les lumières et montent les

escaliers. Ils ôtent leurs vêtements pour enfiler des chemises de nuit blanches. Aucune lumière nulle part dans ces maisons. L'alignement des cheminées se découpe sous le ciel, et un lampadaire ou deux brûlent, comme brûlent des lampes dont on n'a pas besoin. Dehors, seulement de pauvres gens pressés. Personne pour aller et venir dans cette rue ; la journée est finie. Quelques policiers sont en faction aux carrefours. Pourtant, la nuit commence. Je me sens briller dans le noir. La soie sur mes genoux. Mes jambes de soie se frottent doucement l'une contre l'autre. Les pierres d'un collier touchent ma gorge, elles sont fraîches. Je sens mes chaussures serrées. Je suis assise bien droite pour que le dossier ne dérange pas mes cheveux. Je suis habillée, je suis prête. C'est le temps de l'attente ; le moment noir. Les violonistes ont soulevé leurs archets.

Maintenant la voiture s'arrête dans un glissement. Une portion de la chaussée s'éclaire. La porte s'ouvre, se referme. Les gens arrivent ; ils ne parlent pas ; ils se hâtent d'entrer. Il y a le bruissement des manteaux qu'on ôte dans le hall. C'est le prélude, c'est le début. Un coup d'œil furtif, je me poudre. Tout est réglé, c'est prêt. Mes cheveux forment une boucle parfaite. Mes lèvres sont d'un rouge précis. Je suis prête maintenant à rejoindre dans les escaliers ces hommes et ces femmes, mes semblables. Je passe devant eux, exposée à leur yeux comme ils sont exposés au mien. L'espace d'un instant, nos regards se croisent sans douceur ni signes de reconnaissance. Nos corps communiquent. Voilà pourquoi je suis faite. Ceci est mon monde. Tout est net, tout est prêt ; les domestiques placés ici, puis là, s'emparent de mon nom, de mon nom frais et inconnu, et le lancent devant moi. J'entre.

Voici des chaises dorées dans les pièces vides, dans l’attente ; des fleurs, immobiles et plus majestueuses que celles des jardins, répandent leur vert et leur blanc contre les murs. Sur une petite table est posé un livre relié. C’est ce dont j’avais rêvé. C’est ce que j’avais prévu. Je suis d’ici. Je marche naturellement sur les tapis épais. Je glisse facilement sur des sols lisses et cirés, je commence maintenant à m’épanouir, dans ce parfum, dans ce rayonnement, comme une fougère lorsque ses feuilles enroulées se déplient. Je m’arrête. Je fais le point sur ce monde. Je regarde les groupes de gens inconnus. Parmi les femmes en vert moiré, rose, gris perle, se dressent les corps des hommes. Ils sont en noir et blanc ; ils sont creusés de sillons profonds sous leurs vêtements. Je vois à nouveau le reflet dans la vitre du "tunnel" ; ça bouge. Les figures inconnues des hommes en noir et blanc me fixent tandis que je me penche en avant ; quand je me tourne pour regarder une photo, ils se tournent aussi. Leurs mains s’agitent autour de leurs cravates. Ils tâtent leurs gilets, palpent le mouchoir dans leurs pochettes. Ils sont très jeunes. Inquiets de faire bonne impression. Je sens mille capacités surgir en moi. Je me cambre, gaie, langoureuse, mélancolique à tour de rôle. Je suis enracinée, mais je coule. Toute d’or, je coule, je dis à celui-ci "Viens". J’ondule de noir, je dis à celui-là "Non". L’un d’eux quitte sa place près du buffet. Il s’approche. Il vient vers moi. C’est le moment le plus palpitant que j’ai jamais connu. Je virevolte. J’ondule. Je cours comme une plante dans la rivière, coulant ici et là, mais enracinée, afin qu’il puisse venir à moi. "Viens, dis-je, viens." Pâle, avec des cheveux noirs, celui qui vient est mélancolique, romantique. Et je suis cambrée et fluide et capricieuse ; car il est mélancolique, il est romantique. Il est là ; il se tient à mes côtés.

Maintenant, d’une petite secousse, tout comme la patelle se détache du rocher, je me détache : je tombe avec lui ; je suis emportée. Nous cédons à cette lente marée. Nous allons et venons dans cette musique hésitante. Les rochers brisent le courant de la danse qui tremble et qui chavire. Allant, venant, nous voilà emportés maintenant dans une immense figure ; elle nous unit ; nous ne pouvons pas échapper à ses parois sinueuses, hésitantes, abruptes qui nous encerclent parfaitement. Nos deux corps, le sien rigide et le mien relâché, se pressent ensemble à l’intérieur ; elle nous unit ; puis elle s’allonge en rides sinueuses et douces et elle nous fait rouler, encore et encore. Soudain la musique cesse. Mon sang bouillonne mais mon corps est figé. La pièce entière tourne devant mes yeux. Ça s’arrête.

Viens maintenant, virevoltons doucement près des chaises dorées. Le corps est plus puissant que je ne pensais. Je suis plus étourdie que je ne croyais. Je ne me soucie de rien au monde. De personne, sauf de cet homme dont je ne sais pas le nom. Qu’en penses-tu, lune, ne sommes-nous pas acceptables ? Ne sommes-nous pas charmants assis ici, moi en satin et lui en noir et blanc ? Mes pairs peuvent me regarder à présent. Je vous renvoie votre regard, hommes et femmes. Je suis l’une des vôtres. Ceci est mon monde. Je saisis la fine tige d’un verre à pied, je bois une gorgée. C’est un vin fort, astringent. Je ne peux pas réprimer une grimace. Le parfum et les fleurs, l’éclat et la chaleur, tout se condense ici en un liquide brûlant et jaune. Juste derrière mes omoplates, quelque chose de sec aux yeux écarquillés se ferme doucement et se berce jusqu’au sommeil. Un ravissement. Un soulagement. La barre au fond de ma gorge s’abaisse. Les mots se pressent, ils s’assemblent, se bousculent. Peu importe lesquels.

Ils se poussent pour se grimper sur les épaules les uns des autres. Le mot solitaire et l'esseulé s'accouplent, ils se culbutent, se multiplient. Peu importe ce que je dis. Débordante, comme un oiseau qui bat des ailes, une phrase traverse l'espace vide entre nous. Elle se pose sur ses lèvres. Je remplis mon verre. Je bois. Les voiles tombent. Je suis admise dans la chaleur et l'intimité d'une autre âme. Nous sommes ensemble sur les hauteurs d'une sorte de col alpin. Il se tient, mélancolique, sur la crête de la route. Je me baisse. Je choisis une fleur bleue et, debout sur la pointe des pieds, je la fixe sur son manteau. Là ! C'est mon moment d'extase. Maintenant c'est fini.

Le relâchement et l'indifférence nous envahissent. On nous frôle. Nous n'avons plus conscience de nos corps unis sous la table. J'aime aussi les blonds aux yeux bleus. La porte s'ouvre. Elle s'ouvre sans discontinuer. Je pense que lorsqu'elle s'ouvrira la prochaine fois, ma vie entière sera changée. Qui est-ce ? Rien qu'un domestique qui apporte des verres. Un vieux monsieur — je serais une enfant près de lui. Une grande dame — avec elle, je devrais faire semblant. Des filles de mon âge, et je sens que nos épées se croisent, dignement, pour s'affronter. Car ce sont mes semblables. Je suis née dans ce monde. Mon risque se trouve ici, c'est mon aventure. La porte s'ouvre. Ô viens, dis-je à celui-là, ruisselante d'or de la tête aux pieds. "Viens", et il vient vers moi. »

« Je vais me glisser derrière eux, dit Rhoda, comme si j'avais reconnu quelqu'un. Mais je ne connais personne. Je vais soulever le rideau pour regarder la lune. Un souffle d'oubli saura éteindre ce qui m'agite. Les portes s'ouvrent ; le tigre bondit. Les portes s'ouvrent ; la terreur s'y engouffre ; la terreur, la terreur, lancée à ma poursuite. Laissez-moi retrouver un instant les trésors que j'ai cachés.

Il y a des étangs de l'autre côté du monde qui reflètent des colonnes de marbre. L'hirondelle trempe son aile dans les eaux sombres. Ici, les portes s'ouvrent et les gens viennent. Ils viennent vers moi. Ils me lancent de légers sourires pour masquer leur cruauté, leur indifférence, ils s'emparent de moi. L'hirondelle trempe ses ailes ; la lune flotte en solitaire sur les mers bleues. Je dois prendre la main de cet homme ; je dois lui répondre. Mais quelle réponse donner ? Je suis rejetée, repoussée, et je brûle dans ce corps maladroit, ce corps mal ajusté, je reçois les piques de son indifférence et de son mépris, moi qui rêve de colonnes de marbre de l'autre côté du monde, et d'étangs où l'hirondelle trempe ses ailes.

La nuit va s'enrouler un peu plus loin sur les cheminées. Par la fenêtre, je peux apercevoir au-dessus l'épaule de cet homme un chat insouciant, il n'est ni noyé de lumière ni piégé dans la soie, il est libre de s'arrêter, de s'étirer, de repartir. Je déteste les détails de la vie des gens. Je suis coincée là, à écouter. La pression est si grande. Je ne peux pas bouger sans déloger le poids des siècles. Un million de flèches me transpercent. Et le mépris, et le ridicule. Moi qui pourrais affronter la tempête joyeusement, poitrine offerte, et laisser la grêle me couper le souffle, je reste là ; à découvert. Le tigre bondit. Les langues fondent sur moi avec leurs fouets. Mouvantes, incessantes, elles tournoient tout autour de moi. Je brouille les pistes, je les repousse avec des mensonges. Quelle amulette pourrait me sauver du désastre ? Quel visage invoquer pour refroidir ces braises ? Je pense à des noms lus sur des cartons ; à des mères aux genoux solides, aux jupes amples ; à des clairières où les collines escarpées descendent par paliers. Cachez-moi, je pleure, protégez-moi, car je suis la plus jeune, la plus nue d'entre vous. Jinny vogue comme

la mouette sur la vague, avec habileté, jetant un œil ici et là, elle sait répondre une chose et puis une autre, elle dit vrai. Moi je mens ; je brouille les pistes.
Toute seule, je berce les pétales dans ma bassine ; je dirige la flotte de mes navires. Mais ici, pendant que j'entortille les glands de ce rideau de brocart à la fenêtre de mon hôtesse, je suis en morceaux ; je ne suis plus une. D'où vient la science de Jinny alors qu'elle danse, et l'assurance de Susan, penchée paisiblement sous la lumière, quand elle fait passer du fil blanc dans le chas de son aiguille ? Elles disent oui, elles disent non, et elles tapent du poing sur la table. Moi je doute, je tremble ; je vois le buisson d'épines sauvage secouer son ombre dans le désert.
Maintenant, je vais marcher vers le balcon sous l'auvent, comme si je savais où aller. Je peux voir le ciel duveteux que la lune fait briller tout à coup. Je peux aussi apercevoir les grilles du parc et deux personnes sans visage, adossées contre le ciel comme deux statues. Donc un monde préservé du changement existe. Une fois que j'aurai traversé cette pièce vibrante de langues qui me tailladent, qui me forcent à balbutier et à mentir, je saurai trouver des visages libérés de leurs traits, habillés de beauté. Les amoureux se réfugient sous le platane. Le policier se tient en sentinelle à l'angle de la rue. Un homme passe. Donc un monde préservé du changement existe. Mais je ne suis pas assez calme, debout sur la pointe des pieds au bord du feu, brûlée par le souffle chaud, effrayée par la porte qui s'ouvre et le tigre qui bondit, pour pouvoir prononcer ne serait-ce qu'une seule phrase. Ce que je dis est sans cesse contredit. La porte s'ouvre ; chaque fois je suis interrompue. J'ai à peine vingt et un ans. Je vais être brisée. Je vais être raillée toute ma vie. Je vais être ballottée en

tous sens, au milieu de ces hommes, de ces femmes, aux faces tordues et aux langues fausses, je serai un bouchon de liège sur la mer agitée. Chaque fois que la porte s'ouvre, je m'écarte comme le ruban d'algues. Je suis l'écume qui balaie les rochers et remplit de blancheur les creux les plus inaccessibles ; je suis une fille aussi, là, dans cette pièce. »

Le soleil, maintenant levé et non plus allongé sur un matelas vert, avec de brefs coups d'œil vers l'eau et ses joyaux, dénuda son visage ; il regarda au loin, droit par-dessus les vagues. Elles tombaient à bruits sourds, réguliers. Elles tombaient avec l'impact qu'ont les sabots des chevaux sur la piste. Elles éclataient, elles s'élevaient en lances et en sagaies par-dessus les têtes des cavaliers. Elles balayaient la plage d'eau bleu acier piqueté de diamants. Elles avançaient et reculaient avec l'énergie d'une mécanique musclée qui exerce sa force et la retire, perpétuellement. Le soleil atteignait les champs de blé et les bois, peu à peu les rivières se tressaient de nuances de bleus, lentement les pentes douces jusqu'au bord de l'eau devenaient vertes, comme si des oiseaux défroissaient légèrement leurs plumes. Les collines, rondes et régulées, semblaient retenues en arrière par des lanières, comme un membre lacé de tendons ; les bois, aux flancs fièrement hérissés, faisaient l'effet d'une crinière drue, taillée net sur le cou d'un cheval.
Dans le jardin où les arbres se dressaient, plus touffus au-dessus des massifs, des bassins et des serres, les oiseaux chantaient sous le soleil brûlant, chacun pour soi. L'un chantait sous la fenêtre de la chambre ; un autre sur la plus haute branche du lilas ; un autre sur le rebord du mur. Chacun avec stridence, avec passion

et véhémence, pour que le chant éclate, et peu importe s'il en brisait un autre par sa rude dissonance. Leurs yeux ronds se gonflaient de lumière ; leurs griffes s'accrochaient à une branche ou à la barrière. Ils chantaient à découvert, sans protection, dans le soleil et l'air, beaux dans leur plumage neuf, veiné comme un coquillage, émaillé de lumière, là rayé de bleu pâle, ici éclaboussé d'or ou barré d'une plume brillante. Ils chantaient dans l'urgence du matin, comme pressés pour que le chant jaillisse. Ils chantaient, comme si les contours de leurs corps, maintenant aiguisés, devaient couper, qu'ils devaient fendre la douceur de la lumière bleu-vert, l'humidité de la terre, les relents et les buées des vapeurs graisseuses de la cuisine ; le fumet chaud du mouton et du bœuf rôtis ; les riches senteurs des pâtisseries et des fruits ; la fumée lente qui suintait des pelures et des détritus du seau de la cuisine jetés sur le tas d'ordures humide. Sur tout ce qui était détrempé, tacheté ou ondulé de moiteur, ils s'abattaient, à coups de bec, impitoyables, brusques. Ils quittaient soudain la branche du lilas et la clôture. Ils épiaient un escargot et lançaient sa coquille contre une pierre. Ils frappaient, furieusement, méthodiquement, jusqu'à ce que la carapace se brise et que quelque chose de visqueux s'écoule de la fissure. Ils s'élançait et montaient brutalement, haut dans les airs, en lançant des notes courtes et pointues, ils se perchaient dans les branches les plus élevées et regardaient sous eux les feuilles, les clochers, la campagne blanche de fleurs, ruisselante d'herbes, la mer, battant comme un tambour, soulevant un régiment de soldats à plumets et turbans. Parfois, leurs chants s'entrecroisaient, rapides, comme les entrelacs d'un ruisseau de montagne dont les eaux se rencontrent, se mêlent, se mélangent et se précipitent de plus en plus vite au

cœur du même lit, emportant avec elles les mêmes feuilles larges. Mais il y a un rocher ; elles se séparent. Le soleil tombait à l'intérieur de la pièce en rais triangulaires et nets. Tout ce qui s'illuminait se dotait d'une vie frénétique. L'assiette se changeait en lac blanc. Le couteau devenait une dague de glace. Tout à coup, les verres se révélaient, tenus par des stries de lumière. Les tables et les chaises remontaient à la surface comme si, ayant plongé dans l'eau, elles en ressortaient couvertes d'une pellicule aussi rouge, orange et pourpre que la peau de fruits mûrs, éclatants. Les veines sur le glacis de la porcelaine, le grain du bois, les fibres du tapis semblaient se graver en traits de plus en plus fins. Rien n'avait d'ombre. La jarre semblait si verte que l'œil en était aspiré par son intensité comme par un entonnoir et qu'il restait collé à lui, telle une patelle. Puis les formes récupéraient leurs limites et leurs poids. Ici une chaise saillante ; là le bloc d'une armoire. Et à mesure que la lumière augmentait, elle chassait le troupeau des ombres, les rassemblait et les piégeait dans les replis multiples en arrière plan.

« Comme c'est beau et comme c'est étrange, dit Bernard, Londres s'étend devant moi, étincelante dans la brume, avec ses innombrables flèches et ses dômes. Gardée par des alignements de gazomètres, de cheminées d'usine, elle dort pendant que nous nous approchons. Elle tient la fourmilière contre son sein. Elle enveloppe les clameurs et les cris de son silence, doucement. Rome, elle-même, n'est pas plus majestueuse. Mais nous sommes pointés sur elle. Sa somnolence de mère s'inquiète. Des crêtes hérissées de maisons émergent de la brume. Des usines, des

cathédrales, des coupoles de verre, des instituts et des théâtres se dressent. Le premier train, celui du Nord, se lance contre elle, comme un missile. Nous ouvrons le rideau au passage. Des visages vierges, remplis d'attentes, nous scrutent à chaque gare traversée dans les éclairs et les grincements. Les hommes s'agrippent à leurs journaux que notre vent balaie, croyant sentir la mort venir. Mais nous passons en rugissant. Nous allons exploser sur les flancs de la ville tel un obus lancé dans le ventre d'une bête pesante, maternelle, majestueuse. Elle fredonne, elle murmure ; elle nous attend.

Pendant que je regarde par la vitre, et à cause du grand bonheur que j'éprouve (je suis fiancé), je me sens, avec une étrange certitude, faire partie de cette vitesse, de ce missile lancé sur la ville. La mansuétude et l'acceptation m'engourdissent. Cher monsieur, pourrais-je dire, pourquoi vous agiter ainsi, pourquoi vouloir saisir votre valise et y enfoncer le bonnet que vous avez porté toute la nuit ? Il n'y a rien à faire. Une superbe unanimité nous berce. Nous voilà tous plus grands, plus solennels, touchés par l'uniformité comme par l'aile grise d'une oie géante (le matin est beau mais sans couleur), car nous n'avons plus qu'une seule envie — arriver à la gare. Je ne veux pas que le train s'arrête avec un bruit sourd. Je ne veux pas que le lien qui nous a unis toute la nuit, quand nous étions assis l'un en face de l'autre, soit rompu. Je ne veux pas que la haine et la rivalité retrouvent leur emprise ; ni d'autres envies. Notre communauté dans ce train express, assis ensemble, avec ce souhait unique, arriver à Euston, était une bonne chose. Mais regardez ! C'est fini. Nous avons atteint notre désir. Nous arrivons à quai. La hâte, la confusion et la volonté d'être le premier à franchir la grille de l'ascenseur l'emportent. Mais je ne souhaite pas être le premier à franchir la grille, je

ne veux pas endosser le fardeau d’une vie individuelle. Moi qui, depuis lundi, depuis qu’elle m’a dit oui, sentais chacun de mes nerfs pris d’une identité propre, moi qui ne pouvais pas voir une brosse à dents dans un verre sans dire "ma brosse à dents", je voudrais maintenant ouvrir les mains, lâcher mes affaires et rester là, dans la rue, tout simplement, sans autre intention qu’observer les omnibus, sans désir ; sans envie ; avec ce qui pourrait être une curiosité sans bornes pour la destinée humaine, si jamais mon esprit avait des bords. Mais il n’en a pas. Je suis arrivé ; accepté. Je ne demande rien.

Repu comme l’enfant qui vient d’être nourri au sein, je suis maintenant libre de m’enfoncer, loin, dans ce qui passe, cette vie générale, omniprésente. (Qui, je le note, est totalement dépendante du pantalon ; un pantalon élimé est source de handicap pour l’homme intelligent.) On observe de curieuses hésitations à la porte de l’ascenseur. Par ici, par là, ou de l’autre côté ? Puis l’individualité s’affirme. Ils y vont. Tous poussés par une nécessité. Un rendez-vous insignifiant à respecter, ou l’achat d’un chapeau, sépare cette belle humanité si parfaitement unie autrefois. Pour ma part, je n’ai pas de but. Je n’ai aucune ambition. Je me laisserai porter par l’impulsion générale. Mes pensées glissent en surface parmi toutes choses, comme un ruisseau gris pâle qui reflète ce qui passe. Je ne me souviens pas de mon passé, de mon nez, de la couleur de mes yeux ni de ce que je pense de moi en général. En cas d’urgence, devant un passage à niveau ou un trottoir, le désir de préserver mon corps surgit et me saisit, et je m’arrête, là, devant cet omnibus. Nous sommes déterminés, semble-t-il, à vivre. L’indifférence descend, une fois de plus. Le rugissement de la circulation, le flot de visages indifférenciés ça et là

me poussent aux rêves ; effacent les traits sur les visages. Les gens pourraient me traverser. Et quel est ce moment, ce jour précis dans lequel je suis pris ? Le grondement du trafic pourrait être une autre clameur, n'importe laquelle — des arbres en forêt ou le rugissement de bêtes sauvages. Le temps a filé, il s'est dévidé d'une longueur ou deux sur sa bobine ; le peu de progrès que nous avons fait s'annule. Je pense aussi qu'en réalité nos corps sont nus. Nous ne sommes que légèrement recouverts de tissu boutonné ; et sous ces trottoirs se trouvent des coquillages, des os et du silence.

C'est pourtant vrai que ma rêverie, ce chemin indécis comme quelqu'un qui serait entraîné sous la surface du fleuve, s'interrompt, lacérée, piquetée, tiraillée de sentiments inappropriés, curiosité, envie, convoitise, aussi involontaires que dans le sommeil. (J'ai envie de cette valise — etc.) Non, il faut que j'aille dessous ; que je visite les grandes profondeurs ; avec pour une fois non pas la faculté d'agir, mais celle d'explorer ; d'écouter les sons indistincts, ancestraux, les branches qui craquent, les mammouths ; avec la soif d'assouvir l'impossible désir d'enlacer la totalité du monde des bras de la compréhension — impossible à ceux qui agissent. Et, tout en marchant, ne suis-je pas traversé par des oscillations étranges, des ondes de compassion qui, parce que j'avance maintenant délivré de ma propre vie, me poussent à embrasser cette masse de gens absorbés, spectateurs, passants, garçons de courses, jeunes filles furtives, fuyantes, inconscientes de leur destin, les yeux collés sur les vitrines ? Mais je le sais, notre passage est éphémère.

C'est pourtant vrai, je ne peux pas nier le sentiment que la vie pour moi va se prolonger mystérieusement. Est-ce que je vais avoir des enfants et lancer une volée de graines au-delà de

cette génération, de cette population cernée par la fatalité, et bousculée dans une compétition sans fin le long des rues ? Mes filles viendront ici passer d'autres étés ; mes fils retourneront de nouveaux champs. Nous ne sommes pas des gouttes de pluie que le vent sèche ; nous faisons fleurir les jardins et rugir les forêts ; nous revenons, encore et encore. C'est ce qui explique ma confiance, la stabilité intime que j'éprouve, qui serait monstrueuse ou absurde sinon, dans cette artère bondée où je dois me frayer un passage entre les corps des passants, profitant de moments sûrs pour traverser. Ce n'est pas de la vanité ; je suis vide d'ambition ; j'ai oublié les dons qui me caractérisent, ce qui me rend particulier, les marques que je porte ; mes yeux, mon nez, ma bouche. À cet instant, je ne suis pas moi.

Mais voilà, ça revient. On ne peut pas tuer l'odeur tenace. Elle entre par une brèche dans la structure — notre identité. Je ne fais pas partie de la rue — non, j'observe la rue. Voilà comment on se détache. Par exemple, dans cette rue une fille attend ; qui ? Une histoire romantique. Sur le mur de ce magasin est fixée une petite poulie, et pourquoi, je me le demande, une poulie est-elle accrochée là ? et j'invente une dame pourpre, gonflée, encombrante, hissée hors de sa calèche dans les années soixante par un mari en sueur. Une histoire grotesque. C'est ainsi, c'est ma nature d'être un faiseur de mots, un souffleur de bulles à travers une chose et puis une autre. Si je rature ce que j'ai observé spontanément, je me construis ; je me différencie, et quand j'entends sur mon passage la voix me dire "Regarde ! Prends des notes !", je sens que ce sera à moi, un soir d'hiver, de donner du sens à ce que j'ai vu — grâce à un fil qui relierait le tout, une conclusion qui viendrait compléter. Mais les monologues s'épuisent vite dans les ruelles. J'ai

besoin d’un public. C’est ma faiblesse. C’est ce qui froisse sans relâche les contours de l’énoncé final et empêche qu’il se forme. Je ne peux pas entrer dans un bar sordide pour y commander le même verre jour après jour, et m’imbiber en entier d’un seul liquide — cette vie. Je fais ma phrase et je pars courir avec elle dans une salle à manger meublée où elle sera illuminée de dizaines de bougies. J’ai besoin de sentir des yeux sur moi pour tirer ces rubans, ces fioritures. Pour être moi-même (je le note) j’ai besoin de l’illumination des yeux des autres, sinon je ne suis jamais tout à fait sûr de qui je suis. Les authentiques, comme Louis, comme Rhoda, s’accomplissent pleinement dans la solitude. Ils supportent mal la lumière et ce qui se duplique sans arrêt. Ils jettent leurs tableaux une fois peints la face tournée contre le sol. Sur les mots de Louis, la glace s’empile, serrée. Ses mots en sortent compressés, concentrés, persistants.

J’ai envie maintenant, après cette somnolence, de briller de tant de facettes à la lumière des visages amis. J’ai traversé la région sans soleil de l’identité abolie. Un pays étrange. Durant ce temps d’apaisement, ce temps de satisfaction qui efface tout, j’ai entendu le souffle de la marée, son flux et son reflux hors du cercle de lumière vive, un roulement fou furieux. J’ai vécu un instant de paix immense. C’est peut-être ça le bonheur. À présent, des piques de sensations me rattrapent et me ramènent vers elles ; la curiosité, la voracité (j’ai faim) et le désir irésistible d’être moi. Je pense au gens à qui je peux parler : Louis, Neville, Susan, Jinny et Rhoda. Avec eux, je suis multiple. Ils m’arrachent à l’obscurité. Nous nous verrons ce soir, dieu merci. Dieu merci, je n’aurai pas à être seul. Nous allons dîner ensemble. Nous dirons au revoir à Percival qui part en Inde. Cette heure est encore lointaine, mais je sens déjà les signes

annonciateurs, les éclaireurs, les silhouettes de mes amis absents. Je vois Louis, taillé dans la pierre, sculptural ; Neville, coupant comme des ciseaux, exact ; Susan, les yeux pareils à des globes de cristal ; Jinny, dansant comme une flamme, fébrile, ardente sur la terre sèche ; et Rhoda, la nymphe de la fontaine toujours ruisselante. Ce sont des images fantastiques — des fictions d'amis absents, des visions grotesques, hydropiques, elles s'évanouissent à peine touchées du bout du pied. Pourtant, leur tambour me rappelle à la vie. Il dissipe les vapeurs. Je commence à n'en plus pouvoir de la solitude — de ses draperies étouffantes et malsaines qui pèsent sur moi. Oh, les déchirer et agir ! N'importe qui fera l'affaire. Je ne suis pas difficile. Le balayeur de rue fera l'affaire ; le facteur ; le serveur de ce restaurant français ; ou mieux encore, son affable propriétaire dont l'amabilité semble ne s'adresser qu'à vous seul. Il mélange la salade lui-même pour un convive privilégié. Qui est cet hôte de marque, je me le demande, et pourquoi ? Et que dit-il à la femme aux boucles d'oreilles ? Est-elle une amie, une cliente ? Je sens immédiatement, assis à ma table, un délicieux mélange de confusion, d'incertitude, de possibilités, de spéculations. Les images se multiplient aussitôt. Ma fécondité m'embarrasse. Je pourrais décrire chaque chaise, table, client ici, abondamment, librement. Mon esprit bourdonne ça et là et dépose sur tout son voile de mots. Parler de vin, même avec le serveur, c'est concocter une explosion. La fusée monte. Des grains d'or retombent et fertilisent le sol riche de mon imagination. L'inattendu total de cette explosion — voilà la joie de l'échange. Moi, mêlé à un serveur italien inconnu — qui suis-je ? Il n'y a pas de stabilité en ce monde. Qui pour dire le sens de chaque chose ? Qui pour prédire l'envol d'un

mot ? C’est un ballon qui vogue au-delà de la cime des arbres. Parler de connaissance est vain. Tout est expérience, tout est aventure. Nous nous mélangeons sans cesse à des quantités dont nous ne savons rien. Qu’est-ce qui va arriver ? Je ne sais pas. Mais, je repose mon verre et je me souviens : je suis fiancé. Je dois dîner avec mes amis ce soir. Je suis Bernard, je suis moi. »

« Il est maintenant huit heures moins cinq, dit Neville. Je suis venu en avance. Je me suis installé à table dix minutes avant l’heure pour pouvoir savourer l’attente ; regarder la porte s’ouvrir et dire : "Est-ce que c’est Percival ? Non, ce n’est pas Percival." Il y a un plaisir morbide à dire : "Non, ce n’est pas Percival." J’ai déjà vu la porte s’ouvrir et se fermer vingt fois ; à chaque fois, l’angoisse d’attendre s’aiguise. C’est dans ce lieu qu’il va venir. C’est à cette table qu’il va s’asseoir. Ici, aussi incroyable que cela puisse paraître, il y aura réellement son corps. Cette table, ces chaises, ce vase métallique avec ses trois fleurs rouges vont subir un changement extraordinaire. Déjà la salle, avec ses portes battantes, ses tables chargées de fruits et de viande froide, prend l’aspect incertain, irréel, du lieu où l’on attend que quelque chose arrive. Les choses frémissent comme si elles n’existaient pas encore. La blancheur vide de la nappe est aveuglante. L’hostilité et l’indifférence des autres invités oppressent. On se regarde ; on voit qu’on ne se connaît pas, on se fixe, et on se détourne. Des regards comme ceux-là sont des fouets. Je sens en eux toute la cruauté et l’indifférence du monde. S’il ne venait pas, je ne pourrais pas le supporter. Je partirais. Pourtant il y a en ce moment même quelqu’un qui peut le voir. Il a sans doute pris un taxi. Il passe sûrement devant une boutique. Et à chaque instant, on dirait qu’il insuffle dans la pièce cette lumière mordante, cette

intensité d’être qui fait que les choses perdent leur usage habituel — la lame de ce couteau est seulement un rai de lumière, pas un objet qui coupe. La norme est abolie.
La porte s’ouvre, mais il n’entre pas. C’est Louis, tout hésitant. C’est le mélange étrange d’assurance et de timidité qu’il a. Au passage il se voit dans le miroir ; il arrange ses cheveux ; il n’est pas satisfait de son apparence. Il dit : "Je suis duc — le dernier descendant d’une longue lignée." Il est amer, méfiant, dominateur, difficile (je le compare à Percival). En même temps, il est redoutable, à cause du rire dans ses yeux. Il m’aperçoit. Le voilà. »
« Voici Susan, dit Louis. Elle ne nous voit pas. Elle n’est pas habillée, car elle méprise la futilité de Londres. Elle reste un moment près de la porte battante, regardant autour d’elle comme une bête prise dans la lumière d’une lampe. Maintenant elle avance. Elle a les mouvements furtifs et assurés (même entre les tables et les chaises) d’un animal sauvage. Elle semble trouver d’instinct son chemin entre les petites tables, se faufilant sans frôler personne, ignorant les serveurs, et pourtant elle se dirige droit vers le coin où se trouve notre table. En nous voyant (Neville et moi), son visage prend une assurance alarmante, comme si elle avait obtenu ce qu’elle voulait. Être aimé par Susan, c’est comme être empalé par le bec pointu d’un oiseau et cloué sur la porte d’une grange. Mais parfois, réellement, je voudrais être transpercé par un bec et cloué sur une porte de grange, une bonne fois pour toutes.
Rhoda sort maintenant de nulle part, elle s’est glissée sans qu’on l’aperçoive. Elle a dû suivre un parcours sinueux, avançant ici derrière un serveur, là à l’abri d’un pilier décoratif, afin de retarder le plus longtemps possible le temps du choc où nous la reconnaîtrons, pour rester un instant de plus en

sécurité, à bercer les pétales dans sa bassine. Nous la réveillons. Nous la torturons. Elle nous craint, elle nous méprise, mais elle vient se recroqueviller près de nous, car malgré notre cruauté, il y a toujours un nom, un visage, qui jette un rayonnement et éclaire le sol sous ses pieds, et cela lui permet de réalimenter ses rêves. »
« La porte s'ouvre, la porte continue de s'ouvrir, dit Neville, mais ce n'est pas lui. »
« Voilà Jinny, dit Susan. Elle s'arrête sur le seuil. Tout se fige. Le serveur attend. Les gens attablés près de la porte lèvent la tête. Elle semble au centre de tout ; les tables, les lignes des portes, des fenêtres, des plafonds, tout converge vers elle, comme s'agencent en étoile les rayons sur une vitre brisée. Elle oriente les choses, elle les ordonne. Elle nous voit et maintenant elle avance, et les rayons ondulent, coulent, se répandent, ils déversent sur nous de nouveaux flots de sensations. Nous changeons. Louis touche sa cravate. Neville, dans l'angoisse extrême de l'attente, arrange nerveusement les fourchettes. Rhoda la regarde s'avancer, surprise, comme si quelque part à l'horizon un feu brûlait. Et moi, bien que je remplisse ma tête d'herbe humide, de champs humides, du bruit de la pluie sur le toit et de bourrasques qui s'abattent contre la maison les jours d'hiver, tentant ainsi de protéger mon âme contre elle, je sens son ironie se faufiler, je sens son rire dérouler ses langues de feu tout autour de moi et venir illuminer sans pitié ma robe usée, mes ongles à bouts carrés que je cache aussitôt sous la nappe. »
« Il n'est pas venu, dit Neville. La porte s'ouvre et il ne vient pas. C'est Bernard. En enlevant son manteau, il montre bien sûr sa chemise bleuie sous les aisselles. Et puis, contrairement à nous, il entre sans pousser la porte, sans savoir qu'il entre

dans une pièce remplie d’étrangers. Il ne regarde pas son reflet dans la vitre. Ses cheveux sont en désordre mais il ne le sait pas. Il ne sait pas que nous sommes différents, ni que cette table est sa destination. Il hésite en chemin. Qui est-ce ? se demande-t-il, connaissant à moitié une femme en robe de soirée. Il connaît à moitié tout le monde ; il ne connaît personne (je le compare à Percival). Mais maintenant, en nous voyant, il nous fait signe avec bienveillance ; il s’incline avec tant de gentillesse, avec un tel amour de l’humanité (teinté d’humour, à cause de la futilité de ce que signifie "aimer l’humanité") que si Percival ne transformait pas tout cela en vapeur, on pourrait se dire, comme les autres se le disent déjà : la fête commence ; enfin nous sommes ensemble. Mais, sans Percival, rien n’a de consistance. Nous sommes des silhouettes, des fantômes creux qui bougent dans un décor brumeux sans arrière-plan. »

« La porte continue de s’ouvrir, dit Rhoda. Les étrangers entrent sans arrêt, des gens que nous ne reverrons plus et désagréablement ils nous frôlent avec leurs familiarités, leur indifférence et le sentiment d’un monde qui avance sans nous. Nous ne pouvons pas sombrer, nous ne pouvons pas oublier nos visages. Même moi qui n’ai pas de visage, moi qui ne produis aucun effet lorsque j’entre dans une pièce (Susan et Jinny font changer les corps et les visages), je flotte sans attache, sans ancrage, poreuse, incapable de reconstituer le vide ou la continuité ou le mur devant lequel les corps s’animent. C’est à cause de Neville et de sa peine. Le souffle aigu de sa peine me disloque. Rien ne peut être résolu ; rien ne peut apaiser. Chaque fois que la porte s’ouvre, il fixe la table — il n’ose pas lever les yeux — puis il jette un œil et dit : "Il ne viendra pas." Mais le voilà, c’est Percival. »

« Maintenant, dit Neville, l'arbre en moi refleurit. Mon cœur exulte. L'angoisse est soulagée. Tout obstacle est levé. Fini le règne du chaos. Il a imposé l'ordre. Et les couteaux, enfin, se remettent à couper. »
« Voilà Percival, dit Jinny. Il ne s'est pas changé pour le dîner. »
« Voilà Percival, dit Bernard, il arrange ses cheveux, non par vanité (il ne se regarde pas dans la glace), mais pour sacrifier au dieu des bonnes manières. Il est conventionnel ; c'est un héros. Les petits garçons le suivaient sur les terrains de jeux. Ils se mouchaient le nez pour l'imiter, mais sans y parvenir, car il est Percival. Et maintenant, alors qu'il va bientôt nous quitter pour partir aux Indes, tous ces détails s'assemblent. C'est un héros. Oh oui, on ne peut le nier, et quand il s'assoit près de Susan, dont il est amoureux, quel couronnement. Nous qui jappions et mordions aux talons comme le font les chacals, nous prenons à présent l'air grave et confiant de soldats devant leur capitaine. Nous que la jeunesse a séparés (nous n'avons pas vingt-cinq ans), nous qui chantions comme des oiseaux avides, chacun son chant, nous qui tapions avec l'égoïsme sauvage et impitoyable de la jeunesse sur notre coquille d'escargot jusqu'à la briser (je suis fiancé), ou bien qui nous sommes perchés, solitaires, face à une fenêtre en chantant l'amour, la gloire et ces expériences singulières qu'aiment les oisillons à touffe jaune sur le bec, voilà qu'à présent nous nous pressons les uns contre les autres ; serrés sur notre perchoir, dans ce restaurant où chacun ne pense qu'à lui, où le passage incessant avec ses distractions nous irrite, où la porte ouvre sa cage de verre continuellement et nous harponne de myriades de tentations, d'insultes, de blessures faites à notre amour-

propre — assis ensemble ici, nous nous aimons, et nous croyons en notre durée. »
« Quittons maintenant l'obscurité de la solitude », dit Louis.
« À présent, brutalement, directement, disons ce que nous avons en tête, dit Neville. Notre isolement, notre apprentissage est fini. Les jours fugaces de secrets et de cachotteries, les révélations entre deux marches d'escaliers, les moments de terreur et d'extase. »
« La vieille Mme Constable levait son éponge et la chaleur coulait sur nous, dit Bernard. Nous avons pris cet habit, changeant, sensible, ce vêtement de chair. »
« Le cireur de chaussures faisait l'amour avec la servante dans le potager, dit Susan, au milieu de la lessive gonflée de vent. »
« Le vent haletait comme un tigre », dit Rhoda.
« L'homme gisait, livide, la gorge tranchée dans le caniveau, dit Neville. Et en montant, je ne pouvais pas soulever le pied, je butais contre le pommier, impitoyable avec ses feuilles d'argent toutes raides.
« La feuille dansait dans la haie sans personne pour la souffler », dit Jinny.
« Dans le coin recuit de soleil, dit Louis, les pétales nageaient parmi les profondeurs de verts. »
« À Elvedon, les jardiniers nettoyaient et nettoyaient, munis de leurs grands balais, et la femme assise à une table écrivait », dit Bernard.
« De ces pelotes de ficelle serrées, nous tirons maintenant chaque filament, dit Louis, nos souvenirs, quand nous nous rencontrons. »
« Et puis, dit Bernard, le taxi est venu à la porte et, baissant nos chapeaux de melon tout neufs sur nos yeux pour cacher des larmes si peu viriles, nous avons traversé des rues où même les servantes nous regardaient, et nos noms peints en lettres blanches sur nos malles proclamaient au

monde entier que nous allions au collège, avec le nombre réglementaire de chaussettes et de caleçons auxquels nos mères avaient cousu pendant de nombreuses nuits nos initiales. Une seconde séparation d'avec les corps des mères. »

« Et Mlle Lambert, Mlle Cutting et Mlle Bard, dit Jinny, dames majestueuses à collerettes blanches, couleur de pierre, énigmatiques, déplaçant leurs anneaux d'améthyste comme des cierges purs, des vers luisants, sur les pages de français, de géographie et d'arithmétique, présidaient ; et il y avait des cartes, des tableaux verts en feutrine et des rangées de chaussures sur une étagère. »

« Les cloches sonnaient régulièrement, dit Susan, les servantes se chamaillaient et pouffaient de rire. Les chaises étaient tirées puis remises à leurs places sur le linoléum. Mais, du grenier, s'étendait une vue bleue, avec au loin un champ préservé de la rouille d'une existence réglementée, irréelle. »

« Et de nos têtes, les voiles tombaient, dit Rhoda. Nous serrions contre nous les fleurs et leurs guirlandes bruissantes de feuilles vertes. »

« Nous changions, nous devenions méconnaissables, dit Louis. Sous toutes sortes d'éclairages, ce que nous avions en nous (nous sommes si différents) remontait sporadiquement à la surface, par taches brusques espacées de vide, comme l'acide jeté en gouttes irrégulières sur une plaque. J'étais ceci, Neville cela, Rhoda encore autre chose, et Bernard aussi. »

« Des canots glissaient entre les branches jaune pâle, dit Neville, et Bernard qui avançait, désinvolte, sur un fond d'étendues vertes et d'édifices anciens, s'est laissé tomber sur le sol près de moi. Dans un accès d'émotion — les vents ne se sont pas déchaînés, la foudre n'a pas été plus soudaine — j'ai pris mon poème, j'ai lancé mon poème et j'ai claqué la porte derrière moi. »

« Et moi pendant ce temps, dit Louis, parce que je vous perdais de vue, assis à mon bureau, j'ai arraché une feuille du calendrier pour annoncer au monde des courtiers maritimes, des marchands de blé et des gestionnaires que l'aube du vendredi 10 ou du mardi 18 s'était levée sur la ville de Londres. »
« Rhoda et moi, dit Jinny, exposées dans nos robes brillantes, un collier froid de pierres précieuses autour du cou, nous faisions la révérence, nous serrions des mains et prenions un sandwich en souriant. »
« Le tigre bondissait et l'hirondelle plongeait ses ailes dans l'eau sombre de l'autre côté du monde, dit Rhoda. »
« Mais ici et maintenant, nous sommes réunis, dit Bernard. Nous sommes ensemble, à ce moment, en cet endroit précis. C'est une émotion profonde qui nous porte, commune à tous. Doit-on l'appeler, par commodité, "amour" ? Parlerons-nous d'"amour pour Percival" parce qu'il s'en va en Inde ? Non, c'est un nom trop petit, et particulier. L'étendue de nos sentiments, la façon dont ils se propagent, ne peuvent tenir dans un signe aussi mince. Nous sommes venus (depuis le Nord, le Sud, la ferme de Susan, les bureaux de Louis) pour faire quelque chose qui ne durera pas — qu'est-ce qui peut durer ? — mais qui sera vu par plusieurs regards à la fois. Il y a un œillet rouge dans ce vase. Une fleur, solitaire pendant que nous étions là, à attendre, mais maintenant une fleur à sept côtés, pleine de pétales, une fleur rouge, brune, ombrée de pourpre, raidie de feuilles d'argent — une fleur entière à laquelle chaque œil apporte sa contribution.
« Après les feux capricieux et l'ennui abyssal de la jeunesse, dit Neville, la lumière tombe sur des objets réels maintenant. Voilà des couteaux et des

fourchettes. Le monde se révèle, et nous aussi, pour que nous puissions parler. »

« Nous différons, dit Louis, peut-être trop profondément pour qu'on puisse l'expliquer. Mais essayons. J'ai lissé mes cheveux en entrant, avec l'espoir de vous ressembler. Mais je ne peux pas, car je ne suis pas unique et entier comme vous tous. J'ai déjà vécu mille vies. Chaque jour je creuse — je déterre. Je trouve des reliques de moi dans le sable, laissées par des femmes il y a des milliers d'années quand j'entendais les chants au bord du Nil, et la bête enchaînée qui piétinait. Ce que vous voyez près de vous, cet homme, Louis, n'est que le reste de braises et de déchets de quelque chose qui fut splendide. J'étais un prince arabe ; voyez mes gestes amples. J'étais un grand poète au temps d'Elizabeth. J'étais duc à la cour de Louis XIV, je suis très vaniteux, très sûr de moi ; je convoite plus que tout les soupirs attendris des femmes. Je n'ai pas mangé aujourd'hui pour que Susan me trouve cadavérique et que Jinny me couvre du baume exquis de sa compassion. Mais autant j'admire Susan et Percival, autant je hais les autres, car c'est à cause d'eux que je fais toutes ces simagrées, me lisser les cheveux et cacher mon accent. Je suis le petit singe qui jappe et joue avec une noix, et vous, vous êtes les femmes dépenaillées aux cabas tape-à-l'œil remplis de pains rassis ; je suis aussi le tigre en cage, et vous les gardes munis de barres de fer chauffées à blanc. Autrement dit, je suis plus féroce et plus fort que vous, mais l'apparition qui sort de terre après des siècles de néant passera sa vie terrorisée, de peur d'être moquée, virant avec le vent dans des tempêtes de suie, s'efforçant de forger un anneau de métal de pure poésie reliant les goélands aux femmes édentées, le clocher de l'église aux danses des chapeaux qui passent tandis que je prends

mon déjeuner, et que je pose mon livre — mon Lucrèce ? — entre la cruche et le menu éclaboussé de sauce. »
« Mais jamais tu ne pourras me détester, dit Jinny. Jamais tu ne pourras me voir, même au milieu des chaises dorées et des ambassadeurs, sans venir traverser la pièce pour implorer ma compassion. À la minute où je suis entrée, le décor s'est figé. Les serviteurs se sont arrêtés, les invités ont gardé leur fourchette levée. J'avais l'air d'être prête pour tout ce qui allait suivre. Quand je me suis assise, tu as redressé ta cravate et toi, as caché tes mains sous la table. Moi je ne cache rien. Je suis prête. À chaque fois que la porte s'ouvre, je crie "Encore !" Mon imagination s'arrête aux corps. Je n'imagine rien hors du cercle que mon corps trace. Mon corps avance devant moi, comme une lanterne dans une rue sombre, il tire les choses une à une de l'obscurité pour les placer dans un rond de lumière. Je vous éblouie ; je vous fais croire qu'il n'y a rien d'autre. »
« Mais, quand tu te tiens sur le seuil, dit Neville, tu nous figes en exigeant d'être admirée, ce qui entrave toute liberté des relations. Tu te tiens sur le seuil et nous sommes forcés de te voir. Moi, personne ne m'a vu arriver. Je suis venu en avance, très vite et directement ici, pour m'asseoir près de l'être que j'aime. Ma vie a cette rapidité qui vous manque. Je suis comme un chien lancé sur une piste. De l'aube au crépuscule, je chasse. Rien, ni la quête de la perfection dans le sable, ni la gloire ni l'argent, n'ont de sens à mes yeux. J'aurai la fortune ; j'aurai la gloire. Mais je n'obtiendrai jamais ce que je veux, car il me manque la grâce du corps et le courage qu'elle donne. J'ai l'esprit trop agile pour mon corps. J'échoue avant d'atteindre au but et je tombe comme une masse, moite, repoussant peut-être. Dans les moments de crise, c'est la pitié

que je suscite, pas l'amour. Voilà pourquoi je souffre horriblement. Mais sans la peur qu'a Louis de se donner en spectacle. J'ai trop le sens des réalités pour me laisser aller à ces jongleries, à ces faux-semblants. Je vois tout — excepté une chose — avec une complète clairvoyance. C'est ce qui me sauve. Et qui attise ma souffrance, continuellement. C'est ce qui fait que j'impose ma loi, même lorsque je me tais. Et puisque d'une certaine façon je suis trompé, car si la personne change sans cesse, le désir, lui, ne change pas, puisque je ne sais pas le matin près de qui je me trouverais le soir, je ne peux pas stagner ; je me relève des pires désastres, je pivote, je me transforme. Les cailloux rebondissent sur l'armure de mon corps musclé, tendu. Je vieillirai dans cette poursuite. »

« Si je pouvais penser, dit Rhoda, que je vieillirais et que je changerais pendant la poursuite, je serais libérée de ma peur : il n'y a rien de continu. Un instant ne mène pas à un autre. La porte s'ouvre et le tigre bondit. Vous ne m'avez pas vu arriver. J'ai contourné les chaises pour éviter l'horreur du saut. J'ai peur de vous. J'ai peur du choc, de la sensation qui bondit sur moi, parce que je ne sais pas y faire face, comme vous — je ne sais pas faire en sorte qu'un instant se fonde dans le suivant. Pour moi, chaque instant est violent, distinct ; et si le choc de l'instant qui bondit me faisait tomber à la renverse, vous viendriez aussitôt vous jeter sur moi pour me mettre en pièces. Je n'ai pas de but. Je ne sais pas passer d'une minute à l'autre, d'une heure à l'autre pour les faire naturellement se rejoindre jusqu'à ce qu'elles forment cette masse entière, indivisible, que vous appelez la vie. Vous, vous avez un but en tête — une personne peut-être, s'asseoir à côté d'elle, une idée, la beauté peut-être ? Je ne sais pas —, vos jours et vos heures se succèdent comme

dans la forêt les branches d'arbres et les nuances de verts pour le chien lancé sur sa piste. Je n'ai pas de piste et pas de corps à suivre. Je n'ai pas de visage. Je suis l'écume qui court sur la plage, le clair de lune qui tombe en flèche, ici sur une boîte de conserve, là sur l'épine de métal du chardon de mer, ou sur un os, ou une barque à moitié rongée. Je tourbillonne au fond des grottes comme une feuille de papier qui voltige et se cogne dans des tunnels qui ne finissent pas, et je dois appuyer ma main contre le mur pour me tenir.

Alors, pendant que je monte les escaliers derrière Jinny, derrière Susan, et puisque je désire par-dessus tout être de quelque part, je fais semblant d'avoir un but. J'enfile mes bas comme elles enfilent leurs bas. J'attends que vous parliez pour parler comme vous. J'ai traversé Londres pour venir ici, à cet endroit précis, non pas pour te voir toi, ou toi, ou quelqu'un d'autre, mais pour frotter mon feu à la flambée de tous et qu'il s'allume par vous, grâce à vos vies, entières, indivisibles, sans inquiétudes. »

« Quand je suis entrée dans la pièce ce soir, dit Susan, je me suis arrêtée, j'ai scruté tout autour de moi comme un animal, les yeux au sol. L'odeur des tapis, des meubles et du parfum me dégoûtent. J'aime marcher seule à travers les champs humides, ou m'accouder à la barrière pour regarder mon chien flairer en rond, et lui dire : Cherche ! Cherche le lièvre ! J'aime être avec ceux qui triturent les herbes, crachent dans le feu et marchent en traînant des savates dans de longs corridors, comme mon père. Les seules paroles que je comprenne sont les cris, d'amour, de haine, de rage et de douleur. Vous parlez, et c'est comme si on enlevait les vêtements d'une vieille femme, on croit que sa robe et son corps ne font qu'un, mais, à mesure que les paroles arrivent, on voit dessous,

du rose défait, des cuisses ridées, des seins qui pendent. Lorsque vous vous taisez, vous êtes beaux à nouveau. Je ne posséderai rien d'autre qu'un bonheur naturel. Je m'en contenterai presque. J'irai me coucher fatiguée, allongée comme le champ dont les cultures alternent ; l'été, la chaleur dansera sur moi ; l'hiver, je serai craquelée de froid. Chaleur et froid se succéderont naturellement, sans mon intervention. Et mes enfants me soutiendront ; leurs dents, leurs pleurs, leurs départs pour l'école et leurs retours à la maison me soulèveront comme les vagues de la mer. Pas un jour ne passera sans ce mouvement. Je serai hissée sur le dos des saisons bien plus haut qu'aucun d'entre vous. Je serai bien plus riche que Jinny, que Rhoda, quand viendra le jour de ma mort. Mais en revanche, tandis que vous changerez mille fois, les fossettes des joues creusées par les idées et les rires des autres, je resterai de mon côté entièrement sombre, couleur d'orage, et pourpre. Je serai abîmée, durcie par la passion bestiale et belle de la maternité. Je forcerai sans scrupules la réussite de mes enfants. Je haïrai tous ceux qui verront leurs défauts. Je mentirai bassement pour les défendre. Je les laisserai m'emmurer loin de toi, et de toi, et de vous. Et puis, la jalousie me tord. Je déteste Jinny, car elle me prouve que mes mains sont rouges et mes ongles rongés. J'aime avec tant de férocité que l'idée que l'objet de mon amour peut, d'un mot, s'échapper, me tue. Il s'échappe, et je reste agrippée au fil perdu dans le feuillage à la cime des arbres. Je ne comprends pas les phrases. »

« Si j'étais né, dit Bernard, sans savoir qu'un mot en appelle un autre à sa suite, j'aurais peut-être pu devenir, qui sait, n'importe qui. Mais en l'état, et parce que j'en trouve des séries partout, je ne peux pas supporter l'idée de solitude. Si je ne vois pas

les mots en anneaux de fumée s’enrouler tout autour de moi, je suis dans le noir — je ne suis rien. Une fois seul, je tombe en léthargie, je tapote les cendres à travers la grille du foyer et, amer, je pense, Mme Moffat viendra, elle viendra balayer tout ça. Lorsqu’il est seul, Louis est d’une acuité stupéfiante, il est possible que les mots qu’il écrira nous survivront. Rhoda aime être seule. Elle nous redoute, nous perturbons le sentiment intense d’être en vie que donne la solitude — regardez sa fourchette, comme elle l’agrippe, comme une arme contre nous. Je n’existe que lorsque le plombier, ou le marchand, ou n’importe qui d’autre, dit quelque chose qui fera naître en moi une étincelle. Alors, comme la fumée de ma phrase monte, gracieuse, puis redescend, coule et s’enroule, longe le rouge des homards et le jaune des fruits pour les tresser ensemble, beauté unique. Mais, voyez comme cette phrase est clinquante — née de quelles dérobades, et de quels vieux mensonges. Car ma nature se forme sous l’impulsion des autres ; ainsi, contrairement à vous, elle ne m’appartient pas. Elle possède une fissure, une veine d’argent, fatale, sinueuse, qui la rend vulnérable. Voilà pourquoi, et Neville enrageait de cela au collège, je le plantais-là. Je rejoignais les fanfarons, à badges et à casquettes, et je montais dans leurs grands breaks — certains d’entre eux, ici ce soir, bien habillés, dînent ensemble, puis se lèveront tous en même temps pour finir la soirée au music-hall ; ils me plaisaient. Par eux, j’existe aussi sûrement que grâce à vous. Quand je vous quitte, que le train part, vous pensez : ce n’est pas le train qui s’en va, mais Bernard, et puis Bernard s’en fiche puisqu’il ne ressent rien, il n’a pas de billet, il a sans doute perdu son porte-feuille. Et Susan crie, les yeux rivés sur le fil qui s’échappe entre les feuilles des hêtres : "Il est parti ! Je ne peux pas l’attraper !" Il n’y a rien

à attraper. Je me construis et je me reconstruis sans cesse. Chaque personne différente tire des mots différents de moi.
Ainsi, il n'y a pas une mais cinquante personnes près de qui j'ai envie d'être assis ce soir. Ici, je suis le seul à être à l'aise, sans prendre trop de libertés. Je ne suis pas grossier ; je ne suis pas snob. Si je reste soumis à la pression du groupe, j'arrive souvent par la dextérité de ma langue à placer des sujets ardus au milieu de ce qui est monnaie courante. Regardez mes jouets, façonnés d'un rien en un instant, comme ils divertissent. Je ne capitalise pas — je ne laisserai qu'un placard rempli de vieux vêtements après ma mort — et je suis presque indifférent aux petites vanités de la vie qui mettent Louis au supplice. Mais j'ai beaucoup sacrifié. Moi qui suis fait de veines de fer, d'argent et de stries de boue ordinaire, je ne peux pas me contracter en un seul poing serré, comme ceux qui ne dépendent pas des autres pour être stimulé. Je suis incapable de porter les refus, les héroïsmes de Louis et de Rhoda. Jamais, même au cours d'une conversation, je ne réussirai à fabriquer la phrase parfaite. Pourtant, j'aurai contribué au moment qui passe plus que quiconque ; j'irai dans davantage de pièces, et des pièces toujours différentes, plus que n'importe qui d'entre vous. Mais parce que cela vient de l'extérieur et non pas du dedans, on m'oubliera ; quand ma parole se taira, vous ne vous souviendrez pas de moi, mais de l'écho d'une voix qui autrefois tressait les fruits en phrases. »
« Regardez, dit Rhoda, écoutez. Regardez comme la lumière s'intensifie, seconde après seconde, comme elle fait tout fleurir, tout s'épanouir ; notre regard, tandis qu'il survole la salle, les tables, semble franchir des rideaux de couleurs, du rouge, de l'orange, de l'ombre, des teintes étranges et

ambiguës, comme un voile s’ouvre et se ferme après lui, et une chose vient fondre dans l’autre. »
« Oui, dit Jinny, nos sens prennent de l’ampleur. Les membranes, les réseaux de nerfs, auparavant mous et blancs, se sont gonflés, ils se diffusent, ils flottent autour de nous en filaments, ils rendent l’air tangible, ils captent en eux des sons lointains, inouïs. »
« Le rugissement de Londres, dit Louis, nous encercle. Voitures, camions et omnibus vont et viennent sans cesse. Se fondent tous en une roue unique, tournoyante. Chaque bruit — pneus et cloches, cris d’ivrognes et de noceurs — s’amalgame au suivant jusqu’à ne plus former qu’un son, un seul, un cercle bleu acier. Une sirène hurle. Puis les berges s’écartent dans un glissement, les cheminées s’aplatissent, le navire met le cap au large. »
« Percival s’en va, dit Neville. Nous sommes assis ici, entourés, illuminés, multicolores ; tout est brassé — les mains, les rideaux, les couteaux, les fourchettes, les convives. Nous sommes ici, emmurés. Et dehors, il y a l’Inde. »
« Je vois l’Inde, dit Bernard. Je vois ses rivages bas et étirés ; je vois la boue piétinée de ruelles tortueuses qui mènent ça et là à des pagodes délabrées ; je vois des bâtiments dorés, crénelés, je vois leur air fragile, en décomposition, comme s’ils n’étaient que temporaires, bâtis seulement le temps d’une exposition orientale. Je vois un couple de bœufs tirer une charrette sur une route brûlante de soleil. La charrette brinquebale maladroitement. Soudain, une de ses roues se coince dans une ornière, et d’innombrables indigènes en pagne s’agglutinent autour d’elle, discutant avec animation. Mais ils ne font rien. Le temps paraît interminable et toute ambition semble vaine. L’idée que l’effort humain est stérile

plane sur tous. Il monte d'étranges odeurs aigres. Un vieil homme dans un fossé mâche du bétel tout en observant son nombril. Mais maintenant, regardez, voilà Percival qui s'avance ; Percival chevauche une jument piquetée de puces, il porte un casque colonial. Appliquant les principes occidentaux, et usant du langage violent qui lui est naturel, la charrette se trouve redressée en moins de cinq minutes. Le problème oriental est résolu. Lui poursuit sa route ; la multitude en grappe l'entoure, le considérant comme — et c'est ce qu'il est — un dieu. »

« Qu'il soit inconnu, qu'il cache un secret ou pas, peu importe, dit Rhoda, il est tombé, comme un rocher dans un étang grouillant de poissons minuscules. Nous allions, petits poissons, ici et là, et nous nous sommes précipité autour de lui lorsqu'il est arrivé. Petits poissons, constatant la présence du rocher, nous ondulons et tourbillonnons de plaisir. La quiétude s'empare de nous progressivement. L'or coule dans notre sang. Un deux ; un deux ; le cœur bat avec sérénité, avec confiance, dans une sorte de bien-être transi, un ravissement caressant ; et regardez — de l'autre côté de la terre —, des ombres pâles à l'extrémité de l'horizon, l'Inde par exemple, s'élèvent, maintenant à notre portée. Le monde qui s'était desséché récupère sa rondeur ; des terres reculées sortent des ténèbres ; nous voyons les routes boueuses, la jungle enchevêtrée, le grouillement des hommes, et le vautour qui dépèce une carcasse boursoufflée, tout est à notre portée, tout fait maintenant partie de notre fier et splendide territoire, car Percival, sur sa jument piquetée de gris, chevauche le long du sentier solitaire, installe son camp entre les arbres désolés, et reste là, seul, assis, à contempler d'immenses montagnes. »

« C’est Percival, dit Louis, silencieux et assis comme il l’était avant au milieu des hautes herbes, quand la brise morcelait les nuages pour qu’ensuite ils se réassemblent, c’est lui qui nous fait comprendre qu’essayer de dire : "je suis ceci, je suis cela" pour être ensemble, comme on rapproche les parties séparées d’un corps et d’une âme, est une erreur. Quelque chose a été oublié par peur. Quelque chose a été altéré, par vanité. Nous avons essayé d’accentuer nos singularités. En voulant nous distinguer, nous avons insisté sur nos défauts, sur ce qui nous est propre. Mais là, tout en bas, il existe une chaîne qui tourne et tourbillonne en cercle bleu acier. »
« C’est la haine, c’est l’amour, dit Susan. C’est un fleuve furieux et noir comme le charbon, il nous donne le tournis quand nous baissons les yeux. Nous nous tenons sur le rebord ici, mais si nous regardons en bas nous sommes pris de vertige. »
« C’est l’amour, dit Jinny, c’est la haine, celle que Susan me porte parce qu’un jour j’ai embrassé Louis dans le jardin ; parce que, armée comme je le suis, quand j’entre dans une pièce, je l’oblige à penser "mes mains sont rouges" et elle les cache. Notre haine est presque indissociable de notre amour. »
« Pourtant, dit Neville, ces eaux qui grondent et sur lesquelles nous bâtissons nos plates-formes folles sont plus stables que les cris sauvages, les cris faibles et illogiques qui nous échappent quand, cherchant à prendre la parole, nous nous levons ; nous raisonnons en affirmant de faux "je suis ceci, je suis cela !" La parole ment.
Mais je mange. Je perds peu à peu la notion des détails au fur et à mesure que je mange. Je m’alourdis de nourriture. Ces délicieuses bouchées de canard rôti assorties de légumes, avec leur exquise alternance, chaleur, poids, douceur,

amertume, en passant par mon palais, ma gorge et mon estomac, ont stabilisé mon corps. Je suis calme, assuré, maître de moi. Tout est solide maintenant. Spontanément, ma bouche réclame et anticipe douceur, légèreté, quelque chose qui soit sucré, évanescent ; du vin frais s'ajuste parfaitement aux nerfs fins et vibrants qui élargissent (je bois) la voûte de mon palais en une sorte de dôme caverneux, vert de feuilles de vigne, parfumé de musc, pourpre de raisins. Je peux maintenant regarder calmement le flot écumant tout en bas. Quel nom lui trouver ? Laissons parler Rhoda, elle dont je distingue mal le visage dans le miroir d'en face ; Rhoda que j'ai interrompue, alors qu'elle berçait des pétales dans sa bassine brune, en lui demandant le canif que Bernard avait volé. L'amour n'est pas un tourbillon pour elle. Elle n'a pas le vertige lorsqu'elle baisse les yeux. Elle regarde loin, très loin au-dessus de nos têtes, au-delà de l'Inde. »

« Oui, entre vos épaules, au-dessus de vos têtes, un paysage, dit Rhoda, un vallon où le dos pentu des collines se creuse comme des ailes d'oiseau repliées. Là, sur l'herbe rase et ferme, il y a des buissons au feuillage sombre et, devant leur noirceur je vois une forme, blanche, mais qui n'est pas de pierre, elle bouge, vivante peut-être. Ce n'est pas toi, ce n'est pas toi, ce n'est pas toi ; pas Percival, pas Susan, ni Jinny, Neville ou Louis. Quand son bras blanc se pose sur son genou, c'est un triangle ; lorsqu'il se met debout — une colonne ; et maintenant une fontaine qui coule. Ne faisant aucun signe, n'appelant pas, sans un regard vers nous. La mer gronde plus loin. Une forme inatteignable. Pourtant c'est là que je vais. Là que je peux remplir mon vide, faire s'étirer mes nuits pour les gorger et les gorger de rêves. Et l'espace d'une seconde, même ici, même maintenant,

j’atteins mon but, je pense : "Plus besoin de chercher. Le reste n’est que brouillon et apparences. C’est fini." Mais ces moments de pèlerinages, ces temps de grands départs, naissent toujours lorsque vous êtes là, ils viennent de cette table, de ces lumières, de Percival et de Susan, ici, maintenant. Toujours, je vois ces buissons au-dessus de vos têtes, là entre vos épaules, ou par une fenêtre, quand je traverse la pièce au cours d’une soirée pour observer la rue en contrebas. »

« Mais ses pantoufles ? dit Neville. Et sa voix qui monte de l’entrée ? Et l’apercevoir sans qu’il sache qu’il est regardé ? Vous attendez, il ne vient pas. Il arrive de plus en plus tard. Il a oublié. Il est avec quelqu’un d’autre. Il est infidèle, son amour ne signifiait rien. Oh, et la douleur — ce désespoir intolérable ! Et puis la porte s’ouvre. Il est là. »

« Éblouissante d’or, je lui dis : "Viens." Et il vient, dit Jinny ; il traverse la pièce et viens, là où je suis assise, ma robe se gonfle autour de moi comme un voile sur le siège doré. Nos mains se touchent, nos corps prennent feu. La chaise, la tasse, la table — tout s’allume. Tout tremble, tout se consume, tout brûle. »

(« Regarde, Rhoda, dit Louis, les voilà devenus nocturnes, captivés. Leurs yeux, comme des ailes des phalènes, bougent si vite qu’on les croit complètement immobiles. »

« Les conques et les trompettes sonnent, dit Rhoda. Les feuilles se déploient ; le cerf brame dans le taillis. On danse au son du tambour, comme dansent au son du tambour des hommes nus, armés de lances. »

« Comme une danse sauvage, dit Louis, autour d’un feu de camp. Ils sont sauvages. Ils sont impitoyables. Ils dansent en cercle, ils brandissent des outres. Les flammes lèchent leurs visages

peints, leurs peaux de léopards et les membres sanglants arrachés à un corps, à vif. »
« Les flammes de la cérémonie montent très haut, dit Rhoda. La grande procession avance, lançant des rameaux verts et des branches fleuries. Leurs conques crachent une fumée bleue ; leurs peaux marbrées sous la lueur des torches se tachent de rouge, de jaune. Ils répandent des violettes. Ils couvrent l'être aimé de guirlandes et de feuilles de laurier, là, dans l'anneau d'herbes où finissent les collines. La procession avance. Tandis qu'elle passe, Louis, nous prévoyons la chute, nous pressentons la ruine. L'ombre s'incline. Nous qui sommes des conspirateurs, tous les deux à l'écart, penchés autour d'une urne froide, nous remarquons que la flamme pourpre s'écoule et qu'elle descend. »
« La mort est tissée de violettes, dit Louis. La mort, encore la mort. »)
« Comme nous sommes fiers assis ici, dit Jinny, et nous n'avons pas vingt-cinq ans ! Dehors les arbres fleurissent ; les femmes s'attardent ; les taxis donnent des coups de volant et filent. Libérés des hésitations de la jeunesse, de son obscurité, de son aveuglement, nous pouvons regarder droit devant nous, parés pour ce qui va venir (la porte s'ouvre, la porte continue de s'ouvrir). Tout est réel ; solide, sans ombre ni illusions. Notre front porte la beauté. La mienne, celle de Susan. Nous avons la chair ferme et fraîche. Nos différences se voient aussi nettement que les reliefs d'un roc en plein soleil. Près de nous les toasts sont craquants, laqués de jaunes, et durs ; la nappe est blanche ; nos mains reposent, à demi ouvertes, prêtes à se contracter. Des jours et des jours vont suivre ; jours d'hiver, jours d'été ; nous n'avons pas encore puisé dans nos réserves. En ce moment, le fruit est gonflé sous la feuille. Dans la salle dorée, je lui dis : "Viens." »

« Il a les oreilles rouges, dit Louis, et dans l'air une odeur de viande plane en filet humide, pendant que les employés, attablés au comptoir, mangent un morceau. »
« De ce temps infini devant nous, dit Neville, qu'allons-nous faire ? Musarder dans Bond Street, regarder ça et là, pour acheter, pourquoi pas, un stylo-plume parce qu'il est vert, ou demander combien coûte l'anneau à la pierre bleue ? Allons-nous rester à l'intérieur pour contempler les charbons qui rougissent ? Saisir un livre, lire un passage ici ou là ? Éclater de rire sans raison ? Partir vers des prairies en fleurs composer des guirlandes de marguerites ? Savoir à quelle heure part le prochain train pour les Hébrides, réserver un compartiment ? Tout est à venir. »
« Pour vous, dit Bernard, mais moi, hier, je me suis cogné contre le pilier de la poste royale. Hier, je me suis fiancé. »
« Comme ils ont l'air étrange, dit Susan, ces petits sucres en tas près de l'assiette. Et la pelure marbrée des poires, et les cadres fastueux des miroirs. Je ne les avais pas remarqués. Tout est réglé maintenant ; tout est figé. Bernard est fiancé. Quelque chose d'irrévocable est arrivé. Un cercle a été jeté sur les eaux ; une chaîne inéluctable. Nous ne flotterons plus jamais librement. »
« Pour un instant seulement, dit Louis. Avant que la chaîne se brise et que le désordre revienne, regardez-nous, fixés, regardez-nous, cloués, regardez-nous, maintenus dans un étau.
Mais le cercle se rompt. Le courant se libère. Nous sommes précipités plus vite que jamais. Les passions qui dormaient dans les hauts fonds, au creux des algues sombres, jaillissent, pour venir nous fouetter comme des vagues. Douleur et jalousie, envie, désir et je ne sais quoi encore, de plus profond, de plus fort que l'amour, et de plus

souterrain. L'action fait entendre sa voix. Écoute, Rhoda (nous sommes deux conspirateurs, les mains posées sur l'urne froide), écoute la voix désinvolte, vive, grisante de l'action, la voix des chiens qui flairent une piste. Ils parlent sans même finir leurs phrases. Se disent de petits mots, comme font les amants. Une force impérieuse les possède. Les nerfs leur tremblent dans les cuisses. Leur cœur s'emballe et bouillonne au-dedans. Susan serre son mouchoir très fort. Et les yeux de Jinny dansent avec le feu. »

« Ils sont immunisés, dit Rhoda, contre les mains qui fouillent et les yeux indiscrets. Et avec quelle facilité ils se retournent pour observer ; comme ils prennent la pose, pleins d'énergie, d'orgueil ! Quelle vie scintille dans les yeux de Jinny ; et comme ceux de Susan sont féroces, absolus, tandis qu'elle cherche des insectes sous les racines ! Leurs cheveux luisent, satinés. Leurs yeux flamboient, comme quand des bêtes écartent les feuillages pour débusquer une proie. Notre cercle est détruit. Nous voilà tous éparpillés. »

« Mais l'exultation égoïste s'épuise vite, trop vite, dit Bernard. Trop vite, l'instant d'identité vorace s'achève, et la soif de bonheur, du bonheur, toujours plus de bonheur, est rassasiée. La pierre a coulé au fond de l'eau ; le temps est passé. Autour de moi, se déploie à présent une vaste marge d'indifférence. Avec mes yeux, ce sont mille yeux curieux qui s'ouvrent. Maintenant, libre à tous d'assassiner Bernard, qui est fiancé, tant que reste préservée cette marge de territoire inconnu, cette forêt du monde inconnu. Pourquoi, je me pose la question (chuchotant, en toute discrétion), pourquoi ces femmes là-bas dînent-elles seules ? Qui sont-elles ? Et qu'est-ce qui les a poussées à venir ici, à cet endroit précis, précisément ce soir ? Le jeune homme dans le coin, à en juger par sa

façon nerveuse de se frotter sans cesse la nuque, arrive de la campagne. Il quémande, si inquiet de répondre convenablement à la gentillesse de son hôte, un ami de son père, qu'il savoure à peine ce moment, un moment qu'il ne saura savourer que plus tard, vers onze heures et demie demain matin. J'ai aussi vu cette dame se repoudrer le nez trois fois au milieu d'une conversation captivante — il était question de l'amour peut-être, du malheur d'un ami proche peut-être. "Ah mais, mon nez !" pense-t-elle, et le poudrier sort, effaçant au passage toutes les passions les plus ardentes du cœur humain. Reste cependant un problème insoluble, celui de l'homme au monocle, seul ; de la vieille dame buvant seule son champagne. Qui sont-ils, que sont-ils ? Je me le demande. Je pourrais tirer une douzaine d'histoires de ce qu'il dit, de ce qu'elle dit — je vois une douzaine de tableaux s'animer devant moi. Mais qu'est-ce qu'une histoire ? Un jouet que j'entortille, une bulle que je souffle, un anneau de fumée qui se fond dans autre anneau de fumée. Parfois, j'en viens jusqu'à douter de l'existence des histoires. Quelle est la mienne ? Et celle de Rhoda ? Celle de Neville ? Les faits existent, comme, par exemple : "Le beau jeune homme en costume gris, dont la retenue contrastait si étrangement avec la volubilité des autres, brossa les miettes de son gilet et, d'un geste caractéristique, à la fois autoritaire et bienveillant, fit un signe au serveur qui s'approcha aussitôt et revint ensuite, avec l'addition délicatement pliée sur une assiette." C'est véridique ; c'est un fait, mais au-delà de lui, ce ne sont que pénombre et conjectures. »

« Une fois encore, alors que nous allons nous séparer après avoir réglé l'addition, dit Louis, le cercle dans notre sang, si souvent brisé, brisé net, puisque nous sommes si différents, se referme en

anneau. Quelque chose s’est formé. Oui, tandis que nous nous levons, commençant à nous agiter, un peu nerveux, nous prions, les mains jointes autour du même sentiment, "ne pas bouger, empêcher la porte battante de mettre en pièces cette chose que nous avons formée ici, ce globe au milieu des lumières, des épluchures, des miettes, des gens qui passent. Ne pas bouger, ne pas partir. Le conserver, toujours." »

« Le conserver, juste un instant, dit Jinny ; amour, haine, peu importe le nom qu’on lui donne, ce globe dont les parois sont faites de Percival, de jeunesse, de beauté, et d’un sentiment si profondément enfoui en nous que, peut-être, nous ne revivrons pas cet instant né d’un autre, jamais. »

« Les forêts, les pays lointains de l’autre côté du monde, dit Rhoda, se trouvent à l’intérieur ; les mers et les jungles ; les hurlements des coyotes, la clarté de la lune retombant sur des pics où l’aigle monte en flèche. »

« Il contient le bonheur, dit Neville, et le calme des choses ordinaires. Une table, une chaise, un livre, un coupe-papier coincé entre les pages. Le pétale tombé d’une rose, la lumière qui vacille quand nous sommes assis en silence, ou lorsque nous parlons soudain d’une chose sans importance. »

« Il contient chaque jour de la semaine, dit Susan, lundi, mardi, mercredi ; les chevaux qui montent vers les champs et ceux qui en reviennent ; les corbeaux qui s’envolent, redescendent, prennent dans leurs filets les ormes, que ce soit avril ou novembre. »

« Il contient l’avenir, dit Bernard. C’en est la dernière goutte, la plus brillante, nous la laissons tomber en sorte de vif-argent souverain dans ce moment qui enfle, splendide, créé par nous, par et depuis Percival. Que va-t-il arriver ? Je me demande, tout en brossant les miettes sur mon

gilet, qu’est-ce qu’il y a dehors ? Nous avons su prouver, assis ici, tout en mangeant et en parlant, que nous savions ajouter au trésor des instants. Nous ne sommes pas des esclaves, voués à subir sans cesse un nombre incalculable de coups bas, le dos courbé. Nous ne sommes pas non plus des moutons derrière leur maître. Nous sommes des créateurs. Nous aussi, nous avons su faire quelque chose qui rejoindra les cohortes innombrables des temps passés. Nous aussi, une fois nos chapeaux mis et la porte poussée, nous sortirons, non pas dans le chaos, mais dans un monde que notre force saura subjuguer, prenant part à cette voie lumineuse, infinie.

Regarde, Percival, pendant qu’ils vont te chercher un taxi, tout ce décor autour de toi que tu vas bientôt perdre. La rue est dure, polie par le laminage de roues qui ne s’arrêtent jamais. L’arche jaune de notre énergie folle flotte au-dessus de nos têtes comme une étoffe en flammes. Les théâtres, les music-halls, les lampes dans les maisons fabriquent cette lumière. »

« Les nuages dentelés, dit Rhoda, voyagent dans le ciel sombre, lustrés comme les os d’une baleine. »

« Maintenant, commence la torture ; l’horreur m’attrape entre ses crocs, dit Neville. Le taxi arrive ; Percival s’en va. Que pouvons-nous faire pour le garder ? Comment combler la distance entre nous ? Comment nourrir le feu pour qu’il puisse flamber pour toujours ? Et comment faire savoir aux temps futurs que nous, ici dans cette rue, debout sous ce réverbère, nous avons aimé Percival ? Percival est parti. »

Le soleil était au plus haut. Il ne serait plus entrevu, ni deviné à partir d'indices, de lueurs qu'aurait pu lancer une jeune fille couchée sur son matelas vert océan, le front lourd de gouttes rondes, de joyaux renvoyant des rayons opalins, irisés, palpitants dans l'air insaisissable, tels les flancs des dauphins qui bondissent ou l'éclair d'une lame qui tombe. À présent le soleil brûlait, sans compromis, irréfutable. Il tapait sur le sable ferme et les rochers prenaient un rouge de forge ; il fouillait chaque mare et attrapait le jeune poisson caché dans une fente, il exposait la roue rouillée de la charrette, l'os blanc, ou la botte sans lacets et plantée dans le sable, noire comme la fonte. Il donnait à chacun sa juste dose de couleur ; aux dunes des reflets innombrables, et aux herbes sauvages des verts étincelants ; il tombait sur l'aride étendue du désert, ici sillonnée par le vent, là balayée de cairns désolés, ou émaillé du vert foncé d'arbustes racornis. Il allumait l'or satiné d'une mosquée, au sud le rose et blanc fragile d'un village en château de cartes, et les cheveux grisés des femmes, poitrine pendante, agenouillées dans le lit du ruisseau pour battre sur la pierre des draps plissés. Au large, l'avancée lente et sourde des bateaux à vapeur était saisie par l'œil arrêté du soleil, il frappait le jaune des auvents jusqu'à atteindre sur le pont les passagers, leur somnolence, leurs va-et-vient tentant d'apercevoir la terre, main en visière, pendant que, des jours durant et les serrant entre ses flancs graisseux et vrombissants, le bateau les portait dans sa monotonie au fil de l'eau.

Le soleil frappait les collines du sud encombrées de maisons, il scrutait chaque lit de rivière, sa profondeur pierreuse, le filet d'eau sous le pont suspendu, si rétréci que les lavandières à genoux sur les dalles chaudes pouvaient à peine mouiller leur linge ; et des mules efflanquées se frayaient un chemin parmi les pierres instables, leurs paniers

suspendus en travers de l'échine. À midi, la chaleur du soleil rendait les collines si grises qu'on aurait pu les croire rasées ou brûlées par une explosion, tandis qu'au nord, dans des régions plus nuageuses et plus humides, elles s'aplatissaient comme frappées par le dos d'une pelle, et d'elles se dégageait une lumière, à croire qu'en leur centre, au profond, un gardien avançait de chambre en chambre une lampe verte à la main. Perçant les atomes d'air gris-bleu, le soleil frappait la campagne anglaise, allumant les marais, les étangs, une mouette blanche sur un poteau, la lente glissade des ombres sur les pieux émoussés, les jeunes blés, la prairie ondulante. Il cognait le mur du verger, et chacun des creux et reliefs des briques se piquetait de crêtes argentées, pourpres et ardentes, comme douces sous le doigt, au point qu'une fois touchées elles semblaient prêtes à se dissoudre en poussières chaudes. Les groseilles pendaient contre le mur dans des ondulations et des cascades d'un rouge lustré ; les prunes gonflaient sous le feuillage, et tous les brins d'herbe se fondaient en une seule coulée verte flamboyante. L'ombre des arbres répandait sa flaque noire à leurs pieds. La lumière, déversée par flots, diluait chacune des feuilles jusqu'à ce que toutes ne forment plus qu'une seule masse verte.

Les oiseaux poussaient des chants passionnés adressés à une seule oreille, puis s'arrêtaient. Ils pétillaient et il gloussaient, déplaçant de petits morceaux de paille et des brindilles jusqu'aux nœuds sombres des branches les plus hautes. Dorés et pourpres, ils se perchaient dans le jardin où les grappes de cytises et de salicaires s'ébrouaient en dorures, en lilas, car maintenant, à midi, le jardin n'offrait que floraison et foisonnement, et même les tunnels ombragés par les plantes devenaient verts, violets, ambrés, tandis que le soleil traversait le rouge d'un pétale, le jaune d'un autre plus large, ou qu'il se barrait d'une tige verte, épaisse et pelucheuse.

Le soleil frappait la maison de plein fouet et faisait ressortir le blanc éblouissant des murs entre chaque noirceur de fenêtre. Les vitres, voilées par le vert dru des branches, retenaient des cercles sombres impénétrables. Des arêtes de lumière tranchante longeaient le rebord des fenêtres pour montrer dans la pièce le liseré bleu d'assiettes, les poignées incurvées des tasses, le galbe d'un grand vase, le motif d'entrelacs du tapis, les lignes et les coins redoutables des bahuts, des bibliothèques. Au-delà de cet assemblage flottait une zone d'ombre, recelant peut-être une forme en attente d'être dévoilée, ou des abîmes d'obscurité plus denses encore.
Les vagues se brisaient, elles répandaient leurs eaux vives sur la plage. L'une après l'autre, elles grossissaient, puis retombaient ; les embruns reculaient sous le poids de leur propre chute. Les vagues s'imprégnaient d'un bleu profond, sauf là où une frise de lumière piquetée de diamants ondulait comme ondulent les muscles du dos de grands chevaux qui se déplacent. Les vagues retombaient ; reculaient, puis retombaient encore dans un bruit sourd, celui d'une bête énorme qui trépigne.

« Il est mort, dit Neville. Il est tombé. Son cheval a trébuché. Il a été désarçonné. Les voiles de l'univers ont chaviré et ont heurté mon crâne. Tout est fini. Les lumières du monde sont éteintes. Ici se dresse l'arbre que je ne peux pas dépasser.
Oh, froisser ce télégramme entre mes doigts — laisser la lumière du monde revenir pour qu'elle m'inonde —, se dire que rien n'est arrivé ! Mais à quoi bon secouer la tête ? La vérité est là. Les faits sont là. Son cheval a trébuché ; il a été désarçonné. Dans un éclair, les arbres, les barrières blanches,

tout a basculé à l’envers, tout a été projeté. Un déferlement ; un martèlement dans ses oreilles. Puis le choc ; le monde fracassé ; il respirait difficilement. Il est mort là où il est tombé.
Les granges, les jours d’été à la campagne, les pièces où nous étions assis — tout repose maintenant dans un monde irréel, disparu. Mon passé a été coupé net. Ils se sont précipités. Ils l’ont porté dans un quelconque pavillon, des hommes avec des bottes, des hommes avec des casques coloniaux ; entouré d’inconnus, il est mort. La solitude et le silence souvent l’enveloppaient. Souvent, il s’éloignait de moi. Et puis il revenait, et je disais "Regardez qui arrive !"
Des femmes passent lentement sous mes fenêtres, comme si le gouffre qui coupe la rue en deux n’existait pas, comme si l’arbre indépassable, avec ses feuilles rigides, n’existait pas. Nous méritons donc de trébucher sur des taupinières. Nous sommes infiniment abjects, passant ainsi les yeux fermés. Mais moi, pourquoi dois-je me soumettre ? Pourquoi tenter de soulever le pied pour monter l’escalier ? Voilà où j’en suis ; ici, un télégramme en main. Le passé, les jours d’été et les pièces où nous sommes assis s’envolent, pareils à du papier brûlé troué par des yeux rouges. Retrouver qui, continuer quoi ? Pourquoi parler, manger, rencontrer d’autres gens ? À partir de maintenant, je suis seul. Plus personne ne saura qui je suis. Il me reste trois lettres ; "Je dois filer, un colonel m’attend pour une partie de palet, alors finissons là", et il termine notre amitié, disparaît dans la foule d’un signe de la main. Une farce, qui ne vaut pas qu’on la célèbre. Et pourtant, si quelqu’un avait dit "Attendez" et avait resserré sa sangle de trois crans — il aurait pu rendre la justice cinquante ans de plus, siéger au tribunal, chevaucher seul à la

tête de ses troupes, dénoncer une tyrannie monstrueuse, et puis, il nous serait revenu.
Je le dis maintenant, il y a une grimace, il y a un subterfuge. Quelque chose ricane derrière nous. Un garçon a pratiquement perdu l'équilibre en sautant dans le bus. Percival est tombé ; il a été tué ; et il est enterré ; je regarde les gens passer ; accrochés fermement à la rambarde de l'omnibus ; déterminés à vivre.
Je ne vais pas soulever le pied pour monter sur la marche. Je resterai debout, encore un peu, sous l'arbre indépassable, seul, près de l'homme à la gorge tranchée, tandis qu'en bas le cuisinier s'active devant le four. Je ne monterai pas l'escalier. Nous sommes tous condamnés. Les femmes passent lentement tenant un sac à provisions. Les gens continuent de passer. Pourtant, tu ne me détruiras pas. En cet instant, unique instant, nous sommes ensemble. Je te serre contre moi. Viens ma douleur, viens me prendre pour te nourrir. Plante tes crocs dans ma chair. Déchire moi. Et je sanglote, je sanglote. »
« Tel est le cours des choses, incompréhensible, dit Bernard, tout est si complexe qu'en descendant les escaliers je suis incapable de dire ce qui est douleur et ce qui est joie. Mon fils est né ; Percival est mort. Je suis soutenu par des piliers, étayé des deux côtés par une émotion forte ; mais laquelle est la douleur et laquelle est la joie ? Je m'interroge sans avoir de réponse, je sais seulement que j'ai besoin de silence, d'être seul, de sortir et de passer du temps à réfléchir à ce qui arrive, à ce que la mort fait à mon univers.
Ainsi, voilà le monde que Percival ne verra plus. Regardons. Le boucher livre sa viande au voisin ; deux vieillards marchent en trébuchant sur le trottoir ; des moineaux se posent. Donc, la machine fonctionne ; je note le rythme, la

pulsation, mais comme une chose à laquelle je prendrais pas part puisqu'il ne la verra plus. (Il est pâle, allongé et couvert de bandages dans une pièce.) À présent, la chance m'est donnée de comprendre ce qui a réellement de l'importance, je dois être attentif, et ne pas mentir. J'avais ce sentiment pour lui : il se tenait là, au centre. Je n'irai plus à cet endroit. La place est vide.
Oh oui, je peux vous l'assurer, vous les hommes à chapeaux mous et les femmes qui portez des paniers, vous avez perdu là quelque chose d'inestimable. Un chef derrière qui vous ranger ; et l'une de vous a perdu le bonheur, des enfants. Il est mort, celui qui les aurait donné. Il est couché sur un lit de camp, dans la moiteur d'un hôpital en Inde, recouvert de bandages, tandis que des indigènes accroupis agitent ces sortes d'éventails — j'ai oublié comment on les appelle. Mais ce n'est pas important, "Il est au-dessus de tout cela", c'est ce que je me suis dit, comme si c'était un fait, alors que des colombes descendaient sur les toits et que mon fils venait de naître, et je me suis souvenu, enfant, de son air curieusement détaché. Je continue (et mes yeux se remplissent de larmes, et puis s'assèchent), "c'est ce qu'on pouvait espérer de mieux". Et je lance à cette chose abstraite et aveugle dans le ciel, face à moi, au bout de l'avenue : "C'est tout ce que tu sais faire ?" "Alors, nous avons gagné. Tu ne peux pas faire pire", dis-je à ce visage creux et cruel (il avait vingt-cinq ans, il aurait dû vivre jusqu'à quatre-vingts), et ce sera en vain. Je ne vais pas me coucher et pleurer sur mon sort, noyant de larmes ma tendre vie. (Note dans mon carnet : mépriser ceux qui nous infligent ces morts absurdes.) Et encore, parce que c'est important : il faut que je sois capable de le placer dans des situations futiles, ridicules, pour qu'il ne se sente pas lui-même ridicule, perché sur son

grand cheval. Je dois savoir dire : "Percival, quel nom idiot !" Et en même temps, laissez-moi vous dire, hommes et femmes, vous qui courrez jusqu'à la station de métro, vous auriez dû avoir tant de respect pour lui. Vous auriez dû tous vous ranger derrière lui et le suivre. Comme c'est étrange de se frayer un chemin dans la foule, de regarder la vie avec des yeux vides, des yeux brûlants.

Mais déjà les signaux reprennent, appellent, tentent de m'attirer. La curiosité ne reste groggy qu'un instant. Il n'est pas possible de vivre en dehors de la machine plus d'une demi-heure peut-être. Les corps, je le vois, recommencent déjà à sembler habituels ; mais ce qui se trouve derrière eux a changé — la perspective. Derrière l'affiche du journal c'est l'hôpital ; la longue salle avec les hommes en noirs tirant sur des cordes ; ils l'enterrent. Mais puisqu'il est écrit qu'une actrice célèbre divorce, aussitôt je me demande : Laquelle ? Et pourtant, impossible de sortir un penny ; impossible d'acheter le journal ; je ne suis pas encore capable de supporter l'interruption.

Et je me demande, si je ne dois jamais te revoir ni fixer mon regard sur cette solidité, sous quelle forme allons-nous communiquer ? Tu as traversé la cour, tu t'éloignes, tu t'éloignes, étirant de plus en plus le fil qui nous relie. Mais tu existes quelque part. Une part de toi reste. Un juge. Par exemple, si je découvre en moi une nouvelle veine, je te la soumettrai, en secret. Je te demanderai : Ton verdict ? Tu seras l'arbitre. Mais pendant combien de temps ? Les choses deviendront trop difficiles à expliquer : il y en aura de nouvelles ; mon fils, déjà. J'arrive maintenant à l'apogée de ma vie. C'est en déclin. Déjà, je ne m'écrie plus "Quelle chance !" avec conviction. L'exaltation, le vol des colombes qui se posent, c'est fini. Le chaos, les détails reprennent. Terminé de lire les noms sur les

vitrines avec étonnement. Je ne me demande plus Pourquoi me dépêcher ? Pourquoi prendre le train ? L'enchaînement des choses reprend ; une chose en entraîne une autre — l'ordre habituel.
Oui, mais l'ordre habituel m'irrite toujours. Je refuse de subir le cours des choses qui s'enchaînent. Je marcherai ; je garderai intact le rythme de ma pensée sans m'arrêter, sans regarder ; je marcherai. Je gravirai les escaliers dans les musées pour chercher l'influence d'esprits comme le mien, qui s'écartent du cours des choses. Il me reste peu de temps pour répondre à la question ; mes pouvoirs fléchissent ; je suis pris de torpeur. Devant moi des tableaux. Devant moi des madones froides entre les colonnes. Qu'elles fassent cesser l'activité incessante de mon imagination, la tête couverte de bandages, les hommes avec des cordes, afin que je puisse trouver l'invisible dessous. Voici des jardins ; et Vénus au milieu de ses fleurs ; voici les saints et les madones bleues. Par bonheur, ces images ne renvoient à rien ; elles ne poussent pas du coude ; elles ne pointent pas du doigt. Elles étendent la connaissance que j'ai de lui, et ainsi le ramènent à moi, différent. Je me rappelle sa beauté. Je disais : "Regardez qui arrive !" »
Les lignes et les couleurs me persuaderaient presque que moi aussi je peux être héroïque, moi qui lance des phrases si facilement, si vite séduit, attiré par ce qui suivra, mais incapable de serrer les poings, et vacillant, formant mes phrases mollement selon les circonstances. À présent, à travers mes infirmités, je vois enfin ce qu'il était pour moi : mon opposé. Naturellement sincère, sans goût pour l'exagération, il possédait un sens inné de l'à-propos, un art de vivre, à tel point qu'il semblait avoir vécu longtemps en répandant autour de lui un calme, ou mieux, une sorte

d’indifférence pourrait-on dire, en tout cas à sa carrière très certainement, mais aussi une immense compassion. Un enfant joue — un soir d’été —, les portes vont s’ouvrir, se refermer, continuer de s’ouvrir et de se refermer, et ce qu’elles montreront me fera pleurer. Car c’est impartageable. D’où notre solitude ; notre désolation. Je me tourne vers la place qu’il occupait en moi, c’est vide. Ce qui me rend infirme m’accable. Lui n’est plus là pour s’opposer.

Et je vois devant moi la madone bleue, veinée de larmes. Ce sera mon service funèbre. Pour nous, aucune cérémonie, seulement les chants intimes des funérailles, sans conclusions, seulement des sensations violentes, chacune vécue séparément. Rien de ce qui a été dit ne s’applique à ce qui nous arrive. Assis dans la salle italienne de la National Gallery, nous captons des fragments. Je ne pense pas que Titien ait jamais senti la morsure de ce rat. Les peintres passent leur vie à s’imprégner, avec méthode, procédant touche par touche. Ils ne sont pas comme les poètes — des boucs émissaires ; ils ne sont pas enchaînés au rocher. D’où le silence, le sublime. Pourtant, ce rouge profond a dû brûler la gorge du Titien. Sans doute s’est-il levé, ses grands bras entourant la corne d’abondance, et puis il est tombé, suivant la pente. Mais je sens le silence et son poids — l’œil est sollicité continuellement. La pression est irrégulière, latente. Je distingue trop peu et trop vaguement. On presse la sonnette et je ne sonne pas, ou je n’émets que des sons inutiles, des grésillements. Et je suis attisé plus que jamais par la splendeur ; le cramoisi ébouriffé contre la doublure verte ; le cortège des colonnes : l’orange lumineux derrière les oreilles dressées du noir des oliviers. Des flèches de sensations me montent le long du dos et frappent, désordonnées.

Et quelque chose vient s’ajouter à ma compréhension. Quelque chose qui attend, quelque chose d’enterré profondément. Un instant, j’ai pensé l’empoigner. Mais, que cela reste en terre, que cela reste sous la terre ; que cela germe, caché au fond de mon esprit pour fructifier un jour. Lorsque j’aurai vécu longtemps, dans l’abandon, le temps d’une révélation, je pourrai peut-être la toucher, mais à présent l’idée se brise entre mes mains. Il faut que mille idées se brisent pour réussir une fois à se former, entièrement rondes. Elles se brisent ; elles s’effondrent sur moi. "Les lignes et les couleurs survivent, donc…"

Je bâille. Saturé de sensations. Épuisé par la tension et ce long, long moment — vingt-cinq minutes, une demi-heure — passé seul en dehors de la machine. Je m’ankylose ; je me raidis. Comment rompre l’engourdissement qui défait l’empathie dans mon cœur ? Il y en a d’autres qui souffrent — ils sont une multitude, à souffrir. Neville souffre. Il aimait Percival. Mais je ne supporte plus l’excès ; je veux quelqu’un avec qui rire, bâiller, quelqu’un avec qui me souvenir du geste qu’il avait lorsqu’il frottait sa nuque ; quelqu’un avec qui il était à l’aise, quelqu’un qu’il appréciait (pas Susan qu’il aimait, plutôt Jinny). Chez elle, je pourrais également faire pénitence. Je pourrais demander : est-ce qu’il t’a raconté cette fois où j’ai répondu non à sa demande d’aller passer une journée à Hampton Court ? Ce genre de pensées affolantes me réveillera la nuit — les crimes qui font qu’on se flagelle, tête nue, sur tous les marchés du monde ; celui de n’être pas allé, un jour, à Hampton Court.

Et maintenant, je veux la vie autour de moi, et des livres, et de petits bibelots, et le bruit habituel des cris des commerçants comme oreillers pour reposer ma tête de toute cette fatigue, et puis,

après cette révélation, fermer les yeux. Je vais partir directement, descendre les escaliers et héler le premier taxi qui passe pour qu'il me conduise chez Jinny. »

« Voilà la flaque, dit Rhoda, je ne peux pas la franchir. J'entends tournoyer la grande meule à quelques centimètres de ma tête. L'air qu'elle déplace me mugit au visage. Ce qui était vivant, palpable, m'a abandonnée. Si je ne tends pas le bras pour toucher quelque chose de dur, je finirais soufflée le long de couloirs infinis pour toujours. Quoi toucher ? Quelle brique, quelle pierre ? et quoi pour m'entraîner au-dessus de ce gouffre immense et me rendre à mon corps, saine et sauve ?

Maintenant, l'ombre est tombée, la lumière pourpre décline toujours plus bas. La silhouette, autrefois enveloppée de beauté, est à présent vêtue de ruine. Cette silhouette dans le bois, là où descendent les collines escarpées, tombe en ruines, comme je l'avais prédit quand ils se racontaient avec amour sa voix dans l'escalier, et ses vieilles chaussures, et les instants passés ensemble.

Je vais maintenant marcher vers Oxford Street, envisageant un monde déchiré par la foudre ; je vais voir les chênes craquelés, les branches en fleurs tombées, les entailles rouges qu'elles laissent. Marcher dans Oxford Street, m'acheter des bas pour une soirée. Continuer les choses habituelles sous les feux des éclairs. Sur le sol nu, je cueillerai des violettes, je les attacherai pour les offrir à Percival, ce sera mon cadeau pour lui. Voyez ce que lui m'offre. Regardez cette rue, maintenant que Percival est mort. Les maisons s'ancrent dans le sol si faiblement qu'elles seront balayées au prochain souffle. Imprudentes, sans qu'on puisse les anticiper, les voitures fusent,

rugissent et viennent nous pourchasser comme une meute de chiens, jusqu'à la mort. Je suis seule dans un monde hostile. Les visages sont hideux. Cela me plaît. Je veux les affiches, la violence, je veux être jetée comme une pierre sur les rochers. J'aime les cheminées d'usine, les grues et les camions. J'aime les visages qui passent et passent, déformés, détachés. J'en ai assez de ce qui est joli ; j'en ai assez de ce qui est intime. J'avance sur les eaux houleuses, je vais couler au fond et il n'y aura personne pour me sauver.

Percival, par sa mort, m'offre en cadeau la terreur révélée, l'avilissement à endurer — des visages et des visages servis comme des plâtrées d'assiettes par des garçons de cuisine, visages vulgaires, avides, désinvoltes, lançant des coups d'œil aux vitrines d'où pendent des paquets, lorgnant, frôlant, détruisant tout et souillant jusqu'à notre amour qu'ils touchent maintenant de leurs doigts sales.

Voilà la boutique où acheter des bas. Et je pourrais penser que la beauté recommence à ruisseler, fluidement. Qu'elle murmure le long des allées, traverse la dentelle, respire au cœur des rubans colorés dans leurs corbeilles. Il y aurait donc des grottes tièdes, creusées dans ce tumulte ; des alcôves de silence où nous pouvons trouver refuge, sous l'aile de la beauté, près de la vérité que je désire. La douleur reste suspendue tandis que la fille ouvre un tiroir, silencieusement. Mais elle parle, et sa voix me réveille. Je suis attirée par le fond, dans les algues, et je vois l'envie, la jalousie, la haine et la rancune se répandre, je les vois grouiller comme des crabes sur le sable. Ce sont nos compagnons. Je vais régler la note et prendre mon paquet.

C'est Oxford Street. C'est ici que la haine, l'envie, la frénésie et la froideur se mettent à écumer en un

semblant de vie féroce. Ce sont nos compagnons. Regardons ces amis avec qui s’asseoir et manger. Je pense à Louis, lisant la rubrique sportive d’un journal du soir, avec sa peur du ridicule ; un snob. Il dit, en regardant passer les gens, qu’il saura nous guider si nous le suivons. Si nous nous soumettons, il pourra tous nous remettre en ordre. Il effacera la mort de Percival avec satisfaction, observant fixement par-dessus la saucière les maisons et le ciel. Pendant ce temps, Bernard se laisse tomber dans un fauteuil, les yeux rouges. En sortant son carnet, il notera à la page du M "phrases à utiliser à la mort d’amis proches". Dans une pirouette, Jinny traversera la pièce et, perchée sur le bras du fauteuil, lui demandera : "Est-ce qu’il m’aimait ? Plus que Susan ?" Fiancée à son fermier de la campagne, Susan s’arrêtera un temps, devant le télégramme, une assiette à la main, puis fermera la porte du four d’un coup de talon sec. Neville, après être resté debout à la fenêtre, la vue brouillée, regardera à travers ses larmes la rue en bas, et demandera "Qui passe dans la rue ? Quel est ce beau garçon ?" Ceci est mon offrande à Percival ; violettes fanées, violettes noircies.

Où aller maintenant ? Dans un quelconque musée qui range les bagues derrière les vitres, expose les meubles estampillés, et les parures que les reines ont portées ? Est-ce que j’irai à Hampton Court, voir les murs rouges et les cours intérieures, le décorum des troupeaux d’ifs, leurs pyramides noires parfaitement symétriques posées sur les pelouses fleuries ? Est-ce que là-bas je pourrais retrouver la beauté, forcer mon âme laminée, mon âme défaite, à se réassembler ? Mais que peut-on faire seul ? Seule, je resterais debout dans l’herbe vide, à dire : les corbeaux volent ; quelqu’un passe avec un sac ; il y a un jardinier et sa brouette. Ou bien je ferais la queue, je sentirais l’odeur de sueur

et un parfum aussi horrible que la sueur ; et je serais suspendue parmi d’autres, comme un morceau de viande au milieu d’autres morceaux de viande.
Voici où payer son entrée pour écouter de la musique, la salle où somnoler après le déjeuner, l’après-midi, lorsqu’il fait chaud. Nous avons avalé assez de bœuf et de pudding pour vivre sans manger pendant une semaine. Nous voilà regroupés, comme des asticots sur le dos d’une chose qui va nous porter quelque part. Convenables, replets — nos cheveux blancs ondulent sous nos chapeaux ; chaussures minces ; petits sacs ; joues rasées de près ; ici ou là une moustache militaire ; pas un grain de poussière n’est autorisé à se poser sur le drap fin de nos costumes. Après quelques courbettes et ouvrant nos programmes, saluant d’un mot une connaissance, nous prenons place, comme des morses échoués sur les rochers, comme des corps lourds, incapables de se dandiner jusqu’à la mer dans l’espoir qu’une vague nous soulève, mais nous sommes bien trop lourds, et la plage de galets secs qui nous sépare de l’eau est si vaste. Nous sommes gorgés de nourriture, ramollis de chaleur. C’est là que, ample, mais contenue dans la glisse du satin, la femme vert océan vient à notre secours. Elle pince ses lèvres, prend un air grave, s’enfle et se lance elle-même, juste au bon moment, comme si elle avait vu une pomme et que sa voix était la flèche à planter dans la note : "Ah !"
Une hache fend l’arbre jusqu’au cœur ; le cœur est chaud ; le son résonne dans l’écorce. "Ah !", une femme se penche à la fenêtre et lance ce cri vers son amant, à Venise. "Ah, ah !" elle crie et crie encore, "Ah !" Elle nous ravitaille de ce cri. Rien que ce cri. Et qu’est-ce qu’un cri ? Puis entrent les hommes scarabées avec leurs violons ; ils

attendent ; comptent ; hochent la tête ; inclinent les archets. Et cela part en rires et en ondulations comme la danse des feuilles d’oliviers avec leur myriade de petites langues grises, et un marin, là où les collines escarpées descendent par paliers, mâchonne une brindille entre ses lèvres et bondit sur la plage.
"Comme", "comme", "comme" — mais quelle chose se tient cachée sous sa propre apparence ? Maintenant que la foudre a fendu l’arbre, maintenant que la branche en fleurs est tombée et que Percival, par sa mort, m’a fait ce cadeau, laissez-moi voir. Il y a un carré ; il y a un rectangle. Les musiciens prennent le carré ; ils le posent sur le rectangle. Ils le posent très précisément ; ils en font une demeure parfaite. Presque rien n’est laissé à l’écart. La structure est maintenant visible ; ce qui paraissait trouble et incomplet s’affirme ici ; nous ne sommes pas si différents, si médiocres ; nous faisons des rectangles que nous posons sur des carrés. Et c’est notre victoire ; c’est notre consolation.
Une coulée de douceur déborde et dévale sur les parois de mon esprit pour venir libérer sa clairvoyance. Plus besoin de chercher, je le comprends ; c’est la fin. Le rectangle a été posé sur le carré ; la spirale surmonte le tout. Nous avons été transportés par-dessus les galets jusqu’à la mer. Les musiciens reviennent. Ils s’épongent le visage. Ils ont perdu leur air soigné, leur bonhommie. Je vais partir. Ranger cet après-midi à part. Faire un pèlerinage. Aller à Greenwich. Sans avoir peur d’affronter les tramways, les omnibus. En prenant Regent Street, les embardées me précipitent contre une femme, contre un homme, mais je ne suis pas blessée, et je ne suis pas révoltée par ces chocs. Un carré est posé sur un rectangle. Voilà les rues pauvres où des tréteaux

alignent leurs marchandises, des outils de toutes sortes, des barres de fer, des boulons et des vis, et les gens se pressent sur le trottoir pour tâter la viande crue avec leurs doigts épais. La structure est visible. Nous avons fait une demeure.
Et voici donc les fleurs dans le champ que les vaches piétinent, elles poussent au milieu d'herbes rêches, mordues par le vent, presque difformes, sans fruits ni éclosion. Celles que j'apporte ont des racines arrachées aux pavés d'Oxford Street, c'est mon bouquet d'un sou, mon bouquet de violettes à un sou. Depuis la fenêtre du tramway, j'aperçois maintenant les mâts et les cheminées ; le fleuve ; les navires qui font route pour l'Inde. Je vais marcher au bord du fleuve. Traverser le quai où le vieil homme lit son journal dans le kiosque. Aller sur l'esplanade, regarder les navires s'éloigner en suivant la marée. Une femme se promène sur le pont, son chien lui tourne autour et jappe. Sa jupe est soulevée par le vent ; ses cheveux sont soulevés par le vent ; ils prennent la mer ; et ils nous quittent ; ils disparaissent un soir d'été. Et maintenant j'abandonne ; je lâche prise. Je vais pouvoir me libérer, enfin céder au désir trop longtemps réprimé de me perdre, d'être consumée. Nous galoperons ensemble sur des collines désertes où l'hirondelle plonge ses ailes dans les eaux sombres et où des colonnes se dressent, entièrement. Dans la vague qui se fracasse sur le rivage, dans la vague qui lance son écume blanche vers l'extrémité de la terre, je jette mes violettes, mon offrande à Percival. »

Le soleil n'était plus au milieu du ciel. Ses rayons s'inclinaient et tombaient à l'oblique. Ici, ils

s'accrochaient à la crête d'un nuage, le brûlait d'une tranchée de lumière, une île ardente sur laquelle aucun pied ne se poserait. Puis un autre nuage se faisait prendre, et un autre, et un autre, si bien que les vagues dessous étaient criblées de flèches aux empennages de flammes, imprévisibles, transperçant de leurs pointes le bleu vibrant.

Les feuilles les plus hautes de l'arbre crissaient dans le soleil. Elles bruissaient, durcies sous les aléas de la brise. Les oiseaux se tenaient immobiles, excepté pour la tête qu'ils tournaient vivement d'un côté et de l'autre. Ils avaient cessé de chanter, comme s'ils étaient gorgés de sons, rassasiés par la plénitude de midi. La libellule, en équilibre arrêté sur le roseau, lança soudain son aiguille bleue à travers l'air. Un bourdonnement au loin paraissait émerger du frottement décousu d'ailes très fines, dansantes et sinueuses à l'horizon. L'eau du fleuve enserrait maintenant les roseaux qui tenaient droit, comme cerclés de verre ; puis, le verre se ridait, le roseau s'inclinait profondément. Pensif, tête baissée, le bétail dans les champs posait difficilement une patte après l'autre. Tout près de la maison, le robinet ne coulait pas, comme si le seau était enfin rempli, puis il lâcha séparément une, deux et trois gouttes à la suite.

Les fenêtres dévoilaient par moments des taches de feu, le coude d'une branche, puis un espace serein de pure clarté. Le store rouge, tiré jusqu'au rebord, couvrait la pièce de dagues de lumière qui, en passant sur les tables et les chaises, griffaient laques et vernis. Le vase vert se bombait largement, une fenêtre blanche étirée sur son flanc. La lumière repoussait la noirceur avant de se répande à profusion dans les recoins et sur les arrondis ; l'obscurité se rencognait en ombres bosselées, informes.

Les vagues se ramassaient, le dos courbé, puis s'écrasaient. Elles faisaient gicler les galets et les

pierres. Elles balayaient le bord des roches, et les embruns, jaillissant haut, éclaboussaient les murs de grottes jusque-là restées sèches, abandonnant des flaques à l'intérieur des terres, et la queue d'un poisson échoué s'y agitait encore avant que la vague se retire.

« J'ai signé de mon nom, dit Louis, vingt fois déjà. Moi, et moi, encore moi. Clair, solide, sans équivoque, il se dresse, mon nom. Précis, sans équivoque, je le suis aussi. Pourtant, un vaste héritage fait de tant d'expériences se presse en moi. J'ai vécu des milliers d'années. Je suis comme le ver qui a grignoté son chemin dans le bois d'une vieille poutre de chêne. Mais, aujourd'hui je suis compact ; rassemblé en un tout, ce matin.
Le soleil brille dans un ciel clair. Mais midi n'apporte ni pluie ni soleil. C'est l'heure où Miss Johnson m'amène le courrier dans la corbeille en fil de fer tressé. Au bas des feuillets blancs, je signe de mon nom. Le murmure des arbres, l'eau dévalant dans les gouttières, les profondeurs vertes tachetées de dahlias, de zinnias ; moi, un duc, Platon, compagnon de Socrate ; la marche pesante d'hommes noirs et d'hommes jaunes qui migrent en direction de l'est, de l'ouest, du nord, du sud ; l'éternelle procession ; les femmes le long du Strand portant des sacs, comme autrefois avec leurs cruches elles longeaient les rives du Nil ; et le rouleau des feuilles serrées de ma vie mille fois pliée et dépliée, tout se condense maintenant à l'intérieur de mon nom ; inscrit, proprement, simplement sur une page. À présent, tout à fait adulte ; à présent, se tenant bien dressé, qu'il fasse

pluie ou soleil. Je dois m'abattre aussi lourdement que la hache et fendre le chêne de tout mon poids, car si je déviais d'un fil, rien qu'en tournant seulement la tête, je tomberais comme la neige, pour rien.

Je suis presque amoureux de la machine à écrire et du téléphone. Grâce aux lettres, aux câbles, aux ordres téléphoniques, brefs mais courtois, passés vers Paris, Berlin, New York, j'arrive à fusionner toutes mes vies en une ; par mon zèle et mon discernement, j'ai contribué à tracer sur cette carte des lignes reliant les différentes parties du monde. J'aime être là à dix heures piles ; le vernis pourpre de l'acajou ; la table aux angles nets ; les tiroirs qui coulissent parfaitement. J'aime le téléphone, ses lèvres tendues vers ce que je chuchote, et la date sur le mur ; l'agenda et ses rendez-vous. M. Prentice à quatre heures ; M. Eyres à quatre heures trente précises.

J'aime être appelé dans le bureau privé de M. Burchard pour lui faire mon rapport sur nos investissements en Chine. J'espère hériter d'un fauteuil et d'un tapis turc. À coups d'épaules, je pousse la roue ; je fais reculer l'obscurité devant moi, je répands l'entreprise là où n'était que le chaos, dans les régions du monde les plus lointaines. Si je continue sur cette voie, transformant le chaos en ordre, je pourrai succéder à Chatham, Pitt, Burke et à Sir Robert Peel. Ainsi, je pourrai effacer certaines taches et gommer de vieilles souillures ; la femme qui m'a donné le drapeau du haut de l'arbre de Noël ; mon accent ; les coups, et d'autres souffrances ; les élèves vantards ; mon père, un banquier à Brisbane.

J'ai lu mon poète dans la brasserie et, tout en remuant mon café, j'ai écouté les employés se lancer des paris à leurs tables, vu les femmes

hésiter au comptoir. Je dis que rien ne devrait rester hors sujet, ni être négligé comme on jette un papier d'emballage sans y penser. Je dis que ces parcours devraient avoir un but ; il faudrait qu'ils gagnent deux livres et dix pence par semaine sous les ordres d'un maître accompli ; une main, une toge devraient nous envelopper quand vient le soir. Quand j'aurai guéri ces fractures et compris ces atrocités pour qu'elles n'aient plus besoin d'être excusées ni justifiées, ce qui dépense nos forces inutilement, je pourrai rendre à la rue, à la brasserie, tout ce qu'elles ont perdu en se heurtant à ces temps difficiles, en se brisant sur ces plages de pierres. Je pourrais assembler quelques mots et forger tout autour de nous un cercle d'acier trempé.

Mais, pour l'instant, pas une minute à perdre. Pas de répit ici, pas d'ombre sous les feuilles vibrantes, pas d'alcôve où s'asseoir à l'abri du soleil, près de l'être qu'on aime dans la fraîcheur du soir. Nous portons le poids du monde sur nos épaules ; le monde voit par nos yeux ; si nous sommes aveuglés, que notre regard s'écarte, pointant vers le passé, ce que disait Platon ou bien Napoléon de ses conquêtes, nous abîmons le monde en l'esquivant. La vie est ainsi faite ; M. Prentice à quatre heures ; M. Eyres à quatre heures trente. J'aime écouter la montée étouffée de l'ascenseur, le bruit sourd lorsqu'il stoppe à l'étage, et les pas lourds, virils et responsables, dans le couloir. Conjuguant nos efforts, nous envoyons des paquebots dans les régions les plus reculées du globe ; tous équipés de sanitaires et de gymnases. Nous portons le poids du monde sur nos épaules. La vie est ainsi faite. Si je continue sur cette voie, je pourrai hériter d'un fauteuil, d'un tapis ; d'une propriété dans le Surrey, avec une serre, une

collection de conifères, des melons ou des arbres fleuris que d'autres négociants m'envieront.
En attendant, j'occupe toujours ma chambre sous les toits. C'est là que j'ouvre mon livre préféré ; je regarde la pluie scintiller sur les tuiles et briller autant que le ciré d'un policeman ; je vois les fenêtres brisées des maisons pauvres ; les chats maigres ; une prostituée au coin de la rue, les yeux plissés sur son miroir fêlé, arrangeant son visage ; Rhoda vient ici quelquefois. Car nous sommes amants.
Percival est mort (il est mort en Égypte, il est mort en Grèce, toutes les morts n'en font qu'une). Susan a des enfants ; Neville s'élève avec rapidité à des hauteurs remarquables. La vie passe. Les nuages bougent continuellement au-dessus de nos maisons. Je fais ceci, je fais cela, je refais ceci et cela. De rencontres en séparations, nous fabriquons des formes aux contours différents, dessinons différents motifs. Mais, si je ne peux pas clouer ces impressions sur mon pupitre, si je ne réussis pas à fondre tous les hommes qui m'habitent en un seul, si je n'existe pas entièrement, ici et maintenant, et pas strié, effiloché comme des lambeaux de glace au sommet d'une montagne, si je ne passe pas dans le bureau de Miss Johnson pour discuter du dernier film tout en trempant mon biscuit favori dans une tasse de thé, alors je tomberais comme la neige, pour rien.
Pourtant, quand vient six heures, je salue le concierge en touchant mon chapeau, d'un geste toujours trop appuyé, tant j'ai besoin d'être accepté ; luttant contre le vent, boutonné jusqu'au col, les joues bleuies et les yeux larmoyants, je voudrais qu'une jeune employée veuille bien venir s'asseoir sur mes genoux ; je crois que mon plat préféré est le foie au bacon ; j'aurai tendance à

aller flâner au bord du fleuve, dans des ruelles étroites, là où les pubs sont si nombreux, et il y a l'ombre des bateaux qui passent au fond de la rue, et des femmes qui se battent. Mais je me dis, reprenant mes esprits, M. Prentice à quatre heures ; M. Eyres à quatre heures trente. La hache doit retomber sur le billot ; le chêne doit être fendu jusqu'au centre. Je porte le poids du monde sur mes épaules. Voici le stylo, le papier ; sur chacune des lettres de cette corbeille en fil de fer tressé, je signe de mon nom, moi, moi, et encore moi. »

« L'été vient, et l'hiver, dit Susan. Les saisons passent. La poire enfle et se laisse tomber de l'arbre comme une goutte. La feuille morte repose sur le côté. Mais la vapeur a obscurci la fenêtre. Assise près du feu, je surveille la bouilloire. Je peux voir le poirier à travers les coulures de buée sur la vitre.

Dors, dors, je fredonne, l'été comme l'hiver, en mai comme en novembre. Dors, je chante — moi qui n'ai pas l'oreille musicale, moi qui n'entends pas d'autre musique que la mélodie frustre des aboiements de chiens, des cloches qui sonnent ou du crissement des roues sur le gravier. Je fredonne ma chanson près du feu comme murmure un vieux coquillage sur la plage. Dors, je dis dors, et ma voix lance un avertissement, à ceux qui heurtent des bidons de lait, ceux qui chassent les corbeaux ou tirent sur des lapins, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, apportent le choc de la destruction près du berceau d'osier chargé de petits membres doux, blottis dans une couverture rose.

J'ai perdu mon indifférence, mes yeux vides, mes yeux étirés en amandes qui savaient voir sous les racines. Je ne suis ni janvier ni mai, ni aucune autre saison, je suis le fil fin tissé autour du berceau, emmitouflant du cocon qu'est ma chair les membres délicats de mon bébé. Dors, je dis dors,

et je sens monter en moi une bouffée de violence, sombre, sauvage, capable de mettre à bas et d’un seul coup n’importe qui, intrus, voleur, quiconque aurait l’idée de pénétrer ici et de réveiller le dormeur.
Je marche à pas feutrés dans la maison toute la journée en tablier et en pantoufles, comme ma mère avant moi, morte du cancer. Je ne reconnais plus l’été ou l’hiver à leurs herbes des marais ou aux fleurs de bruyère, mais parce qu’il y a de la buée ou du givre sur la vitre. Quand l’alouette lance très haut sa ronde de sons qui dégringolent comme la pelure d’une pomme, je me penche ; je nourris mon bébé. Moi qui avais l’habitude de marcher dans les forêts de hêtres, de voir la plume du geai tournoyer et bleuir dans sa chute, de croiser le berger, le vagabond, et de fixer la femme accroupie dans le fossé près d’une charrette renversée, je passe d’une pièce à l’autre avec un chiffon. Dors, je dis dors, je demande au sommeil de venir se poser comme l’édredon rempli de plumes pour recouvrir les membres fragiles ; j’ordonne à la vie de rentrer ses griffes, de ravaler ses éclairs et de s’écarter, mon propre corps formant une cavité, un abri chaud où mon enfant pourra dormir. Dors, je dis dors. Ou bien je vais à la fenêtre, je regarde tout en haut le nid du corbeau ; le poirier. Je pense "Ses yeux verront quand les miens seront fermés. Je me fondrai dans son regard et je verrai l’Inde. Il reviendra à la maison, déposera des trophées à mes pieds. Agrandira mon territoire."
Mais je ne me lève jamais à l’aube et je ne vois pas les gouttes de rosée violettes sur les feuilles de chou ; la rosée rouge sur les roses. Je ne regarde plus mon chien flairer en ronds, ni ne m’allonge la nuit pour voir les feuilles qui cachent les étoiles, les étoiles bougent, les feuilles restent au même

endroit. Le boucher vient ; il faut mettre le lait à l’ombre, sinon il devient aigre.
Dors, je dis dors, tandis que la bouilloire chauffe et que de son bec sort un souffle, épais, épais. Et ainsi la vie gonfle mes veines. Et ainsi la vie se déverse dans mes membres. Et ainsi je vais d’aubes en crépuscules, ouvrant et refermant, entraînée vers l’avant à tel point que j’aurais envie de crier parfois : "Assez. Je déborde avec tout ce bonheur naturel." Pourtant il en viendra encore, il y aura toujours plus d’enfants ; plus de berceaux et de paniers dans la cuisine, encore plus de jambons qui sèchent ; et des oignons luisants encore ; et des lits de laitues et de pommes de terre. Je suis soufflée, comme une feuille au vent violent ; frottant l’herbe mouillée par moment, tourbillonnant à d’autres. Je déborde, de tout ce bonheur naturel ; au point de souhaiter quelquefois que ce trop plein s’en aille, qu’il parte avec le poids de la maison qui dort, quand nous lisons et que je lance un fil à travers le chas de l’aiguille. Les lampes allument un feu sur la vitre. Du feu brûle au cœur du lierre. Dans le feuillage persistant, je vois une rue éclairée. Dans le souffle du vent, j’entends l’agitation de la ruelle, les voix éraillées et les rires, et Jinny qui crie à chaque fois que la porte s’ouvre : "Viens ! Viens !"
Mais aucun son ne brise le silence de notre maison, et les champs soupirent à la porte. Le vent baigne les ormes ; une phalène se cogne contre une lampe ; une vache meugle ; une poutre craque et, poussant un fil à travers le chas de mon aiguille, je murmure "Dors." »
« C’est le moment, dit Jinny. Maintenant, nous nous sommes rencontrés et voilà. Alors causons, racontons-nous des histoires. Lui, qui est-il ? Et elle ? Je suis infiniment curieuse, je ne sais pas ce qui se prépare. Si vous me disiez, vous que je

rencontre pour la première fois : "Le bus part à quatre heures de Piccadilly", je ne prendrais même pas le temps d'attraper un carton à chapeaux pour y jeter le strict nécessaire, je viendrais sur le champ.
Asseyons-nous ici, sur le sofa près des gerbes de fleurs, sous le tableau. Accrochons sur notre sapin de Noël des faits et encore des faits. Les gens passent si vite ; attrapons-les. Cet homme là-bas, près de la bibliothèque ; il vit, dites-vous, entouré de porcelaines de Chine. En casser une, c'est voir partir en fumée des milliers de livres sterling. Il tombé amoureux d'une fille à Rome, et celle-ci l'a quitté. D'où les porcelaines et tout le bric-à-brac, déniché dans des pensions de famille ou déterré des sables du désert. Et puisqu'il faut que la beauté se brise sans cesse pour rester belle, et que lui ne fait rien, sa vie stagne dans une mer de porcelaine. C'est très bizarre ; parfois, du temps de sa jeunesse, il s'asseyait sur le sol détrempé pour boire du rhum avec des soldats.
Il faut agir vite et avec doigté pour ajouter les faits d'un tour de main, comme on accroche des jouets à un arbre. Il penche, comme il penche, il penche même sur une azalée. Il penche même sur cette vieille femme, car elle porte des diamants aux oreilles et parcourt son domaine à bord d'une carriole tirée par un poney, décidant en chemin qui aider, quel arbre abattre et qui expulser le lendemain. (j'ai mené, je vous l'avoue, et j'ai maintenant trente ans passés, une vie périlleuse, comme la chèvre des montagnes qui saute de rocher en rocher, je ne m'installe jamais longtemps, je ne m'attache à personne en particulier, mais vous verrez qu'il suffit que je lève le bras pour qu'aussitôt une silhouette sorte du rang et s'approche.) Celui-là est juge ; celui-là millionnaire, et lui, celui qui porte des lunettes, a tué à l'arbalète

d’une flèche en plein cœur sa gouvernante lorsqu’il avait dix ans. Par la suite, il a traversé les steppes, transportant des messages codés, il a pris part à des révolutions et à présent il rassemble de quoi écrire l’histoire de la famille de sa mère, originaire du Norfolk. Ce petit homme, au menton bleu, sa main droite est atrophiée. Pourquoi ? Nous ne savons pas. Cette femme, me chuchotez-vous discrètement, celle qui porte des perles baroques, fut la flamme qui illumina la vie d’un de nos hommes d’État ; depuis la mort de celui-ci, elle voit des fantômes, prédit l’avenir, et a adopté un garçon couleur café qu’elle prend pour le Messie. Et cet homme, à la moustache tombante d’officier de cavalerie, a vécu dans la plus grande débauche (c’est écrit dans quelques mémoires), avant de rencontrer dans le train l’inconnu qui l’a converti en lui lisant la Bible, entre Édimbourg et Carlisle.

Ainsi, en quelques secondes, avec adresse et habileté, nous décryptons les hiéroglyphes inscrits sur les visages. Ici, dans cette pièce, se trouvent les coquillages usés et cabossés que la mer rejette. La porte continue de s’ouvrir. La salle se remplit et se remplit, elle regorge de savoirs, d’angoisses et de toutes sortes d’ambitions, d’indifférences aussi, en grande quantité, et de quelques désespoirs. À nous tous, dites-vous, nous pourrions bâtir des cathédrales, imposer des politiques, condamner des hommes à mort et administrer les affaires de plusieurs services publics. Notre fonds commun d’expériences est très riche. Tous ensemble, nous avons des dizaines d’enfants des deux sexes qu’il nous faut éduquer, visiter au collège lorsqu’ils ont la rougeole et élever, pour qu’ils héritent de nos biens. Chacun à notre façon, nous fabriquons ce jour, ce vendredi ; certains en allant au tribunal ; d’autres en se rendant à la City ; ou à la crèche ; ou en défilant quatre par quatre. Un million de mains

cousent et soulèvent des chargements de briques. L'activité est sans limite. Demain, cela continuera ; demain, nous construirons un samedi. Quelques-uns partiront pour la France ; et d'autres embarqueront vers l'Inde. Certains ne reviendront sans doute jamais dans cette pièce. Quelqu'un mourra peut-être ce soir. Ou fera un enfant. De nous tous, vont jaillir toutes sortes de bâtiments, de politiques, d'aventures, de tableaux, de poèmes, d'enfants, d'usines. La vie vient ; la vie va ; nous construisons la vie. C'est ce qu'on dit.

Mais nous qui vivons par le corps, c'est le regard de nos corps qui nous fait imaginer le contour des choses. Je vois des rochers sous le soleil radieux. Je ne peux pas emporter ces faits au fond d'une grotte et, tout en me protégeant les yeux, sonder ces jaunes, ces bleus, ces ocres, en tant que substance unique. Je ne peux pas rester longtemps assise. Je dois me lever d'un bond, m'en aller. Le bus peut partir de Piccadilly. Les faits me tombent des mains — les diamants, la main atrophiée, la porcelaine et le reste — comme des noix dégringolent entre les pattes nues d'un singe. Je ne peux pas vous dire ce qu'est la vie, s'il en va ainsi, ou autrement. Je vais jouer des coudes dans cette foule hétéroclite. Et je serai secouée ; projetée de tous côtés au milieu des hommes, comme un bateau sur l'océan.

Car mon corps, ce compagnon, toujours prêt à m'envoyer ses signes, son "non" noir et rugueux, son "viens" tout doré, tout ce qu'il lance en émotions vives, rapides comme des flèches, m'appelle. Quelqu'un bouge. Est-ce que j'ai levé le bras ? Lancé un regard ? Le jaune de mon écharpe tachetée de rouge cerise s'est-il mis à flotter, comme une invitation ? Lui s'est détaché du mur. Il me suit. Je suis poursuivie dans la forêt. Tout est ravissement, tout est nocturne, les perroquets

crient dans les feuillages. Mes sens sont en éveil. Je sens maintenant la texture rêche du rideau que j'écarte ; le métal froid de la balustrade, sa peinture bosselée sous ma paume. L'eau fraîche de l'obscurité me submerge, comme une marée. Nous sommes dehors. La nuit s'ouvre ; une nuit traversée de phalènes éphémères ; la nuit cache les amants qui s'aventurent. Je sens l'odeur des roses ; des violettes ; je vois du rouge, du bleu dissimulés. Je peux sentir les graviers sous mes chaussures ; puis l'herbe. Du haut des murs, monte de derrière les maisons une lumière coupable. Londres vibre sous les éclairs. C'est l'heure de notre chant d'amour — viens, viens, viens. Mon appel résonne, doré comme le vol tendu d'une libellule. Trille, trille, à pleine gorge, je chante comme le rossignol, une mélodie trop riche pour un si petit gosier. J'entends les branches se fendre, les bois des cerfs craquer, comme si toutes les bêtes de la forêt partaient en chasse, toutes dressées sur leurs pattes pour plonger dans les épines. Une épine me transperce. S'enfonce au plus profond de moi.

Et les fleurs de velours, et les feuilles fraîches de l'eau qui les a imprégnées me lavent, entièrement, me gainent de leur parfum, et elles m'embaument. »

« À quoi bon, dit Neville, regarder la pendule tictaquer sur la cheminée ? Le temps passe, oui. Et nous vieillissons. Mais être assis près de toi, seul avec toi, ici à Londres, dans cette pièce que le feu éclaire, toi ici et moi là, c'est la seule chose qui compte. On peut bien labourer le monde jusqu'aux confins et des montagnes arracher toutes les fleurs pour en faire des brassées, on n'aurait rien de plus. Regarde, la lumière du feu serpente le long d'un fil doré sur le rideau. Le fruit qu'elle enlace penche et devient lourd. Elle tombe sur la pointe de ta botte et borde ton visage d'un liseré

rouge — je crois que c’est le feu, et non pas ton visage ; je crois que ce sont des livres, là contre le mur, et là un rideau, là un fauteuil peut-être. C’est que, quand tu es là, tout change. Les tasses et leurs soucoupes changent quand tu viens le matin. Il n’y a aucun doute, j’y pense en écartant le journal, nos vies, aussi laides soient-elles, n’accèdent à la splendeur et ne prennent sens que sous les yeux de l’amour.

Je me suis levé. J’avais fini mon petit-déjeuner. Toute la journée s’offrait à nous, et comme elle était belle, et tendre, et libre, nous avons traversé le parc jusqu’à la berge, puis parcouru le Strand en direction de Saint-Paul, vers la boutique où j’ai acheté un parapluie, et en chemin nous parlions sans arrêt, et nous nous arrêtions ici et là pour regarder. Mais pour combien de temps ? C’est ce que je me disais, près d’un lion de Trafalgar Square, un lion qu’il suffit d’avoir vu une fois pour qu’il reste gravé — et je revisitais mon passé, une scène après l’autre ; il y a l’orme, il y a l’endroit où Percival repose. Pour toujours et à jamais, je l’avais juré. Puis le doute habituel, avec ses flèches. J’ai saisi ta main. Tu m’as laissé. La descente des tunnels dans le métro était comme la mort. Nous étions désunis, séparés par tous ces visages et le vent caverneux qui semble dévaler là-bas, mugissant sur les roches du désert. Je suis resté assis chez moi, les yeux fixes. À cinq heures, j’ai su que tu me trompais. J’ai saisi le téléphone et le dring répété de sa voix stupide dans ta chambre vide m’a tordu le cœur, et puis la porte s’est ouverte, tu étais là. La plus parfaite de toutes nos retrouvailles. Mais ces rencontres et ces séparations, finalement, nous détruisent.

Maintenant, à mes yeux, cette pièce est un centre, quelque chose d’arraché à la nuit infinie. Dehors, les lignes se tordent, elles se croisent, mais elles

nous entourent et nous enveloppent. Ici, nous sommes centrés. Ici, nous pouvons rester silencieux ou parler à voix basse. Est-ce que tu as noté ceci ? ou cela ? nous bavardons. Il a dit… et cela voulait dire que… Elle a hésité, je crois qu'elle soupçonnait quelque chose… En tout cas, j'ai entendu des voix dans l'escalier, un sanglot, tard dans la nuit… Tout est fini entre eux… Ainsi, nous déroulons autour de nous ces filaments extraordinairement ténus qui, ensemble, construisent tout un système. Platon et Shakespeare y sont présents, ainsi que d'autres, des gens obscurs, des gens sans importance. Je déteste les hommes qui portent un crucifix sur le côté gauche de leur veston. Je déteste les cérémonies, les lamentations, et la figure triste et tremblante du Christ près d'une autre figure triste et tremblante. Je déteste le faste, l'indifférence et l'emphase, toujours déplacée, de ces gens qui pérorent sous des lustres en tenues de soirée, décorés d'étoiles, de médailles. La rosée sur la haie en revanche, ou un soleil couchant d'hiver sur l'étendue d'un champ, ou encore la façon dont une vieille femme s'assoit dans l'omnibus, poings sur les hanches, avec son panier — toutes ces choses que l'on peut désigner du regard pour que l'autre les remarque. C'est un tel soulagement de pouvoir désigner à l'autre toutes ces choses. Puis de se taire. En suivant les sentiers sombres de l'esprit pour entrer dans le passé, visiter des livres, en écarter les branches pour y saisir un fruit. Toi tu le prends et tu t'émerveilles, et moi je prends les mouvements insouciants de ton corps, émerveillé de son aisance, de sa puissance — cette façon que tu as d'ouvrir les fenêtres, et comme tu es adroit de tes mains. Hélas ! Mon esprit est souvent ralenti, il se fatigue vite ; je tombe avant d'atteindre au but, moite de sueur, répugnant peut-être.

Hélas ! Je ne peux pas chevaucher l'Inde en casque colonial pour regagner mon bungalow. Je ne peux pas chahuter comme toi, comme les garçons à moitié nus qui s'éclaboussent au tuyau d'arrosage sur le pont d'un navire. Il me faut ce feu dans la cheminée, il me faut ce fauteuil. J'ai besoin de quelqu'un auprès de qui m'asseoir une fois que la journée s'est écoulée et qu'elle a déroulé ses angoisses, ses écoutes, ses attentes, ses soupçons. Après la dispute, après la réconciliation, j'ai besoin d'intimité — besoin d'être seul avec toi pour mettre tout ce vacarme en ordre. Car je suis pointilleux comme un chat avec mes habitudes. Nous devons combattre le gâchis et la difformité du monde, le tourbillon de la foule qui se déverse et piétine. Glisser bien à plat le coupe-papier pour que s'ouvrent correctement les pages des livres, nouer les paquets de lettres d'un ruban de soie verte soigneusement, nettoyer avec la balayette les cendres du foyer. Tout faire pour repousser l'horreur de la difformité. Lire ces auteurs, qui sont Romains par leur austérité et leur vertu ; trouver, dans le sable, la perfection. Oui, mais que j'aime noyer la vertu et l'austérité des nobles Romains sous la lumière grise de tes yeux, et les herbes dansantes, et les brises d'été et les rires, les cris des garçons qui chahutent — torses nus, ils s'éclaboussent au tuyau d'arrosage sur les ponts des navires. Je ne suis pas un penseur détaché, comme Louis en quête de perfection dans le désert. Des couleurs viennent toujours tacher la page ; les nuages passent au-dessus. Et le poème, je pense, c'est ta voix quand tu parles. Alcibiade, Ajax, Hector et Percival, c'est toi, aussi. Ils adoraient monter à cheval, ils risquaient leur vie sans raison, ils n'étaient pas non plus de grands lecteurs. Mais tu n'es pas Ajax ou Percival. Ils ne fronçaient pas le nez comme toi, ils ne se grattaient pas le front avec

ce geste qui n'appartient qu'à toi. Tu es toi. C'est ce qui me console du manque de tant de choses — de ma laideur, de ma faiblesse — et de la dépravation du monde, de la jeunesse qui s'en va et de la mort de Percival, de l'amertume, de la rancune et des ressentiments sans fin.
Mais si un jour tu ne viens pas après le petit-déjeuner, si un jour je te vois dans le miroir regarder quelqu'un d'autre peut-être, si le téléphone bourdonne et bourdonne dans ta chambre vide, j'irais alors, dans une angoisse indescriptible — car il n'y a pas de limite à la folie du cœur humain —, chercher quelqu'un d'autre, trouver quelqu'un d'autre, toi. En attendant, abolissons d'un souffle la pendule du temps et son tictac. Viens plus près. »

Le soleil avait sombré un peu plus dans le ciel. Les îlots de nuages, maintenant plus denses, s'étiraient devant lui, rendant d'un coup les rochers noirs, et le chardon des dunes virait dans un frisson du bleu à l'argenté, et sur la mer les ombres étaient soufflées comme des étoffes grises. Les vagues avaient cessé d'atteindre les trous d'eau les plus reculés, ainsi que la ligne de pointillés noirs, discontinue, qui s'étendait le long de la plage. Le sable était d'un blanc nacré, lisse et luisant.
Les oiseaux tombaient en piqué pour remonter en cercles dans les airs. Certains couraient dans les sillons du vent, s'y engouffraient et les fendaient comme un seul corps coupé en mille morceaux. Ils se jetaient comme on lance un filet depuis la cime d'un arbre. Puis l'un d'eux s'en allait vers l'étang et venait se poser, solitaire, en haut d'un piquet blanc, ouvrant et repliant ses ailes.

Quelques pétales étaient tombés dans le jardin. Ils gisaient, déposés sur la terre comme des coquillages. La feuille morte ne tenait plus sur sa tranche, ayant été soufflée, elle courait par moments ou bien se trouvait arrêtée par une tige. À travers toutes les fleurs passait la même vague de lumière, en ondes, en lueurs brèves, comme l'aileron fend la surface miroitante d'un lac. De temps en temps, une bourrasque magistrale emportait d'un seul mouvement la multitude des feuilles en tourbillons, puis le vent faiblissait, et chacune reprenait son identité. Les fleurs, brûlantes, avec leurs disques éclatants, renvoyaient les rayons du soleil au gré des secousses du vent, et les têtes trop lourdes pour se relever penchaient, légèrement.

Le soleil de l'après-midi réchauffait le sol, il déversait du bleu dans l'ombre et faisait rougir le maïs. Un vernis profond s'étalait en laque sur les champs. Charrette, cheval, corbeaux en nombre — tout ce qui bougeait semblait avoir été roulé dans l'or. Lorsqu'une vache avançait une patte, elle soulevait des ondes cuivrées et rouges, les cornes soulignées de lumière. Des touffes de blés s'accrochaient dans les haies, cheveux de lin déposés là par les charrettes qui revenaient des champs, hirsutes et basses, d'aspect sommaire. Les nuages à têtes rondes roulaient là-haut sans jamais diminuer, sans perdre un seul atome de rondeur. Ils glissaient, attrapaient un village entier dans leur filet, et puis ils s'éloignait et lui rendaient sa liberté. Plus loin à l'horizon, au milieu d'une poussière de milliers de grains gris-bleu, une vitre étincelait, ou une ligne montait, isolée, un clocher ou un arbre.

Le voilage rouge et le store blanc flottaient, dehors, dedans, pris par le courant d'air, claquant contre la fenêtre, et la lumière parfois entrait, en bandes inégales, amenant avec elle une sorte de teinte brune, une sorte d'abandon d'avoir été soufflé par les rafales soulevant le rideau. Ici, un meuble devenait plus

foncé, là une chaise rougissait et, sur le ventre du vase vert, les lignes de la fenêtre se faisaient hésitantes.
Pendant un instant, tout chancela, tout vacilla dans une atmosphère incertaine, ambiguë, comme si, navigant dans la pièce, l'ombre d'une grande phalène faisait trembler l'extrême solidité des chaises et des tables, rien qu'en battant des ailes.

« Et le temps, dit Bernard, laisse tomber sa goutte. La goutte d'eau, après s'être formée sur le toit de l'âme, tombe. Sur le toit de mon esprit le temps se forme, et tombe, goutte à goutte. La semaine dernière, pendant que je me rasais, la goutte est tombée. Et moi qui étais là, debout, mon rasoir à la main, j'ai soudain pris conscience de la nature si simple, si routinière de mon geste (c'est là que la goutte d'eau se forme), et j'ai félicité mes mains, non sans ironie, de s'y tenir. Rasez, rasez, rasez, voilà ce que j'ai dit. Continuez à raser. Et la goutte est tombée. Durant toute la journée de travail, régulièrement, mes pensées s'en allaient dans un lieu vide, et je me demandais : "Qu'est-ce qui est perdu ? C'est la fin de quoi ?" Je marmonnais "Fini, fini", et "bel et bien fini", pour me réconforter de mots. Les gens ont remarqué mon air absent, ma conversation déroutante. Les derniers mots de mes phrases détalaient, ils m'échappaient. Au moment de rentrer chez moi et tout en boutonnant mon manteau, j'ai dit d'un ton plus dramatique : "J'ai perdu ma jeunesse."
Curieux, comme, lorsqu'une crise se présente, une phrase qui n'a rien à faire là insiste pour venir à la rescousse — voici le prix à payer lorsqu'on vit au cœur d'une vieille civilisation, un carnet de notes à

la main. Cette goutte d'eau qui tombe n'a rien à voir avec la perte de ma jeunesse. Cette goutte qui tombe, c'est le temps qui s'effile, se rétrécit. Le temps, pourtant un pré d'été sous une lumière dansante, le temps, pourtant largement étendu, autant qu'un champ en plein midi, devient une chose qui pendille. Réduit à n'être plus qu'un point. Et comme la goutte qui glisse le long d'un verre rempli de sédiments, le temps tombe. Voilà ce que sont en réalité les cycles, les événements. Et donc, comme si toute la lumière s'était retirée de l'atmosphère, je peux enfin apercevoir le fond. Enfin voir ce que les habitudes recouvrent. Je passe des jours entiers à paresser au lit. Lorsque je dîne dehors, je bâille comme une carpe. Ne pas finir mes phrases ne me gêne plus, et mes actions, d'ordinaire si incertaines, se dotent d'une précision toute mécanique. Cette fois-ci, passant devant une agence, et y entrant avec le sang-froid d'un automate, j'ai acheté un billet pour Rome.

Et maintenant, me voilà assis sur un banc de pierre, dans un de ces jardins qui dominent la Ville éternelle, et le petit homme qui se rasait à Londres il y a cinq jours ressemble déjà à une pile de vieux vêtements. Londres s'est désagrégé. Londres est un amas d'usines croulantes et de gazomètres. Pourtant ici, le faste du décor ne me concerne pas. Je vois des prêtres à ceintures violettes et des bonnes d'enfants en costume ; je vois les apparences. Je suis un convalescent, un homme simple, qui ne connaît que les mots d'une syllabe. Je dis "Le temps est chaud", "Le vent est froid". Je me sens emporté comme un insecte à la surface du globe, et je pourrais jurer, là, assis sur ce banc, que je ressens la dureté de la Terre et son mouvement de rotation. Sans désir d'aller à contre-courant. Si j'allais plus avant, pour explorer cette impression quelques mètres de plus, je sens que je

pourrais atteindre un territoire étrange. Mais ma trompe d'insecte est trop courte. Je n'ai jamais envie de prolonger ces moments de détachement ; je ne les aime pas ; et même, je les méprise. Je refuse d'être cet homme assis, cinquante ans au même endroit, perdu dans son nombril. Je veux m'atteler à une charrette, une charrette à légumes, qui brinquebale sur les pavés.

La vérité, c'est que je ne suis pas de ceux qui se contentent d'une seule personne, ou de l'infini. Le petit salon m'ennuie, le ciel aussi. Ma nature ne peut étinceler qu'en se montrant sous toutes ses facettes à une multitude de gens. Qu'ils manquent, et me voilà troué, ratatiné, comme un bout de papier qui brûle. Et je dis Oh, Mme Moffat, Mme Moffat, venez, et balayez tout ça. Des choses m'ont échappé. J'ai enterré certains espoirs ; j'ai perdu des amis, parfois par la mort — Percival —, parfois par l'incapacité de traverser la rue. Je ne suis pas aussi doué qu'on aurait pu le penser. Il y a des choses qui sont pour moi hors de portée. Je ne comprendrai jamais les problématiques philosophiques complexes. Mes voyages ne dépassent pas Rome. Quand je tombe de sommeil, le soir, il me vient comme un pincement à l'idée que je ne verrai jamais les sauvages à Tahiti harponner des poissons sous des torches de feu, ni le lion bondir dans la savane, ni un homme nu mâcher de la chair crue. Jamais je n'apprendrai le russe, jamais je ne lirai le Veda indien. Je ne me cognerai jamais plus contre un pilier de la poste royale. (Même si, depuis ce choc, quelques étoiles somptueuses tombent encore dans ma nuit.) Je crois que j'approche de la vérité à présent. Pendant des années, j'ai chantonné, comme un refrain facile, "mes enfants… ma femme… ma maison… mon chien". J'accomplissais ce rituel de mettre la clé dans la serrure et de rentrer pour m'envelopper

d’un tissu chaud et familier. Maintenant, le voile si gracieux est tombé. Je ne veux plus rien posséder. (Note : une lavandière italienne égale en raffinement physique la fille d’un duc d’Angleterre.)
Mais réfléchissons. La goutte d’eau tombe ; une autre étape a été franchie. Étape après étape. Et pourquoi ces étapes devraient-elles avoir une finalité ? Où mènent-elles ? À quelle conclusion ? Elles avancent en vêtements solennels. Face à ce genre de dilemmes, les dévots consultent ces gentilshommes à ceintures violettes, la mine épanouie, qui passent. Mais en ce qui nous concerne, rien d’aussi irritant qu’un maître. Qu’un homme se lève pour dire : "Attention, voilà la vérité" et, instantanément, j’aperçois un chat à l’arrière-plan en train de chiper un bout de poisson. Et je dis Regardez, vous oubliez le chat. Neville, à l’école, dans l’obscurité de la chapelle, lui aussi enrageait devant le crucifix du magister. Et moi qui suis sans cesse distrait par un chat, ou par l’abeille qui bourdonne autour des fleurs que lady Hampden se colle scrupuleusement sous le nez, je fabrique une histoire et, en le faisant, je rogne les angles du crucifix. J’ai fabriqué des milliers d’histoires ; j’ai rempli d’innombrables carnets avec des phrases qui serviront lorsque j’aurais trouvé l’histoire ultime, la seule, celle à laquelle toutes les phrases se réfèrent. Je n’ai encore jamais trouvé cette histoire. Et je commence à me demander : est-ce que les histoires existent ?
Regardez depuis cette terrasse la foule grouiller en bas. Voyez l’activité générale et sa clameur. Cet homme a des difficultés avec sa mule. Une demi-douzaine de flâneurs bienveillants proposent leur aide. D’autres passent sans jeter un œil. Les intérêts sont aussi variés que les fils dans un écheveau. Regardez le mouvement de ce ciel,

bosselé par la rondeur de nuages blancs. Imaginez des kilomètres de terres rases et des aqueducs et les pavés disjoints des routes romaines et les pierres tombales de Campanie et, au-delà de la Campanie, la mer, et la terre encore, et puis la mer. Je pourrais prendre n'importe quel détail de ce panorama — disons le chariot — et le décrire le plus facilement du monde. Mais à quoi bon décrire un homme en peine avec sa mule ? Et je pourrais aussi inventer des histoires sur cette fille qui monte les marches. "Elle le rejoignit sous le porche sombre… Tout est fini, dit-il, tournant le dos au perroquet de porcelaine suspendu dans sa cage." Ou simplement "C'était tout". Mais pourquoi imposer l'arbitraire de ma conception ? Pourquoi grossir ceci ou modeler cela, en entortillant de petites figurines comme celles que vendent les marchands ambulants ? Pourquoi choisir, parmi tous ces détails — ce détail seul, précisément ?

Me voilà en pleine mue, en train d'ôter l'une des peaux de ma vie, et tout ce qu'ils diront c'est : "Bernard passe dix jours à Rome." Me voilà, marchant de long en large sur cette terrasse, seul, désorienté. Mais observez les points et les traits à mesure que je marche, comment ils se ruent l'un dans l'autre jusqu'à se fondre en lignes continues, comment les choses perdent leur identité crue, ce qui les distinguait encore tandis que je montais les escaliers. Le grand vase à présent est une traînée de rouge sur une vague jaune mêlée de vert. Le monde se met à bouger devant moi comme les pans d'une haie lorsque le train démarre, comme les vagues de la mer quand le bateau avance. Et moi aussi je bouge, je m'incorpore à cette séquence générale où chaque chose en suit une autre et qu'il devient inévitable que l'arbre approche, ou le poteau télégraphique, ou le creux de la haie. Et tandis que j'avance, encerclé, engagé,

prenant ma part, les phrases habituelles montent comme des bulles, et je dois libérer ces bulles, ouvrir une trappe dans mon cerveau, et diriger mes pas vers cet homme dont je connais la nuque. Nous étions tous les deux à l'université. Nous allons certainement nous saluer. Nous déjeunerons sûrement ensemble. Nous parlerons. Mais attendez, attendez un instant.

Ces moments d'évasion ne doivent pas être méprisés. Ils arrivent trop rarement. Tahiti devient possible. Penché sur le parapet, je vois au loin une vaste étendue d'eau. Un aileron vire. Cette simple image, libérée du raisonnement linéaire, surgit comme la nageoire du dauphin qu'on voit à l'horizon. Les impressions visuelles nous lancent souvent ce genre de messages brefs à décoder et il nous faut savoir les prendre au vol et les emmailloter de mots. J'écris, à la lettre N, "Nageoire sur vaste étendue d'eau". Ainsi, moi qui prends sans cesse des notes en marge de mes pensées en vue d'une sorte d'énoncé final, je trace cette marque, en attendant un soir d'hiver.

Maintenant je vais aller déjeuner quelque part, lever mon verre, et observer à travers la transparence du vin ce qui m'entoure avec plus de distance que d'habitude, et si, dans le restaurant, une jolie femme entre et passe entre les tables, je me dirai "Regarde-la avancer sur la vaste étendue des eaux". Cette remarque, absurde, sera à mes yeux emplie de gravité, couleur d'ardoise, pleine du bruit tragique que font les mondes en s'écroulant et les eaux fracassées jusqu'à s'anéantir.

Alors, Bernard (c'est toi que j'appelle, toi le partenaire habituel de tout ce que j'entreprends), entamons ensemble ce nouveau chapitre, et observons ce qui est sur le point de naître, cette expérience nouvelle, inconnue, étrange, totalement mystérieuse et terrifiante — la nouvelle

goutte — sur le point de se détacher. Larpent, c’est ainsi que cet homme s’appelle. »
« En cet après-midi de chaleur, dit Susan, ici dans ce jardin, ici dans ce champ où je marche près de mon fils, je suis arrivée au sommet de mes désirs. La charnière de la porte est rouillée ; il parvient à l’ouvrir. Les violentes passions de l’enfance, mes larmes dans le jardin quand Jinny a embrassé Louis, ma rage dans la salle de classe, son odeur de pin, ma solitude à l’étranger, quand les sabots pointus des mules claquaient et que des Italiennes bavardaient à la fontaine, châles sur les épaules, des œillets frisés dans les cheveux, tout est compensé par la sécurité, la propriété, le sentiment de familiarité. J’ai vécu des années paisibles, fécondes. Je possède tout ce que je vois. J’ai fait pousser des arbres avec mes graines. J’ai créé des étangs dans lesquels des poissons se cachent sous les feuilles de nénuphar. J’ai posé des filets sur les lits de fraises, sur les rangs de laitues, j’ai cousu des sacs blancs autour des poires et des prunes pour les protéger des guêpes. J’ai vu mes fils et mes filles, autrefois enveloppés de filets comme des fruits dans leurs berceaux, rompre les mailles et venir marcher avec moi, plus grands que moi, et projeter des ombres sur l’herbe.
Cernée par une clôture, je suis plantée ici comme un de mes arbres. Je dis "Mon fils", je dis "Ma fille", et même le quincaillier, levant les yeux de son comptoir jonché de clous, de pots peinture et de grillage, respecte ma vieille guimbarde arrêtée à sa porte, le coffre rempli de filets à papillons, de couvertures, de ruches. Nous accrochons du gui au-dessus de l’horloge à Noël, nous pesons les mûres et les champignons, nous comptons les pots de confiture et nous nous tenons debout, année après année, contre le volet du salon qui sert de toise. Je fais aussi des couronnes de fleurs

blanches que j’entrelace de feuilles d’argent pour les enterrements, je joins ma carte où je dis ma tristesse pour le berger mort, ma sympathie pour la veuve du charretier ; je m’assois au chevet de celles qui agonisent, qui murmurent leurs dernières terreurs, agrippées à ma main ; je fréquente des lieux intolérables, sauf pour ceux nés comme moi et habitués tôt à la ferme, au fumier, au va-et-vient des poules, aux deux pièces où s’entassent une mère et ses enfants en pleine croissance. J’ai vu les vitres ruisseler de buée, j’ai senti les odeurs d’évier.

Je me demande maintenant, debout parmi les fleurs, les ciseaux à la main : Où l’ombre peut-elle entrer ? Quel choc pourrait desserrer ce qui est si laborieusement pressé, comprimé sans repos, ma vie ? Pourtant, parfois, je suis si lasse du bonheur naturel, et des fruits qui poussent, et des enfants qui éparpillent partout dans la maison des rames, des fusils, des crânes, des livres de prix et des trophées. Je suis lasse du corps. Lasse de mon savoir-faire, industrieux, rusé, lasse des méthodes sans scrupules de la mère qui protège, rassemble sous son regard jaloux la longue tablée de ses enfants, toujours les siens.

Quand le printemps arrive, froid, pluvieux, avec tout à coup des fleurs jaunes —, en regardant la viande sous l’ombre bleue et en pressant les sacs argentés, lourds de thé, de raisins de Corinthe, alors, c’est là que je revois comment se levait le soleil, et les vols d’hirondelles effleurant l’herbe, et les phrases que Bernard fabriquait quand nous étions enfants, et les feuilles tremblantes au-dessus de nous, toutes plissées, si légères, découpant le bleu du ciel, répandant une lumière mouvante sur les racines osseuses des hêtres là où j’étais assise, à sangloter. Le pigeon a filé. J’ai sauté et couru après les mots qui balançaient comme la

ficelle pendue à un ballon qui monte, et monte, de plus en plus haut, de branche en branche, et qui s'échappe. Alors, comme un bol se fissure, la fermeté de mon matin se brise et, tout en reposant les sacs de farine, je pense : La vie se tient autour de moi comme la glace emprisonne le roseau.

Je prends les ciseaux et je coupe les roses trémières, moi qui allais à Elvedon fouler aux pieds les glands décomposés, moi qui voyais la dame écrire et puis les jardiniers avec leurs grands râteaux. Nous nous sauvions en courant, haletant sous la peur de se faire tirer dessus et clouer sur les murs comme des belettes. À présent je mesure, je conserve. Le soir je m'assois dans le fauteuil et j'étends le bras vers ma couture ; j'écoute mon mari ronfler ; je lève les yeux quand la lumière d'une voiture qui passe éblouit les vitres et je sens les vagues de ma vie s'agiter, se briser, tout autour de moi qui suis enracinée ; et j'entends des cris, et je vois la vie des autres tourbillonner comme des fétus de paille autour des piles d'un pont tandis que je tire et pousse mon aiguille, tire et pousse mon aiguille, passant le fil à travers le tissu d'un calicot.

Je pense parfois à Perceval qui m'aimait. Il chevauchait et puis il est tombé en Inde. Je pense parfois à Rhoda. Des cris inquiets me réveillent à l'heure la plus profonde de la nuit. Mais la plupart du temps je me contente de marcher avec mes fils. Je coupe les pétales morts des roses trémières. Plutôt trapue, grise avant l'âge, mais les yeux clairs, les yeux en amande, j'arpente mes champs. »

« Me voilà debout, dit Jinny, dans la station de métro qui est le lieu de rencontre de tout ce qui est désirable — Piccadilly sud, Piccadilly nord, Regent Street, Haymarket. Je reste immobile un instant sous les pavés du cœur de Londres. D'innombrables roues et autant de pieds foncent

et se hâtent juste au-dessus de ma tête. Les grandes avenues de la civilisation se croisent ici avant de repartir dans toutes les directions. Je suis au cœur de la vie. Mais regardez — il y a mon corps dans ce miroir. Comme il est solitaire, et tassé, et vieilli ! Je ne suis plus jeune. Je ne fais plus partie du cortège. Des millions de gens descendent ces escaliers, une terrible descente. De grandes roues les brassent inexorablement et les poussent vers le bas. Des millions sont morts. Perceval est mort. Je bouge encore. Je vis encore. Mais qui viendra si je fais signe ?

Me voilà, petit animal, les flancs battants sous le souffle de la peur, debout ici, tremblante, palpitante. Mais je n'aurai pas peur. Je vais fouetter mes flancs. Je ne suis pas un petit animal gémissant qui cherche l'ombre. Ça n'aura duré qu'un instant, parce que j'ai eu cette vision de moi sans prendre le temps de me préparer comme je le fais toujours avant cette vision de moi, et j'ai flanché. C'est vrai ; je ne suis pas jeune — Bientôt je lèverai le bras en vain et mon foulard retombera à mes côtés sans lancer de signe. Et je ne pourrai plus entendre soudain un soupir dans la nuit ni sentir qu'à travers l'obscurité quelqu'un s'approche. Finis les reflets sur les vitres sombres des tunnels. Je guetterai les visages, et je les verrai chercher d'autres visages. J'admets qu'un instant le glissement silencieux des corps verticaux dans l'escalier roulant, comme la descente mécanique et terrible d'une armée de morts, et le brassage des moteurs formidables qui nous propulsent sans pitié toujours plus bas, nous tous, et encore plus loin, m'ont fait me recroqueviller et fuir pour trouver un abri.

Mais dorénavant, je le jure, déterminée face au miroir à faire ces légers préparatifs pour m'équiper, je n'aurai pas peur. Pensons aux superbes

omnibus, rouges et jaunes, qui s'arrêtent et repartent, toujours ponctuels, parfaitement ordonnés. Pensons aux puissantes et superbes voitures qui maintenant ralentissent au pas ou filent comme des flèches ; pensons aux hommes, pensons aux femmes, préparés, outillés, tous ceux qui vont de l'avant. Quel cortège triomphal ; voilà l'armée de la victoire et ses bannières, ses aigles de laiton et ses têtes couronnées de lauriers gagnés dans la bataille. Ils valent mieux que ces sauvages en pagne, avec leurs femmes aux cheveux humides, mamelles pendantes, et des enfants tirant sur ces mamelles. Ces larges artères — Piccadilly sud, Piccadilly nord, Regent Street, Haymarket — sont des allées sableuses et conquérantes creusées à travers la jungle. Et moi aussi, avec mes escarpins vernis, mon mouchoir de taffetas, mes lèvres rouges et mes sourcils finement crayonnés, je marche vers la victoire au son de la fanfare.

Voyez comme même ici sous terre ils exposent les vêtements dans une lumière ininterrompue. Ils refusent d'abandonner le sol aux vers grouillants et à l'humidité. Il y a des mousselines et des soies éclatantes en vitrine, et des sous-vêtements crantés par un million de points serrés de broderie fine. Pourpre, vert, violet, ils sont teints de toutes les couleurs. Pensez comme ils doivent s'organiser, dérouler, lisser, imbiber de teinture et creuser des tunnels en dynamitant la roche. Les ascenseurs montent et descendent ; les trains s'arrêtent, les trains repartent aussi régulièrement que les vagues de la mer. C'est ce à quoi j'adhère. Je suis née dans ce monde, je marche sous sa bannière. Comment pourrais-je courir pour me mettre à l'abri alors qu'ils sont si magnifiquement aventureux, si audacieux, curieux aussi, et assez forts pour s'arrêter en plein élan et d'une main leste

griffonner une blague sur le mur ? C’est pourquoi je vais me poudrer le visage et mettre mon rouge à lèvres. Je vais souligner l’arc de mes sourcils plus nettement que d’habitude. Je remonterai à la surface, bien droite, avec d’autres, dans Piccadilly Circus. J’appellerai un taxi d’un geste vif et le chauffeur me montrera par une sorte d’empressement indéfinissable qu’il a compris mon signe. Je provoque encore l’excitation. Je sens encore les têtes des hommes s’incliner sur moi dans la rue comme des épis de blé se courbent sous la brise légère, froissés de rouge.

Je me ferai conduire chez moi. Je remplirai les vases de somptueuses, luxueuses, extravagantes fleurs, penchées en lourdes grappes. Je placerai une chaise ici, une autre là. Je mettrai à portée de main des cigarettes, des verres et un livre récent que je n’aurais pas lu, avec une couverture joliment colorée au cas où Bernard viendrait, ou Neville, ou Louis. Ce ne sera peut-être pas Bernard qui viendra, ou Neville, ou Louis, mais quelqu’un d’autre, un inconnu, quelqu’un que j’aurais croisé dans l’escalier et à qui j’aurais murmuré en passant "Viens". Il viendra cet après-midi ; quelqu’un que je ne connais pas, quelqu’un de neuf. Laissons l’armée silencieuse des morts poursuivre sa descente. Je vais de l’avant. »

« Je n’ai plus besoin de chambre à présent, dit Neville, ni de murs ni de la lumière du feu. Je ne suis plus jeune. Je passe devant la maison de Jinny sans désir, et je souris au jeune homme qui arrange nerveusement sa cravate sur le seuil. Qu’il sonne à sa porte, ce pimpant jeune homme ; qu’il la rejoigne. J’irai la retrouver si j’en ai envie ; sinon, je passerai outre. La vieille brûlure a perdu son mordant — le désir, l’intrigue et l’amertume ont été liquidés. Et nous avons perdu notre splendeur. Jeunes, nous allions nous asseoir n’importe où sur

un simple banc dans des couloirs remplis de courants d'air, entre deux portes battantes. Nous chahutions, comme les garçons à moitié nus qui s'arrosent au tuyau sur le pont des navires. Et maintenant, vous pouvez me croire, j'aime assez tous ces gens que le métro déverse à flots après leur journée de travail, unanimes, uniformes, indénombrables. J'ai croqué dans mon fruit. Et je regarde objectivement.

Après tout, nous ne sommes pas responsables. Nous ne sommes pas des juges. Nous n'avons pas pour mission de torturer nos pairs à l'aide de tenailles et de fers ; pas le devoir de monter en chaire leur faire la leçon, un pâle dimanche après-midi. Mieux vaut contempler une rose, ou lire Shakespeare comme je le lis ici, sur Shaftesbury Avenue. Voici le fou, et voilà le vaurien, et ici Cléopâtre passant en voiture, flamboyante à bord de son vaisseau. Et le chœur des damnés est là aussi, avec ces hommes sans nez devant le mur du tribunal, debout les pieds dans les brasiers, hurlants. C'est une poésie que nous n'écrivons pas. Ils jouent parfaitement leur rôle, et avant qu'ils ouvrent les lèvres je saurais presque ce qu'ils vont dire, j'attends l'instant exceptionnel où ils prononceront les mots qui ont déjà été écrits. Rien que pour l'amour du spectacle, je pourrais me promener dans Shaftesbury Avenue éternellement.

Je quitte la rue pour un salon, j'entre, il y a des gens qui parlent, ou parlent à peine. Il dit, elle dit, quelqu'un dit, des choses dites si souvent qu'un unique mot suffirait à soulever un bloc d'un seul tenant. Les discussions, les rires, les vieux griefs — ils jaillissent et retombent dans l'air, l'épaississent. Je prends un livre, je lis une demi-page de n'importe quoi. Ils n'ont pas réparé le bec de la théière. L'enfant danse dans les vêtements de sa mère.

Puis Rhoda, ou Louis peut-être, une âme ascétique et inquiète, entre et ressort. Ils veulent une intrigue, n'est-ce pas ? Ils veulent une intention ? Ce n'est pas assez pour eux, cette scène ordinaire. Pas assez d'attendre que les choses soient dites comme si déjà écrites ; de voir la phrase déposer sa touche d'argile exactement au bon endroit, et façonner un personnage ; de percevoir soudain un groupe se détacher devant le ciel. Pourtant, si c'est de la violence qu'ils veulent, j'ai vu la mort, le meurtre et le suicide réunis dans cette pièce. On entre, on sort. Il y a des pleurs dans l'escalier. J'ai entendu les fils se rompre et les nœuds se former et la baptiste blanche continuait calmement à se coudre et se coudre sur les genoux d'une femme. Pourquoi, comme Louis, vouloir une intention, ou comme Rhoda désirer s'envoler vers un bosquet lointain où elle écarterait les branches pour chercher des statues ? Ils disent qu'il nous faut agiter nos ailes dans la tempête, avec confiance, car derrière tout ce tohu-bohu brillera le soleil ; le soleil tombe dru sur les bassins bordés de saules. (C'est novembre, les pauvres tendent des boîtes d'allumettes sur leurs doigts mordus par le vent.) Ils disent que la vérité absolue se trouve là-bas, et que la vertu qui traîne ici, dans les impasses, atteint là-bas la perfection. Rhoda s'envole, cou tendu, les yeux vides, exaltés, et elle nous dépasse. Louis, vivant dans l'opulence à présent, se penche à la lucarne de sa mansarde et cherche à voir parmi les toits crevés où elle a bien pu disparaître, mais il lui faut reprendre place à son bureau au milieu des machines à écrire, du téléphone, et tout organiser pour nous instruire, pour nous insuffler du sang neuf et réformer le monde encore à naître.

Mais maintenant, dans cette pièce où j'entre sans frapper, des choses sont dites, comme déjà écrites. Je vais vers la bibliothèque. Si je veux, je peux lire

une demi-page de n’importe quoi. Je n’ai pas besoin de parler. Mais j’écoute. Je suis prodigieusement aux aguets. Bien sûr, on ne peut pas lire ce poème sans effort. La page est souvent abîmée, tachée de boue et déchirée, collée aux autres à cause des restes de feuilles fanées, des brins de verveine ou de géranium. Pour lire ce poème, il faut une myriade d’yeux, comme en possèdent les phares qui tournent au milieu de la nuit sur les eaux agitées de l’Atlantique, quand seul un filet d’algues vient trouer la surface de la mer, ou que soudain les vagues s’ouvrent et soulèvent les épaules d’un monstre. Il faut mettre de côté les antipathies, les jalousies, et ne rien interrompre. Il faut une patience et un soin infinis, laisser couler la légèreté des sons, les pattes délicates d’une araignée sur une feuille, ou le gloussement de l’eau dans des tuyaux malpropres. Rien ne doit être rejeté par crainte ou sous le coup de l’épouvante. Le poète qui a écrit cette page (celle que je lis pendant que les gens parlent) s’est retiré. Il n’y a ni virgule ni point-virgule. Les vers n’ont pas la longueur convenable. Beaucoup d’entre eux sont vides de sens. Il faut rester dans le doute, mais jeter la prudence aux orties, et quand la porte s’ouvre tout accepter, complètement. Pleurer aussi parfois ; et également trancher, d’un coup de lame et sans pitié, la suie, l’écorce et les dures concrétions de toutes sortes. Et ainsi (pendant qu’ils parlent), on peut lancer son filet de plus en plus profondément, puis le tirer tout doucement, pour que remonte à la surface ce qu’il a dit, ce qu’elle a dit, et créer la poésie.

Je les ai écouté parler. Ils sont partis. À présent, je suis seul. Je pourrais me satisfaire de regarder le feu brûler éternellement, comme un dôme, comme une fournaise ; un morceau de bois prend l’allure d’un échafaudage, ou d’une fosse, ou d’une

vallée heureuse ; maintenant, c’est un serpent écarlate à écailles blanches qui s’enroule sur lui-même. Le fruit sur le rideau a gonflé sous le bec du perroquet. Crr, crr, craque le feu, comme crissent les insectes dans la forêt. Crr, crr, ça craque dehors, là-bas les branches fouettent l’air et, comme une salve de coups de feu, un arbre tombe. Ce sont les bruits d’une nuit londonienne. Ensuite, j’entends le son que j’attendais. Il monte, monte, s’approche, hésite, s’arrête devant ma porte. Je crie "Entre. Assieds-toi près de moi. Là, sur le bras du fauteuil." Et emporté par l’hallucination qui revient du passé, je dis : "Viens, viens plus près" »

« Je rentre du bureau, dit Louis. J’accroche mon manteau ici, ma canne là — j’aime m’imaginer que Richelieu marchait avec une canne telle que celle-ci. Ainsi, je me défais de mon autorité. J’étais assis à la droite d’un directeur à une table vernie. Les cartes des succès de nos entreprises nous font face sur le mur. Nous avons enlacé et tenu le monde ensemble avec nos bateaux. Le globe est ligoté par nos lignes. Je suis immensément respectable. Toutes les jeunes filles du bureau saluent mon arrivée. Je peux dîner où ça me chante à présent et, sans vanité, je pense bientôt pouvoir acquérir une maison dans le Surrey, deux voitures et une serre dotée de quelques rares variétés de melon. Et pourtant je reviens encore, je retourne toujours à ma mansarde, j’accroche mon chapeau et, dans la solitude, je reprends cette curieuse tentative commencée alors que je tapais du poing sur le chêne veiné de la porte de mon professeur. J’ouvre un petit livre. Je lis un poème. Un seul suffit.

Ô vent d’ouest…

Oh vent d’ouest, tu réprouves ma table d’acajou et mes guêtres, et aussi, hélas, la vulgarité de ma maîtresse, la petite actrice qui n’a jamais su parler anglais correctement —

Ô vent d’ouest, quand souffleras-tu…
Rhoda, avec ses idées abstraites, intenses, et ses yeux aveugles couleur d’escargot, est incapable de te détruire, vent d’ouest, qu’elle arrive à minuit avec les étoiles brûlantes ou à l’heure plus prosaïque de midi. Debout à la fenêtre, elle observe les cheminées, les vitres brisées des maisons pauvres —
Ô vent d’ouest, quand souffleras-tu…
Ma mission, ma charge, a toujours été plus grande que celle des autres. On a fait peser une pyramide sur mes épaules. J’ai tenté d’entreprendre un travail colossal. J’ai conduit un attelage violent, rétif, féroce. Avec mon accent australien, j’ai fréquenté des brasseries pour que les employés m’acceptent, mais sans jamais perdre de vue la gravité et la grandeur de mes convictions, ou les décalages et les incohérences à résoudre. Quand j’étais enfant et que je rêvais du Nil, je ne voulais pas me réveiller, et pourtant j’ai frappé du poing le chêne veiné de la porte. J’aurais été bien plus heureux en naissant sans destin comme Susan, ou comme Percival, lui que j’admire le plus.
Ô vent d’ouest, quand souffleras-tu
Pour que tombe ta pluie fine ?
La vie aura été une affaire terrible pour moi. Je suis comme une énorme ventouse, une sorte de bouche poisseuse, collante, insatiable. J’ai tenté d’extirper les pierres logées au cœur de la chair vive. J’ai connu très peu de bonheur naturel, même si j’ai choisi pour maîtresse celle qui, avec son accent cockney, aurait pu me mettre à l’aise. Mais elle éparpillait sur le parquet sa lingerie sale, et dix fois par jour la femme de chambre et les livreurs montraient leur insolence en se moquant de mes manières hautaines et guindées.
Ô vent d’ouest, quand souffleras-tu
Pour que tombe ta pluie fine ?

De quoi est faite ma destinée, cette pyramide à bord tranchant pressée contre mes côtes depuis tant et tant d'années ? De moi, me souvenant du Nil, et des femmes portant leurs cruches au-dessus de la tête ; de ma sensation d'avoir été cousu et recousu dans la longue trame d'étés et d'hivers, quand pousse le blé et que gèlent les ruisseaux. Je ne suis pas un être unique qui ne fait que passer. Ma vie n'est pas une étincelle furtive, le reflet sur la face du diamant. J'avance dans des souterrains tortueux comme un gardien lève sa lampe de cellule en cellule. Ma destinée a voulu que je garde en mémoire et que je tisse, que je tresse en une corde unique les nombreux fils, les fils minces, les épais, les fils brisés ou tenaces de la longue histoire tumultueuse de nos jours sans cesse différents. Il y a toujours plus à comprendre ; toujours une dissonance de plus à écouter ; et des mensonges à corriger. Ils sont brisés et tachés de suie, ces toits de maison, avec leurs cheminées aux ardoises branlantes, leurs chats furtifs et leurs lucarnes. Je me fraye un chemin sur le verre brisé, au milieu des tuiles défaites, en ne voyant que des visages grossiers et affamés.

Supposons que je fasse raison de tout cela — un poème sur une page, et que je meure ensuite. Je peux vous assurer que ce ne sera pas à contrecœur. Percival est mort. Rhoda m'a quitté. Mais je vivrai jusqu'à devenir émacié, décharné, et je marcherai, éminemment respectable, tapotant de ma canne à pommeau doré le pavé de la ville. Peut-être que je ne mourrai pas, que je n'accéderai jamais à cette continuité, cette permanence —

Ô vent d'ouest, quand souffleras-tu
Pour que tombe ta pluie fine ?

Percival s'épanouissait de feuilles et de verdure et on l'a mis en terre avec toutes ses branches qui respiraient encore le vent d'été. Rhoda, avec qui je

partageais le silence quand les autres parlaient, elle qui freinait et se détournait quand le troupeau rassemblé galopait du même pas, le dos luisant sur les riches pâturages, Rhoda est maintenant partie comme la chaleur du sable. Quand le soleil fait se craqueler de cloques les toits de la ville, je pense à elle ; quand les feuilles sèches crépitent sur le sol ; quand les vieillards viennent percer de leurs bâtons pointus les petits morceaux de papier, tout comme nous l'avons percée, elle —

Ô vent d'ouest, quand souffleras-tu
Pour que tombe ta pluie fine ?
Dieu fasse que mon amour
Partage ma couche et mes bras, comme autrefois !

Je reviens maintenant à mon livre ; je reprends maintenant ma tentative. »

« Oh, toi la vie, comme je t'ai redoutée, dit Rhoda, et vous humains, comme je vous ai haïs ! Avec votre façon de jouer des coudes, de couper la parole, hideux sur Oxford Street, assis les yeux fixes face à face dans le métro ! En gravissant cette montagne jusqu'à son sommet d'où je verrai l'Afrique, en moi restent imprimés du papier kraft sur des paquets et vos visages. Vous m'avez salie, abîmée. Et vous sentiez mauvais aussi, à faire la queue dehors pour acheter vos billets. Tous vêtus du même gris brun indéfinissable, pas la moindre plume bleue fichée sur un chapeau. Personne pour avoir le courage d'être autrement que l'autre. À quelle dissolution de l'âme faut-il se rendre pour seulement traverser le jour, et quelle quantité de mensonges, courbettes, bavardages stériles, mollesse, servilité ! Vous m'avez clouée à ce lieu, à ce temps, à cette chaise pour venir vous asseoir en face ! Vous avez arraché de moi les espaces blancs d'entre les heures, vous les avez roulés en boules avec vos doigts graisseux et jeté aux ordures. Eux qui étaient ma vie.

Mais j’ai cédé. J’ai caché sarcasmes et bâillements derrière ma main. Je ne suis pas allée dehors briser de rage une bouteille sur les pavés. Tremblante de fougue, j’ai fait comme si je n’étais pas surprise. En agissant comme vous. Quand Susan et Jinny faisaient le geste de remonter leurs bas, je remontais mes bas. Une vie si éprouvante qu’il m’a fallu poser des filtres et des filtres. Pour la voir à travers celui-ci, à travers celui-là ; y mettre des feuilles de rose, des feuilles de vigne — j’ai tapissé des rues entières, Oxford Street, Piccadilly Circus, l’esprit brûlant et ondoyant, avec des feuilles de rose, des feuilles de vigne. Et il y avait aussi les malles empilées dans les couloirs du pensionnat, au moment des vacances. Je me glissais en secret pour lire les étiquettes, rêver des noms et des visages. Harrogate, peut-être, Edimbourg, peut-être, s’auréolaient d’une splendeur dorée lorsqu’une fille dont je ne sais plus le nom attendait de partir sur le trottoir. Mais seul le nom comptait. J’ai quitté Louis ; j’avais peur des étreintes. Avec des étoffes, des parures, j’ai tenté de masquer le noir bleuté des lames de couteau. J’ai imploré le jour pour que la nuit vienne. J’ai espéré voir l’armoire rétrécir, sentir le lit devenir souple et, suspendue, flotter, regarder les arbres s’étirer, les visages s’étirer, la rive verte sur la lande et deux silhouettes désespérées se dire au revoir. J’ai répandu des mots en éventail, comme celui du semeur sur les champs labourés lorsque la terre est nue. J’ai désiré sans cesse que la nuit s’agrandisse pour la remplir et la remplir de rêves.

Et puis, à un concert, j’ai écarté les branches de la musique, et j’ai vu la maison que nous avons construite ; le carré posé sur le rectangle. "C’est cette maison qui contient tout", je l’ai dit en me cognant contre les épaules des gens dans l’omnibus, après la mort de Percival ; en allant

malgré tout à Greenwich. Et marchant le long du quai, j’ai prié pour conserver la force de continuer encore et toujours à gronder comme le tonnerre au bord du monde, là où la végétation s’arrête et où ne restent ici ou là que quelques piliers de marbre. J’ai jeté mon bouquet dans la vague déferlante. J’ai dit : "Consume-moi, emporte-moi jusqu’à l’extrême limite." La vague s’est brisée ; le bouquet s’est flétri. Je ne pense plus que rarement à Percival.

Maintenant, en Espagne, je grimpe cette montagne ; et je vais supposer que le dos de cette mule est le lit où j’attends de mourir. Il n’y a qu’un drap mince à présent entre moi et les profondeurs infinies. Les bosses de ma couche s’assouplissent sous mon corps. Nous montons — nous avançons en trébuchant. Mon chemin a grimpé, toujours plus, vers un arbre isolé près d’un étang là-haut. J’ai fendu les eaux de la beauté le soir, à l’heure des collines refermées en ailes d’oiseau repliées. J’ai cueilli parfois un œillet rouge, et quelques mèches de foin. Seule, je me suis laissée tomber sur le gazon pour sentir sous mes doigts la forme d’un vieil os, et j’ai pensé : Quand le souffle du vent aura cessé sur ces hauteurs, qu’ici ne reste plus qu’une pincée de poussière.

La mule trébuche, elle continue de monter. La crête de la montagne s’élève comme un brouillard, mais de là-haut je pourrai voir l’Afrique. Mon lit maintenant cède sous moi. Les draps piquetés par des trous jaunes me laissent passer au travers et tomber. Une bonne âme, à la figure de cheval blanc, au bout du lit, fait un geste d’adieu avant de se retourner pour partir. Alors, qui viendra avec moi ? Les fleurs, et seulement elles, la bryone et l’aubépine couleur de lune. Rassemblées en une gerbe souple, j’en ai fait une guirlande pour la donner — mais à qui ? Nous nous élançons

maintenant au-dessus du précipice. Sous nos pieds brillent les lumières de bateaux qui pêchent le hareng. Les falaises disparaissent. Petites, grises, ondulantes, innombrables, les vagues s'étalent sous nous. Je ne touche rien. Je ne vois rien. Peut-être que nous coulerons transportés par les vagues. La mer tambourinera dans mes oreilles. Les pétales blancs noirciront dans la mer. Ils flotteront un instant, puis ils couleront. Dans le rouleau des vagues, je serai brassée, basculée sur leur dos jusqu'au fond. Tout tombe en une pluie formidable, qui vient m'anéantir.
Pourtant cet arbre possède des branches hérissées de rameaux ; voilà la ligne nette du toit d'une bâtisse. Ces sortes de ballons, peints en rouge et en jaune, sont des visages. Posant doucement le pied au sol, j'avance avec précaution, la main appuyée sur le bois solide de cette porte d'auberge en Espagne. »

Le soleil déclinait. La pierre du jour était fendue et la lumière se déversait dans ses fissures. Le rouge et l'or perçaient les vagues par salves, des flèches vives coiffées de plumes de noirceur. Par moments, des rayons lumineux fusaient et se perdaient, comme les signaux venus d'une île engloutie sous la mer, ou des piques que lanceraient à travers les lauriers une bande de garçons effrontés en riant. Mais les vagues, à l'approche du rivage, se trouvaient privées de lumière, elles s'abattaient alors en une seule longue secousse, comme un mur qui s'effondre, un mur de pierre grise, sans le moindre interstice qui laisse passer le jour.
La brise se leva ; un frisson traversa les feuilles ; ainsi agitées, elles perdaient leur brun dense pour du gris

ou du blanc, au fur et à mesure que la masse de l'arbre bougeait, cillait et renonçait à être un dôme régulier. Le faucon perché sur la branche la plus haute cligna des yeux et il prit son envol, avant de naviguer en montant droit vers l'horizon. Le pluvier doré dans les marais criait, prenant la fuite, formant des cercles, criant toujours plus loin sa solitude. La fumée des trains et celle des cheminées se distendaient et se tordaient jusqu'à ne plus faire qu'un avec la toile laineuse suspendue au-dessus de la mer et des champs.

Maintenant, le blé était coupé. N'ayant laissé que du chaume sec après toutes ses vagues et ses ondulations. Lentement, un grand hibou se jeta depuis l'orme et balança en s'élevant, comme sur un fil tiré, oblique, jusqu'au sommet du cèdre. Sur les collines, les ombres lentes parfois s'élargissaient ou bien rétrécissaient au gré de leur passage. L'étang en haut de la lande était vide. Pas de gueule poilue pour s'y voir, ni de sabot qui fasse gicler l'eau et pas de museau tiède pour la remuer. Un oiseau, perché sur une brindille couleur de cendre, avala une becquée d'eau froide. Aucun bruit de moisson ou de grincement de roues, seulement le rugissement soudain du vent, laissant ses voiles se gonfler et frôler la cime des herbes. Un os, délavé par la pluie et blanchi de soleil, brillait au sol comme une branche laissée et polie par la mer. L'arbre, flamboyant de rouge et de roux au printemps, qui s'était incliné en plein été au vent du sud, se montrait maintenant noir comme le fer, et aussi nu.

La côte était trop distante pour que s'aperçoive encore un toit luisant ou le reflet brillant d'une fenêtre. Le poids immense de l'ombre descendue sur la terre avait submergé ces digues si fragiles, ces barrières de coquilles d'escargot. Ne restaient maintenant que l'ombre liquide du nuage, les bourrasques de pluie, le jet de lance isolé d'un rayon de soleil, ou la griffe

brutale de l’orage. Des arbres solitaires s’alignaient au-dessus des collines comme autant d’obélisques.

Le soleil du soir, qui avait vu sa chaleur décliner et son intensité lumineuse se déliter, donnait aux tables et aux chaises une sorte de velouté et les marquetait de losanges bruns et jaunes. Doublées par l’ombre, elles semblaient s’alourdir, comme si en s’inclinant la couleur les faisait pencher d’un côté. Les couteaux, les fourchettes et les verres posés là s’allongeaient, bombés, et inquiétants. Bordé d’un cercle d’or, le miroir figeait la scène comme pour l’éternité au centre de son œil.
Pendant ce temps, les ombres s’étiraient sur la plage ; l’obscurité s’intensifiait. La botte noire comme le métal s’était changée en flaque d’un bleu profond. Les rochers perdaient leur dureté. L’eau tout autour de la vieille barque était foncée comme si y croupissaient des moules en chapelets. L’écume devenue livide laissait ici et là l’éclat d’une perle blanche sur le sable brumeux.

« Hampton Court, dit Bernard. Hampton Court. C’est notre lieu de rendez-vous. Voilà les cheminées rouges, le crénelage carré de Hampton Court. Le ton de ma voix quand je dis "Hampton Court" prouve que je suis d’âge mûr. Il y a dix ans, quinze ans, j’aurais dit "Hampton Court ?" en questionnant — à quoi cela ressemble-t-il ? Est-ce qu’on y trouve des lacs, des labyrinthes ? — ou formant des suppositions — Que va-t-il m’arriver ici ? Qui vais-je rencontrer ? À présent, Hampton Court — Hampton Court — ces mots battent le gong dans cet espace que j’ai vidé laborieusement avec une demi-douzaine d’appels téléphoniques et de cartes

postales, ils émettent l’onde d’un son et le doublent, résonnent, retentissent : et des images surviennent — après-midis d’été, barques, vieilles dames relevant leurs jupes, une urne en hiver, des jonquilles en mars — ces images flottent à la surface de l’eau où toutes les scènes attendent à présent, recouvertes, tout au fond.

À la porte de l’auberge, notre lieu de rendez-vous, ils sont déjà là — Susan, Louis, Rhoda, Jinny et Neville. Ils sont arrivés ensemble. Dans un instant, dès je les aurai rejoints, un nouvel arrangement se formera, un nouveau motif. Ce qui maintenant fonctionne à vide, avec des scènes à profusion, se trouvera vérifié, établi. Je supporte mal cette contrainte. À cinquante mètres de distance je sens déjà ma structure interne changer. C’est l’attraction de l’aimant qui m’attire vers eux qui agit. Je m’approche. Ils ne me voient pas. Puis Rhoda m’aperçoit, mais elle fait semblant, parce qu’elle a en horreur le choc de la rencontre, de me prendre pour un étranger. Maintenant, Neville se retourne. Vivement, je lève la main pour le saluer, je m’écrie : "Moi aussi j’ai pressé des fleurs entre les pages des sonnets de Shakespeare", et je suis pris dans les remous. Mon petit canot se retrouve ballotté par des vagues brèves, agitées. Il n’existe pas de remède (je le note) contre le choc de la rencontre.

Et ce n’est pas facile non plus, de raccorder les bords irréguliers, les bords à vif ; ce n’est que progressivement, au fur et à mesure que nous piétinons et traînons pour entrer dans l’auberge, et une fois nos manteaux et nos chapeaux enlevés, que la rencontre devient agréable. Nous voilà réunis dans la longue et austère salle à manger qui donne sur un parc, un espace vert, encore si fabuleusement éclairé par le soleil couchant qu’une barre d’or se forme entre chaque arbre, et nous nous asseyons. »

« Maintenant assis côte à côte, dit Neville, tous autour de cette table, avant que l'émotion première finisse par s'émousser, que ressentons-nous ? Sincèrement, très franchement, sans les détours des vieux amis pour qui c'est difficile de se revoir, que ressentons-nous ? Le chagrin. La porte ne s'ouvrira pas ; il ne viendra pas. Et nous sommes lourds. À présent, tous d'âge mûr, notre fardeau est lourd. Déposons nos fardeaux. Qu'as-tu fait de ta vie, c'est la question que nous posons — et moi ? Et toi, Bernard ; toi, Suzan ; toi, Jinny ; et Rhoda et Louis ? Les listes ont été placardées sur la porte. Avant d'entamer le pain et de nous servir en poisson, en salade, je tâte ma poche pour trouver mes certificats — que j'ai toujours sur moi, mes preuves de supériorité. J'ai réussi. J'ai les papiers en poche pour le prouver. Mais tes yeux, Susan, remplis d'épis de maïs et de champs de navets, me troublent. Ces papiers dans ma poche — les hourras qui prouvent que j'ai réussi — ne font pas plus de bruit qu'un homme qui frappe des mains au milieu d'un champ vide pour chasser les corbeaux. Maintenant tout s'est calmé, sous les yeux fixes de Susan (les bravos, les échos que j'ai pu leur donner), et je n'entends plus que le vent souffler sur la terre labourée et le chant d'un oiseau — l'ivresse d'une alouette peut-être. Est-ce que le serveur a entendu parler de moi, ou bien ces couples, inévitables, toujours furtifs, qui flânent parfois, parfois hésitent devant les arbres pas assez sombres pour qu'ils puissent y blottir leurs corps ? Non ; le bruit des hourras s'est perdu.
Que reste-t-il alors, puisque je ne peux pas sortir mes papiers et vous faire croire, en lisant mes certificats à haute voix, que j'ai réussi ? Ce qui reste, c'est ce que Susan éclaire de ses yeux acides, ses yeux de cristal vert, ses yeux en forme d'amandes. Il y a toujours quelqu'un, quand nous

nous retrouvons et que les bords de la rencontre sont encore coupants, qui refuse d'être submergé ; et donc de voir son identité se faire écraser par une autre. Pour moi, maintenant, c'est Susan. Je parle pour impressionner Susan. Écoute-moi, Susan.

Quand quelqu'un vient à l'heure du petit-déjeuner, même le fruit brodé sur mon rideau s'enfle au point d'être picoré par des perroquets ; on peut le détacher, entre pouce et index. Le lait léger, écrémé du petit matin, tourne à l'opale, au bleu, au rose. À cette heure-là, ton mari — l'homme qui tapote ses guêtres, désignant de son fouet une vache stérile — grogne. Tu ne dis rien. Tu ne vois rien. La routine aveugle tes yeux. C'est l'heure où votre relation est muette, nulle, tannée. La mienne à cette heure-là est chaude et démultipliée. Rien ne se répète pour moi. Chaque jour est dangereux. Lisses en surface, nous ne sommes que vertèbres dessous, et enroulés comme des serpents. Supposons que nous lisions le Times ; et qu'une dispute arrive. C'est tout une expérience. Supposons que ce soit l'hiver. La neige qui tombe pèse sur le toit et nous confine dans une grotte rouge. Les tuyaux d'eau éclatent. Nous déplaçons la baignoire en étain au milieu de la pièce. Nous nous précipitons, pêle-mêle, pour trouver des cuvettes. Regarde ! — les tuyaux ont aussi éclaté en haut de la bibliothèque. Nous hurlons de rire devant ce désastre. À bas la solidité. Au diable les possessions. Si c'est l'été ? Nous pouvons nous promener jusqu'au lac pour regarder les oies de Chine se dandiner, pieds plats, le long de la rive, ou voir l'ossature de l'église entourée de jeunes herbes qui tremblent. (Je choisis au hasard ; je prends des évidences.) Chaque scène est une arabesque tracée d'une main leste pour illustrer l'imprévu et le merveilleux de l'intime. La neige, les tuyaux crevés, la baignoire en étain, les oies de Chine, sont des signes lancés

haut dans le ciel, et lorsque je regarde en arrière, je peux lire chaque amour avec son caractère ; chacun si différent.
Toi, pendant ce temps — et je voudrais atténuer ton hostilité, tes yeux verts fixés sur les miens, ta robe élimée, tes mains rugueuses, et tous les emblèmes splendides de ta maternité —, tu es collée comme une patelle au même rocher. Ce n'est que la vérité, je ne veux pas te blesser ; seulement rafraîchir, attiser la confiance en moi qui m'a manqué en te voyant. Il n'y a plus de changement possible. Nous sommes engagés. Autrefois, quand nous étions au restaurant à Londres avec Percival, tout bouillonnait et frémissait ; nous aurions pu devenir n'importe quoi. Nous avons maintenant choisi, ou parfois il a pu arriver que des choix soient faits à notre place — une paire de pinces nous serrait aux épaules. J'ai choisi. J'ai pris la vie et son empreinte, non pas sur la surface mais au-dedans, au creux des fibres crues, blanches, vulnérables. Je suis troublé, meurtri par les empreintes de pensées, de visages et de choses si subtiles qu'elles possèdent une odeur, une couleur, une texture, une substance, mais pas de nom. Je ne suis que "Neville" pour toi qui ne vois que les limites étroites de ma vie, ses lignes que je ne peux pas franchir. Mais en moi, je me sens démesuré ; un filet dont les fibres à peine perceptibles passent par-dessous le monde. Un filet presque indissociable de ce qu'il entoure. Il soulève des baleines — d'énormes léviathans et des méduses blanches sans forme, qui vagabondent ; je détecte, je perçois. Sous mes yeux s'ouvre — un livre ; et je vois jusqu'au centre ; à cœur — je vois au plus profond. Je sais quels amours tremblent et flambent ; je sais la jalousie, les éclairs verts qu'elle lance ici et là ; et comment l'amour s'entrelace à l'amour, le complique ; l'amour forme des nœuds ;

et l’amour les déchire brutalement. J’ai été noué ; j’ai été déchiré.
Mais une autre splendeur existait autrefois, comme attendre que la porte s’ouvre et Percival qui entre ; ou courir libres comme l’air pour venir se serrer sur un banc dans un pub. »
« Il y avait le bois de hêtre, dit Susan, Elvedon, et les doigts dorés de l’horloge étincelant entre les arbres. Les pigeons lacéraient les feuilles. Les lumières en changeant voyageaient au-dessus de ma tête. Elles m’échappaient. Pourtant Neville, toi que je discrédite pour mieux être moi-même, regarde ma main sur la table. Regarde sa coloration saine et ses nuances graduées, plus claires ici sur les phalanges, là sur la paume. Mon corps a servi tous les jours, efficacement, comme l’outil du bon ouvrier, et quelles que soient les circonstances. La lame est propre, tranchante, un peu usée au centre. (Ensemble nous luttons comme les bêtes des champs, les cerfs qui font s’entrechoquer leurs bois.) Vues à travers la pâleur molle de ta chair, les pommes et les grappes de fruits prennent l’aspect pelliculé qu’elles auraient sous une vitre. Bien enfoncé dans ton fauteuil auprès d’une personne, une seule, jamais la même, tu ne peux voir qu’un peu de chair ; ses nerfs, ses fibres, l’écoulement sombre ou vif de son sang ; mais rien d’entier. Pas de maison dans un jardin ; ni de cheval aux champs ; ni la ville qui s’étale pendant que tu te penches comme une vieille femme les yeux collés à son raccommodage. Alors que moi, j’ai de la vie une vue large, ample, gigantesque ; les remparts, les tours, les usines, les gazomètres ; et une demeure datant de temps immémoriaux bâtie selon des plans transmis par héritage. Ces choses restent dans mon esprit, carrées, saillantes, inébranlables. Je ne suis ni sinueuse ni suave ; assise près de toi, j’abrase ta

mollesse par ma dureté, j'émousse le froissement d'ailes de phalène que font les mots en palpitant sous le jet vert de mes yeux clairs.
Nous avons maintenant entrechoqué nos bois. C'est le prélude nécessaire ; le salut de deux vieux amis. »
« L'or s'est fané entre les arbres, dit Rhoda, et un pan de verdure s'étend maintenant derrière eux, étiré comme la lame d'un couteau vue en rêve, ou une île effilée sur laquelle personne ne marche. Les voitures commencent à scintiller, à clignoter en descendant l'avenue. Les amoureux peuvent à présent s'enfoncer dans l'obscurité ; le tronc des arbres, gonflé d'amants, se fait obscène. »
« C'était différent autrefois, dit Bernard. Nous pouvions choisir de briser le courant. Ce nombre de coups de téléphones, de cartes postales, combien en faut-il maintenant pour ouvrir cette brèche où nous sommes tous venus, ensemble, à Hampton Court ? Comme la vie file de janvier à décembre ! Nous voilà emportés par le courant de choses devenues si familières qu'elles ne possèdent pas d'ombre ; nous ne comparons rien ; nous pensons rarement je ou tu ; et dans cette inconscience, nous sommes libérés à l'extrême des frictions, nous écartons les herbes qui poussent devant l'embouchure de canaux engloutis. Et nous devons sauter comme des poissons, haut dans les airs, pour attraper le train de Waterloo. Mais si haut que l'on saute, c'est dans le courant qu'on retombe. Je ne prendrai plus le bateau pour les îles des mers du Sud. Mes voyages ne dépassent pas Rome. Je suis le père de fils et de filles. Bloqué à ma place dans le puzzle.
Mais ce n'est que mon corps — cet homme vieillissant que vous appelez Bernard — coincé ici, irrémédiablement — du moins j'ai envie de le croire. Je pense de façon plus détachée que

lorsque j’étais jeune, quand je devais creuser avec la fougue de l’enfant dépiautant sa pochette surprise, avide de me découvrir moi-même. "Regarde, qu’est-ce que c’est ? Et ça ? Est-ce que ce sera un beau cadeau ? C’est tout ?" etc. Maintenant, je sais ce que la pochette contient ; et je ne m’en soucie plus vraiment. Je lance mes pensées dans les airs, comme l’homme jette en larges éventails les graines qui retombent dans le pourpre du soleil couchant, retombent sur la terre dense, labourée, brillante et nue.

Une phrase. Une phrase imparfaite. Que sont les phrases ? Elles m’ont laissé bien peu à poser sur la table, à côté de la main de Susan ; bien peu à sortir de ma poche, avec les papiers de Neville. Je ne suis pas une autorité reconnue dans le domaine du droit, de la médecine ou de la finance. Je dispose les phrases en rond autour de moi, comme de la paille humide ; je brille, phosphorescent. Et chacun de vous pense quand je parle : "Je m’illumine. Je rayonne." Souvent, les petits garçons se disaient "Elle est très bonne celle-ci, très bonne" quand les phrases sortaient de moi comme des bulles sous les ormes du terrain de jeux. Eux aussi montaient, comme des bulles ; eux aussi s’échappaient avec mes phrases. Mais je m’étiole dans la solitude. La solitude me défait.

Je vais de maison en maison comme les frères du Moyen âge qui dupaient mères et filles avec des ballades, des chapelets. Je suis un voyageur, un colporteur, qui paie son séjour d’une chanson ; accommodant, facilement satisfait ; dormant souvent dans la meilleure des chambres, celle avec lit à baldaquin ; ou couchant sur le foin d’une grange. Les puces ne me dérangent pas et je n’ai rien contre la soie. Je suis très tolérant. Je ne suis pas moraliste. J’ai trop conscience de la brièveté de la vie et de ses tentations pour la corriger d’un trait

rouge. Pourtant, je suis moins indulgent que vous ne le jugez — et vous me jugez — en vous fiant à ma seule aisance. J'ai un petit poignard de mépris et de sévérité dans le creux de ma manche. Cela dit, je suis à même d'être esquivé. Je fabrique des histoires. J'entortille mes jouets à partir de n'importe quoi. Une jeune fille est assise devant la porte d'un cottage ; et elle attend ; qui ? Séduite ou pas du tout ? Le recteur découvre un trou dans le tapis. Et il soupire. Sa femme, passant les doigts entre les vagues d'une chevelure encore opulente, réfléchit — etc. Vagues de signes, hésitations au coin des rues, quelqu'un jetant sa cigarette dans le caniveau : tout cela forme des histoires. Parmi toutes, laquelle est la vraie ? Ça, je ne sais pas. Alors je range mes phrases comme des vêtements dans un placard, attendant que quelqu'un les porte. Et pendant que j'attends ainsi, que je spécule et que je prends des notes, je ne me cramponne pas à la vie. Je serai balayé, comme l'abeille sur le tournesol. Ce qui fait ma philosophie s'accumule sans cesse, grossit, moment après moment, puis bondit comme le vif-argent dans douze directions à la fois. Alors que Louis, en revanche, les yeux hallucinés et graves, a su forger, dans sa mansarde et depuis son bureau, des conclusions définitives sur la vraie nature du savoir. »

« Il se brise, dit Louis, le fil que je tente de tirer ; votre rire le brise, votre indifférence, votre beauté aussi. Jinny, lorsqu'elle m'a embrassé dans le jardin, l'a brisé il y a des années. Et à l'école, les élèves avec leur vantardise, en se moquant de moi et de mon accent australien, l'ont brisé. Je dis "Voici quel sens donner" ; et je commence, le cœur battant — quelle vanité. Je dis "Écoutez le rossignol chanter dans le martellement des pas ; les conquêtes et les migrations. Comprenez que…" — et je finis

écartelé. Je cherche mon chemin dans les éclats de verre et les tuiles fracassées. En tombant, les lumières changeantes donnent aux choses les plus simples des taches léopard et les rendent étranges. Ce temps de réconciliation, ce moment où nous sommes réunis ici, avec du vin, des feuilles agitées par la brise, des kyrielles de jeunes gens, bras chargés de coussins, vêtus de flanelle blanche, le long du fleuve, tout est noirci par l'ombre des cachots, des tortures et de ces infamies que l'homme inflige à l'homme. Mes sens, si imparfaits, ne parviennent pas à gommer de violet les graves accusations que ma raison amasse et amasse contre nous, même quand nous sommes ici assis ensemble. Quelle est la solution, je me pose la question, où trouver une passerelle ? Comment puis-je tirer de ces apparitions dansantes, éblouissantes, un fil unique, qui saura tout relier ? Alors je réfléchis ; et vous pointez, sans bienveillance, mes lèvres pincées, mes joues jaunes et mes sourcils froncés perpétuellement.

Mais notez également, je vous prie, ma canne et mon gilet. J'ai hérité d'un bureau d'acajou massif au centre d'une pièce tapissée de cartes du monde. Nos bateaux ont acquis une réputation des plus enviables du fait de leurs cabines, débordantes de luxe. Nous les avons équipées de piscines et de gymnases. Je porte un gilet blanc à présent et je dois consulter mon agenda avant de fixer un rendez-vous.

Voilà avec quelle distance, malicieuse, ironique, j'espère détourner votre attention de ma nature craintive, tendre, infiniment jeune et vulnérable. Car je suis toujours le plus jeune ; le plus naïf, le plus surpris ; celui qui court au-devant de tout, rempli d'appréhension, de compassion pour ce qui embarrasse, ridiculise — une tache sur le nez, un bouton mal remis. Toutes les humiliations me

blessent. Pourtant, je peux me montrer sans pitié, d'une froideur de marbre. Je ne sais pas comment vous pouvez dire qu'être en vie est une chance. Vos petites impulsions et vos transports puérils, la bouilloire qui chauffe, ou l'air doux qui soulève et fait flotter délicatement l'écharpe de Jinny, sont à mes yeux autant de banderoles de soie à agiter devant le taureau qui charge. Je vous condamne. Et malgré tout mon cœur s'élance vers vous. Je vous suivrais jusque dans les flammes de la mort. Mais je suis plus heureux seul. Je me prélasse dans des vêtements cousus d'or et de pourpre. Et pourtant je préfère la vue sur les toits ; les chats qui frottent leurs flancs galeux contre les pierres de cheminées crevassées ; les vitres cassées ; et le métal rauque des cloches qui résonnent dans la tour d'une chapelle de briques. »

« Je vois ce qui est devant moi, dit Jinny. L'écharpe, les taches couleur de vin. Ce verre. Ce pot de moutarde. Cette fleur. J'aime ce qui se touche, ce qui se goûte. J'aime quand la pluie se change en neige et qu'elle devient palpable. Comme je suis téméraire, et bien plus courageuse que vous, je ne retiens pas ma beauté en l'économisant, de peur qu'elle ne me brûle. Je l'avale en entier. Elle est faite de chair ; elle est faite de matière. Mon imagination est celle du corps. Sa vision n'est pas finement tissée de blanc et de pureté, comme celle de Louis. Je n'aime pas tes chats maigres, tes cheminées toutes crevassées. La beauté famélique de tes toits me répugne. Les hommes et les femmes, en uniforme, perruques et toges, chapeaux melon, chemises de sport joliment ouvertes au niveau du col, l'infinie variété des robes de femmes (je remarque toujours tous les vêtements) font mon ravissement. Je tourbillonne avec eux, allant, venant, entrant, sortant, dans les chambres, les couloirs, ici, là, partout, où qu'ils aillent. Cet

homme examine le sabot d’un cheval. Celui-ci ouvre les tiroirs de sa collection privée. Je ne suis jamais seule. Tout un régiment m’accompagne. Ma mère a dû suivre le son des tambours, et mon père l’océan. Je suis comme le petit chien dans la rue, trottinant derrière la fanfare, mais qui s’arrête pour renifler un tronc, sentir une tache brune, puis soudain traverse la route, croise un bâtard et lève la patte tout en humant le délicieux fumet qui sort de la boucherie. Mes itinéraires m’ont emmenée dans des lieux insolites. Des hommes, je ne sais combien, se sont détachés du mur pour venir à moi. Je n’ai eu qu’à lever la main. Directement, rapides comme des flèches, ils sont venus, là où je l’ai ordonné — une chaise sur un balcon, ou une boutique au coin de la rue. Les tourments et les déchirures de vos vies, moi j’ai pu les résoudre, nuit après nuit, parfois rien qu’en frôlant une main sous une nappe, le temps d’un dîner — mon corps est si fluide que le simple contact d’un doigt suffit à le changer en une seule goutte, qui s’emplit, qui frissonne, vacille, tombe en extase.

Je me suis assise devant le miroir comme tu le fais pour écrire et additionner des chiffres à ton bureau. Ainsi, devant la glace, dans ce temple qu’est ma chambre, j’ai évalué mon nez et mon menton ; mes lèvres qui s’ouvrent trop grand, découvrant les gencives. J’ai observé. J’ai constaté. J’ai choisi quel jaune, quel blanc, brillant ou mat, bouclé ou lisse, peut s’accorder. Je suis versatile pour l’un, rigide pour l’autre, anguleuse comme une stalactite d’argent, ou aussi voluptueuse que la flamme dorée d’une bougie. J’ai couru violemment, comme un fouet claque et se déplie, jusqu’au bout de ma longe. Le haut de sa chemise, là dans le recoin, était blanche ; et puis violette ; la fumée et les flammes nous ont enveloppés tous les deux ; après un embrasement furieux — pourtant nous

élevions à peine la voix, installés sur le tapis de la cheminée, tandis que nous murmurions les secrets de nos cœurs comme dans le creux d'un coquillage pour que personne n'entende, et la maison dormait, mais une fois j'ai surpris un bruit, on remuait dans la cuisine, et une autre fois nous avons pris le tic-tac de l'horloge pour des pas qui venaient —, nous sommes tombés en cendres, ne laissant aucune relique, aucun os à moitié calciné, aucune mèche de cheveux à garder dans un médaillon comme ceux que vos moments intimes laissent derrière eux. Maintenant je deviens grise ; maintenant je me décharne ; je regarde mon visage, assise face au miroir, à midi, en pleine lumière, j'observe avec précision mon nez, mon menton, mes lèvres qui s'ouvrent trop grand, découvrant les gencives. Mais je n'ai pas peur. »

« Il y avait des réverbères, dit Rhoda, et sur le chemin, depuis la gare, les arbres n'avaient pas tout à fait perdu leurs feuilles. Celles qui restaient auraient pu me cacher. Mais je ne me suis pas cachée. J'ai marché droit vers vous, au lieu de dessiner ces cercles qui m'aident à éviter le choc des émotions, ce que je fais d'habitude. C'est seulement une astuce que mon corps a appris. Intérieurement, je ne sais rien ; je vous crains, je vous hais, je vous aime, je vous envie, je vous méprise, et jamais je ne suis heureuse de vous retrouver. En venant de la gare, tandis que je refusais l'ombre des arbres et des poteaux, j'ai pu percevoir à travers vos manteaux, vos parapluies, même de loin, à quel point vous êtes pris dans ce magma de moments répétés qui s'entrelacent ; vous êtes déterminés, avec votre point de vue, sur les enfants, l'autorité, la gloire, l'amour, la société ; là où moi je n'ai rien. Je n'ai pas de visage.

Ici, dans cette salle à manger, vous pouvez voir des ramures de cerfs sur leurs socles, et des verres ;

des salières ; des taches jaunes sur la nappe. "Garçon !" dit Bernard. "Du pain !" dit Suzanne. Et le garçon vient ; il apporte du pain. Moi, je ne vois que la moitié de la coupe, c'est une montagne, et rien qu'une partie des bois de cerfs, et la lueur sur le ventre de la cruche fissure les ténèbres, merveilleuse, terrifiante. Vos voix sonnent comme craquent les arbres de la forêt. Et vos visages aussi, avec leurs reliefs et leurs creux. Comme ils sont beaux, lorsqu'on se tient immobile, à distance, appuyé dans le noir contre les grilles d'un square ! Derrière vous se dessine un croissant blanc d'écume, et des pêcheurs du bout du monde tirent leurs filets et les relancent. Un vent secoue les feuilles les plus hautes d'une forêt ancestrale. (Pourtant, nous sommes ici à Hampton Court.) Des cris de perroquets brisent le calme intense de la jungle. (Ici, les tramways démarrent.) L'hirondelle, au milieu de la nuit, trempe ses ailes dans l'étang. (Nous parlons.) Voilà le territoire que je tente de délimiter lorsque nous sommes assis ensemble. Et pour cela je dois subir la pénitence de Hampton Court, à sept heures trente précises.

Mais puisque ce pain et ces bouteilles de vin me sont nécessaires, et que vos visages sont beaux avec leurs reliefs et leurs creux, et puisque la nappe est tachée de jaune, au lieu d'accroître ma compréhension du monde en cercles de plus en plus larges qui viendraient enfin (j'en rêve la nuit, je tombe du bord de la terre pendant que mon lit flotte, suspendu) embrasser l'entièreté du monde, je suis obligée d'en passer par ce que l'individu a de risible. Et d'abord endurer que vous me lanciez à la figure vos enfants, vos poèmes, vos engelures ou peu importe ce qui vous arrive ou ce que vous faites. Mais je ne me fais pas d'illusions. Après avoir été sollicitée, agacée et interrogée de tous côtés, je tomberai seule au travers du drap mince dans un

gouffre de feu. Et vous ne m'aiderez pas. Plus cruels que les bourreaux d'antan, vous me laisserez dégringoler et vous me taillerez en pièces pendant ma chute. Il arrive pourtant que les parois de nos pensées se fassent plus minces ; elles peuvent alors tout absorber et là je peux imaginer que nous soufflons une bulle si grande qu'elle pourrait contenir le soleil qui se couche, le soleil qui se lève, et nous saurions nous emparer du bleu du plein midi et du noir de la nuit avant de larguer les amarres pour fuir, fuir d'ici et de maintenant. »

« Goutte à goutte, dit Bernard, le silence tombe. Il se forme sur le toit de l'esprit et tombe au-dessous, en flaques. À jamais seul, seul, seul — écoutez le silence tomber et ses anneaux s'étendre jusqu'aux dernières limites. Gorgé et repu, fort de la satisfaction propre à l'âge mûr, moi, que la solitude détruit, je laisse le silence tomber goutte à goutte.

Mais en tombant le silence creuse mon visage, il ravage mon nez comme la pluie dehors sur le bonhomme de neige. À mesure que le silence tombe, je me dissous tout entier, je deviens sans figure, sans traits qui me distingueraient d'un autre. C'est sans importance. L'important ? Nous avons fait un bon dîner. Le poisson, les escalopes de veau et le vin ont émoussé la dent pointue de l'égo. L'angoisse est au repos. Le plus vaniteux d'entre nous, Louis peut-être, se moque de ce que pensent les gens. Les tourments de Neville se reposent. Laissons tout ces gens prospérer — c'est ce qu'il se dit. Susan écoute respirer ses enfants, tous endormis et en sécurité. Dors, dors, elle chante. Rhoda a lancé ses bateaux jusqu'au rivage. Qu'ils aient sombré ou jeté l'ancre, peu lui importe. Nous voilà prêts à considérer en toute impartialité ce que propose le monde. Je songe maintenant que la Terre est un simple caillou détaché par

hasard de la face du soleil et que nulle part il n'y a de vie dans les abîmes de l'espace. »
« Dans ce silence, dit Susan, c'est comme si la feuille ne devait pas tomber, ni l'oiseau s'envoler. »
« Comme si le miracle avait eu lieu, dit Jinny, et que la vie attendait ici et maintenant. »
« Et, dit Rhoda, nous n'aurions que cela à vivre. »
« Mais, dit Louis, entendez le monde traverser les abîmes de l'espace infini. Son grondement ; le ruban lumineux de l'histoire est passé, et nos rois, et nos reines ; nous avons disparu ; notre civilisation ; le Nil ; et toute forme de vie. Les gouttelettes séparées qui nous forment se dissolvent ; notre espèce s'éteint, perdue dans les abîmes du temps, dans les ténèbres. »
« Le silence tombe ; le silence tombe, dit Bernard. Mais écoutez maintenant ; tac, tac ; le son d'une trompe ; encore une ; le monde nous rappelle à lui. J'ai entendu à un moment le vent qui hurlait dans le noir alors que nous étions au-delà de la vie. Et soudain tac, tac (l'horloge) ; le son d'une trompe ; et une autre (les voitures). Nous avons atterri ; nous sommes sur le rivage ; nous sommes, six d'entre nous, assis autour d'une table. C'est la mémoire du nez sur mon visage qui me rattrape. Je me lève ; "Bats-toi", je crie "Bats-toi !" et parce que je me souviens du contour précis de mon nez je frappe la table de ma cuillère, avec acharnement. »
« Opposons-nous à ce chaos qui ne connaît pas de limites, dit Neville, à cette stupidité informe. Derrière un arbre, ce soldat qui fait la cour à une nurse est aussi admirable que toutes les étoiles réunies. Pourtant, parfois, une étoile qui tremble apparaît dans le ciel limpide, et elle me fait penser que le monde est beau, et que nous sommes des asticots qui déformons même les arbres à force de luxure. »

(« Pourtant, Louis, dit Rhoda, comme il dure peu, ce silence. Ils commencent déjà à replier leurs serviettes. "Qui s'approche ?" demande Jinny ; et Neville soupire, en se souvenant que Percival ne viendra pas. Jinny a sorti son miroir. Étudiant son visage comme un artiste, elle se repoudre le nez et, après un temps de réflexion, elle peut donner à ses lèvres le rouge précis qu'il leur faut. Susan, pleine de mépris et de peur devant ces préparatifs, boutonne le haut de son manteau puis le re-déboutonne. À quoi se prépare-t-elle ? À quelque chose oui, mais quelque chose de différent. »
« Écoute-les, dit Louis, ils se disent "Il est temps. Je suis toujours vigoureux". Ils se disent "Mon visage se découpera sur le noir de l'espace infini". Ils ne finissent pas leurs phrases. Ils répètent sans cesse "Il est temps. Les jardins vont fermer". En les suivant, Rhoda, et emportés dans leur courant, nous resterons peut-être un peu en arrière. »
« Comme des conspirateurs qui ont des secrets à chuchoter, dit Rhoda. »)
« C'est vrai, et je tiens pour un fait avéré, dit Bernard, qu'ici même, dans cette avenue que nous descendons, un roi est tombé de cheval, désarçonné par une taupinière. Mais comme il est étrange d'opposer aux tourbillons abyssaux d'un espace sans limites une petite figure avec une théière dorée sur la tête. Bientôt, on se remet à croire aux figures : mais pas à ce qu'elles ont sur la tête. Notre passé anglais — une fraction de lumière. Et les gens se mettent des théières sur la tête et disent : "Je suis le roi !" Non, je tente de retrouver, tandis que nous marchons, la notion du temps, mais avec tout ce noir qui coule devant mes yeux je dois lâcher prise. Ce palais semble aussi léger qu'un nuage qui se serait figé une seconde dans le ciel. Notre esprit nous joue cette farce — poser des rois sur un trône, l'un après l'autre, une

couronne sur la tête. Et nous qui marchons de front, tous les six animés par cette sorte de lueur hasardeuse que nous appelons cerveau ou sentiment, comment pouvons-nous lutter contre ce courant ; qu'est-ce qui est appelé à durer ? Nos vies aussi ruissellent en descendant le long d'avenues privées de lumière, et elles passent sur le ruban du temps, sans identités. Un jour Neville m'a jeté un poème au visage. Avec le sentiment soudain d'être immortel, j'ai répondu "Je sais moi aussi ce que savait Shakespeare". Mais ça s'est évanoui. »

« De façon ridiculement absurde, dit Neville, tandis que nous marchons, le temps revient. Il suffit qu'un chien trottine. La machine fonctionne. L'âge fait blanchir ce portail. Trois cents ans semblent maintenant peser bien plus qu'un moment fugitif face à ce chien. Le roi Guillaume monte à cheval, coiffé de sa perruque, et les dames de la cour balaient le gazon de leurs traînes brodées. Je commence à être convaincu, tout en marchant, que le sort de l'Europe est d'une grande importance et, aussi ridicule que cela puisse sembler, que tout dépend de la bataille de Blenheim. Oui ; je le déclare, alors que nous passons cette porte, le moment présent est bien là ; je suis redevenu un sujet du roi George. »

« Et tandis que nous descendons cette avenue, dit Louis, moi légèrement appuyée contre Jinny, Bernard bras dessus bras dessous avec Neville, et Susan, sa main dans la mienne, et il est difficile de ne pas pleurer en nous voyant, petits enfants, prier Dieu de nous garder en sécurité dans le sommeil. Il est doux de chanter ensemble, mains jointes, lorsque la peur du noir est là et que Miss Curry joue de l'harmonium. »

« Les portes de fer se sont refermées, dit Jinny. La mâchoire du temps a cessé de nous dévorer. Nous

avons triomphé de l’espace abyssal, avec du rouge, de la poudre de riz, et des mouchoirs légers. »
« Je serre, je tiens bon, dit Susan. Je tiens cette main fermement, n’importe laquelle, avec amour, avec haine ; peu importe. »
« Une atmosphère calme, immatérielle, plane sur nous, dit Rhoda, c’est un soulagement temporaire qui nous plaît (il est rare que l’angoisse s’efface), quand les parois de nos esprits deviennent plus transparentes. Le palais de Wren, tout comme le quatuor qui jouait pour un public échoué au sec, dans des fauteuils d’orchestre, forme un rectangle. Un carré est posé sur ce rectangle, et nous pouvons dire : "Voilà notre demeure." La structure est maintenant visible. Presque rien n’est laissé à l’écart. »
« La fleur, dit Bernard, l’œillet rouge dans son vase, à la table du restaurant où nous sommes venus avec Percival, est maintenant une fleur à six faces ; faite de six vies. »
« Une clarté mystérieuse, dit Louis, ici contre les ifs. »

« Faite de tant d’efforts, et de si nombreux gestes », dit Jinny.
« Mariage, mort, voyages, amitié, dit Bernard ; ville et campagne ; les enfants et tout le reste ; une matière faite de pans multiples se détache de l’obscurité ; une fleur avec toutes ses facettes. Arrêtons-nous un instant ; prenons le temps de regarder ce que nous avons fait. Et laissons-le flamber contre les ifs. Une vie. Là-bas. C’est fini. Ça s’en va. »
« Ils s’éclipsent à présent, dit Louis. Susan avec Bernard. Neville avec Jinny. Restons toi et moi, Rhoda, près de l’urne de pierre. Quel chant va-t-on entendre à présent que ces couples rejoignent les bosquets, que Jinny montre de sa main gantée les

nénuphars en prétendant les découvrir, et que Susan, qui aime Bernard depuis toujours, lui dit : "Ma vie gâchée, ma vie dilapidée" ? Quand saisissant la petite main aux ongles cerise de Jinny, près du lac, au bord de l'eau éclairée par la lune, Neville crie : "Amour, amour", et qu'elle répond : "Amour, amour", imitant un oiseau ? Quel chant va-t-on entendre ? »

« Ils disparaissent derrière le lac, dit Rhoda. Ils se déplacent dans l'herbe furtivement, mais avec assurance, comme s'ils savaient qu'ils pouvaient exiger de notre compassion leur ancien privilège — qu'on ne les dérange pas. Les penchants de l'âme suivent cette pente, c'est ainsi ; ils ne peuvent pas s'empêcher de nous abandonner. L'obscurité s'est refermée sur leurs corps. Quel chant va-t-on entendre — celui du hibou, du rossignol, du roitelet ? La sirène du bateau à vapeur mugit ; la lumière cille sur les rails électriques ; avec gravité, les arbres se courbent et penchent. Une lueur plane au-dessus de Londres. Voici une vieille femme qui rentre d'un pas tranquille, et là un homme s'attarde, c'est un pêcheur avec sa canne, il descend de la terrasse. Aucun son, aucun mouvement ne doivent nous échapper. »

« Un oiseau rentre au nid, dit Louis. Le soir ouvre les yeux et jette un œil dans les buissons avant de s'endormir. Comment pouvons-nous décoder le message confus, hétéroclite, qu'ils nous renvoient, eux tous, non seulement eux, mais aussi tant de morts, des garçons et des filles, des adultes, hommes et femmes qui se promenèrent ici, sous le règne d'un roi ou du suivant ? »

« Un poids est tombé dans la nuit, dit Rhoda, l'entraînant dans sa chute. Chaque arbre se grossit d'une ombre qui n'est pas celle de l'arbre derrière lui. On perçoit le son du tambour sur les toits d'une ville privée de nourriture où les Turcs affamés sont

inquiets, incertains. Nous entendons leurs cris aigus, comme les feulements du cerf, "Ouvrez, ouvrez". Les tramways hurlent, les rails crépitent. Les branches des hêtres et des bouleaux s'agitent, et leurs branches s'écartent dans un froissement soyeux, comme si la mariée laissait tomber sa chemise devant la porte en disant "Ouvrez, ouvrez". »

« Tout semble vivre, dit Louis. Cette nuit, je n'entends la mort nulle part. La stupidité du visage de cet homme, la vieillesse sur celui de cette femme, seraient assez forts, pourrait-on croire, pour conjurer l'incantation et apporter la mort. Mais, où est la mort ce soir ? Toute la vulgarité, les menus détails, ceux-là ou d'autres, tout se retrouve broyé comme du verre et pulvérisé dans le bleu, la marée, son flot frangé de rouge qui, s'approchant du rivage et fertile d'innombrables poissons, se brise, juste à nos pieds. »

« Si nous pouvions monter ensemble, si nous pouvions observer d'assez haut, dit Rhoda, et demeurer intacts, et sans aucun appui — mais toi, qu'un faible bruit d'applaudissements mêlés de louanges et de rires bouleverse, et moi, sans cesse exaspérée par les compromissions du vrai, du faux que les lèvres prononcent, nous ne pouvons compter que sur la solitude et la violence de la mort, et cela nous sépare des autres. »

« Nous sépare à jamais, dit Louis. Nous avons renoncé aux étreintes dans les fougères, et à l'amour, l'amour au bord du lac, et nous nous tenons là, comme des conspirateurs qui se seraient écartés pour partager un quelconque secret auprès de l'urne. Mais à présent regarde, pendant que nous sommes là, une onde déferle à l'horizon. Le filet est soulevé, hissé, toujours plus haut. Jusqu'à toucher la surface de l'eau. L'eau se fend de reflets argentés, de poissons qui frétillent. Tantôt

ils sautent ou ils se tordent, ils viennent s'échouer sur le rivage. La vie déverse le contenu de son filet sur l'herbe. Des silhouettes s'approchent de nous. Est-ce que ce sont des hommes, des femmes ? Elles sont encore drapées dans l'étoffe incertaine de la marée qui les noyait. »

« Et maintenant, dit Rhoda, en passant devant l'arbre, elles retrouvent leur stature naturelle. Ce ne sont que des hommes, que des femmes. L'enchantement et l'effroi se transforment à mesure qu'elles laissent glisser l'étoffe de la marée. La compassion revient tandis qu'elles émergent sous la clarté de la lune comme autant de vestiges d'une armée, elles qui nous représentent, qui s'en vont chaque nuit au combat (ici ou en Grèce), qui reviennent chaque nuit couvertes de blessures, le visage ravagé. Maintenant, elles sont dans la lumière. Et elles ont des visages. Elles redeviennent Susan et Bernard, Jinny et Neville, ceux que nous connaissons. Mais comme tout est rétréci ! Desséché, et avilissant ! De vieux frissons reviennent me transpercer, de haine et de terreur, tandis que les crochets qu'ils lancent m'agrippent ; les saluts qu'ils envoient, les signes de reconnaissance, leurs doigts qui happent, leurs yeux qui fouillent. Pourtant, il leur suffit d'ouvrir la bouche, avec les premiers mots, leur ton si familier, le décalage constant avec ce qu'on attend, les gestes de leurs mains qui sortent des ténèbres mille jours du passé, tout vient secouer ma détermination. »

« Quelque chose vibre et danse, dit Louis. Ils viennent, descendant l'avenue, et l'illusion renaît. Les vagues de questions reprennent. Qu'est-ce que je pense de toi — et que penses-tu de moi ? Qui es-tu ? Qui suis-je ? —, le malaise plane dans l'air à nouveau, le pouls s'accélère, le regard brille et toute la folie de l'existence individuelle, sans

laquelle la vie retomberait ou se terminerait, reprend. Ils fondent sur nous. Le soleil du sud tombe sur l'urne et la fait scintiller ; nous sommes repoussés dans les eaux d'une mer violente, cruelle. Que Dieu nous vienne en aide pour que nous jouions notre rôle au moment de saluer leur retour — Susan et Bernard, Neville et Jinny. »

« Nous avons détruit quelque chose par notre seule présence, dit Bernard, un monde peut-être. »

« Pourtant, nous respirons à peine, dit Neville, tant nous sommes fatigués. Nous sommes dans cet état d'esprit passif d'épuisement qui ne souhaite qu'une chose, retrouver le corps maternel dont il a été séparé. Tout le reste est détestable, forcé, et éreintant. Le jaune de l'écharpe de Jinny prend la couleur d'une phalène sous cette lumière ; et les yeux de Susan sont éteints. On nous distingue à peine du fleuve. Le bout rouge d'une cigarette est le seul point qui marque notre présence. Et la satisfaction de vous avoir quittés, d'avoir déchiré le tissu, se teinte de tristesse ; nous avons cédé au désir de presser, seuls, un jus plus amer, plus noir, et plus sucré aussi. Maintenant, nous sommes épuisés. »

« Après cet embrasement, dit Jinny, il ne reste plus rien à garder dans un médaillon. »

« Je reste bouche ouverte, dit Susan, comme l'oisillon, frustrée, attendant quelque chose qui m'échappe. »

« Prenons un instant, dit Bernard, avant de partir. Marchons de long en large sur l'esplanade au bord de l'eau où nous sommes presque seuls. C'est bientôt l'heure de dormir. Les gens sont rentrés chez eux. Comme c'est réconfortant de voir les lumières briller aux fenêtres des chambres de boutiquiers de l'autre côté du fleuve. En voilà une — et là, une autre. Que pensez-vous qu'ils aient gagné aujourd'hui ? Juste de quoi payer le loyer, la

lumière, la nourriture, les vêtements des enfants. Pas plus. Et avec les lumières de ces petits commerces, c'est le sentiment que la vie est supportable qui s'offre à nous ! Samedi arrive, ils ont peut-être de quoi s'acheter une place de cinéma. Peut-être qu'avant d'éteindre les lampes, ils vont dans leur petit jardin, ils regardent l'énorme lapin couché dans son clapier. C'est ce lapin qui fera le repas du dimanche. Puis ils éteignent la lumière. Et ils dorment. Pour des milliers de gens, le sommeil n'est que tiédeur, silence, et l'occasion de s'amuser d'un rêve fantastique. "J'ai posté ma lettre au journal du dimanche, pense le marchand de légumes. Supposons que je gagne cinq cents livres avec le concours de football ? On pourra tuer le lapin. La vie est agréable. La vie est belle. J'ai posté ma lettre. On tuera le lapin." Et il dort.

Et cela continue. Écoutez. Ces chocs qui résonnent l'un après l'autre, ce sont ceux de wagons qu'on raccroche sur les rails d'une voie de garage. L'heureux enchaînement des événements l'un après l'autre dans nos vies. Clac, clac, clac. Il faut, il faut, il faut. Il faut partir, il faut dormir, il faut se réveiller, il faut se lever — des mots simples, bienveillants, que nous faisons mine de détester mais que nous pressons fermement contre nos cœurs, car sans eux nous n'existons pas. Comme nous l'adorons, ce son qui rappelle le choc du wagon raccroché au suivant sur les rails !

Et maintenant, plus loin en aval du fleuve, j'entends chanter ; c'est le chœur de jeunes garçons qui s'en reviennent, bravaches, d'une excursion à la mer où ils ont passé la journée sur le pont d'un bateau bondé. Ils chantent, comme ils chantaient en traversant la cour les soirs d'hiver, ou bien, fenêtres ouvertes l'été, ils s'enivraient et ils cassaient les meubles et, coiffés d'une petite casquette à

rayures, ils tournaient la tête tous ensemble du même côté quand la voiture prenait le virage ; et je voulais être avec eux.
Avec le chœur, les tourbillons de l'eau et le murmure à peine perceptible de la brise, voilà que nous filons. Effrités, en petits morceaux. Et là ! Quelque chose de très important vient de tomber. Je ne peux plus être entier. Je vais dormir. Mais nous devons partir, il le faut ; il faut prendre le train ; il faut revenir à pied à la gare — il faut, il faut, il faut. Nous ne sommes que des corps qui courront côte à côte. Je n'existe que dans la plante de mes pieds et les muscles fatigués de mes cuisses. On dirait que nous marchons depuis des heures. Mais où ? Je me m'en souviens pas. Je suis comme un rondin de bois qui glisse doucement jusqu'aux rebords d'une cascade. Je ne suis pas juge. Je ne suis pas appelé à donner mon opinion. Les maisons et les arbres se ressemblent tous sous cette lumière grise. Qu'est-ce que c'est, un poteau ? Et ça, une femme qui marche ? Voici la gare, et si le train venait me fendre en deux je me reformerais de l'autre côté, car je suis un, je suis indivisible. Mais, ce qui est étrange, c'est que je garde serré entre les doigts de ma main droite mon billet de retour pour Waterloo, même maintenant, même en dormant. »

Le soleil s'était maintenant couché. Ciel et mer étaient confondus. Les vagues en se brisant déployaient des éventails blancs au-delà du rivage et projetaient des ombres blanches dans les recoins de grottes sonores puis, s'enroulant sur elles-même, elles se retiraient en soupirant sur les galets.

L'arbre en secouant ses branches fit pleuvoir une nuée de feuilles. Là, elles se posaient parfaitement calmes, attendant à leur place précise la dissolution qui viendrait. Du noir et du gris irradiaient le jardin en provenance du vase brisé qui, autrefois, avait su retenir une lueur rouge. Des ombres sombres noircissaient les tunnels entre les tiges. La grive se taisait et le ver se laissait aspirer par l'étroitesse de son trou. De temps en temps, un brin de paille creux et blanchi, soufflé d'un ancien nid, tombait entre les herbes sombres parmi les pommes pourries. La lumière avait disparu du mur de la cabane à outils, et la peau de vipère vidée pendait, accrochée à son clou.
Toutes les autres couleurs de la pièce débordaient leur contours. Le tracé précis du pinceau gonflait et chancelait ; armoires et chaises avaient fondues leurs ombres brunes en une seule masse, obscure, immense. Du plancher au plafond flottaient de grands rideaux tout secoués de noirceur. Le miroir était pâle comme l'entrée d'une grotte sous l'ombre de plantes volubiles.
La substance des collines avait perdu sa fermeté. Les lumières en changeant suivaient les recoins filandreux de routes cachées et submergées, mais aucune clarté ne passait entre les ailes repliées des collines, ni aucun son, sauf le cri d'un oiseau à la recherche d'un arbre solitaire. Au bord de la falaise, se mélangeaient à parts égales le murmure de la brise balayée de forêts et celui rafraîchi par les milliers de profondeurs vitreuses de l'océan.
Comme s'il y avait des vagues de ténèbres dans l'air, l'obscurité allait en avançant, couvrant les maisons, les collines, les arbres, telles les vagues de la mer qui viennent lécher les flancs d'un navire englouti. Les ténèbres déferlaient dans les rues, enveloppaient les silhouettes esseulées avant de les noyer ; elles effaçaient les couples enlacés dans l'ombre pluvieuse des ormes, feuillus comme en été. Les ténèbres

déroulaient leurs vagues noires dans les allées herbeuses, sur la peau ridée du gazon, enveloppaient le buisson d'épines isolé et les coquilles d'escargot vides déposées à son pied. Et s'élevant toujours, les ténèbres en soufflant gagnaient les pentes dénudées de terres plus hautes, rencontraient les sommets usés, rongés de la montagne, là où la neige attend éternellement sur la roche dure, même lorsque les vallées regorgent du ruissellement des eaux et du jaune des feuilles de vigne, et que des jeunes filles, assises sous la véranda, lèvent les yeux pour regarder la neige, le visage à l'abri d'un éventail. Elles aussi, les ténèbres venaient les recouvrir.

« Maintenant pour résumer, dit Bernard. Pour vous préciser à présent le sens de ma vie. Et comme nous ne nous connaissons pas tous les deux (même si je vous aie rencontré une fois, je pense, à bord d'un bateau qui partait vers l'Afrique), nous pouvons parler librement. J'ai l'illusion que quelque chose colle à l'instant, quelque chose de rond, de profond, qui a du poids, quelque chose d'achevé. Quelque chose qui semble être, pour le moment, ma vie. Et si c'était possible, je vous la donnerais tout entière. Je la détacherais comme on détache un grain de raisin de sa grappe. Je dirais : "Prenez. Voilà ma vie."

Mais, malheureusement, ce que je vois moi (ce globe, rempli de silhouettes), vous ne le voyez pas. Vous me voyez assis à cette table face à vous, un homme assez lourd, plutôt vieillissant, les tempes grises. Vous me voyez prendre ma serviette pour la déplier. Me verser un verre de vin. Et derrière moi, la porte s'ouvrir, les gens passer. Si je veux vous faire comprendre ma vie pour vous la donner, je

dois vous raconter une histoire — et il y en a tellement, des histoires d'enfance, d'école, amour, mariage, mort, et tout le reste ; aucune d'elles n'est vraie. Pourtant, pareils à des enfants nous nous racontons des histoires, et pour les décorer, nous fabriquons ces phrases ridicules, flamboyantes, des phrases magnifiques. Comme je suis fatigué des histoires, comme je suis fatigué des phrases qui retombent si merveilleusement bien, les deux pieds bien campés au sol ! Et comme aussi, aujourd'hui, je me méfie des tracés de vie bien nets qu'on crayonne sur une demi-feuille de papier. Je me prends à rêver d'une autre langue, intime, comme celle des amoureux, faite de mots brisés, de mots inarticulés et du bruit de frottement que font les pas sur un trottoir. Je commence à chercher une forme qui puisse s'accorder aux moments d'humiliation et de triomphe qui fatalement arrivent de temps en temps. Couché dans un fossé un jour d'orage, lorsqu'il a plu, viennent d'énormes nuages qui traversent le ciel, des lambeaux de nuages, des volutes de nuages. Ce qui me ravit alors, c'est la confusion, l'immensité, l'indifférence, la fureur. De grands nuages toujours changeants, et ce mouvement ; quelque chose d'à la fois sulfureux et sinistre, bouleversé, sens dessus dessous ; imposant, dérivant, dispersé, perdu, et moi, minuscule, oublié dans un fossé. Rien qui ressemble à une histoire ou à un tracé net.

Mais prenons le temps, pendant le repas, de parcourir ces scènes comme les enfants tournent les pages d'un livre d'images, et la nurse leur montre du doigt et dit : "Ça, c'est une vache. Ça, un bateau." Allons, feuilletons les pages et, j'ajouterai, pour vous divertir, un commentaire dans la marge.

Au début, il y avait la nurserie, avec ses fenêtres ouvrant sur le jardin et, au-delà, la mer. J'ai vu

quelque chose qui luisait — sûrement la poignée de cuivre du vaisselier. Ensuite Mme Constable a levé l'éponge au-dessus de sa tête et l'a pressée, et de partout se sont mises à jaillir, à droite, à gauche, le long de la colonne vertébrale, des flèches de sensation. C'est ainsi, jusqu'à notre dernier souffle, pour le temps qui nous reste, si nous heurtons une chaise, une table, ou une femme, nous sommes transpercés de flèches de sensation — en se promenant dans un jardin, ou buvant de ce vin. Et d'ailleurs, parfois, quand je passe sous la fenêtre allumée d'une maison où un enfant vient de naître, je pourrais les supplier de ne pas presser l'éponge sur ce corps neuf. Ensuite, il y avait le jardin et la canopée de feuilles de mûriers qui semblaient tout contenir ; des fleurs, brûlantes comme des étincelles au-dessus de verts profonds ; un rat grouillant d'asticots sous une feuille de rhubarbe ; la mouche qui bourdonnait, bourdonnait, bourdonnait sous le plafond de la nurserie, et des piles d'assiettes pleines d'innocentes tartines de beurre. Toutes ces choses arrivent en une seconde et durent éternellement. Des visages se profilent. Ils déboulent d'un angle tout à coup, quelqu'un dit "Bonjour", et "c'est Jinny. Voilà Neville. C'est Louis en flanelle grise avec sa ceinture de serpent. Et Rhoda." Sa bassine où elle faisait naviguer des pétales de fleurs blanches. Et Susan en pleurs, le jour où j'étais dans la cabane à outils avec Neville ; j'ai senti mon indifférence fondre. Neville ne fondait pas. "Alors", j'ai pensé, "je suis moi, je ne suis pas Neville", merveilleuse découverte. Susan pleurait et je l'ai suivie. Son mouchoir mouillé et la vue de son petit dos qui se baissait et se soulevait comme le bras d'une pompe, ses sanglots face à ce qui lui était refusé, m'ont mis les nerfs à vif. "On ne devrait pas endurer ça", c'est ce que j'ai dit en m'asseyant à côté d'elle sur les racines dures

comme des squelettes. C’est là que, pour la première fois, j’ai pris conscience de la présence de ces ennemis qui changent, mais restent constamment ; les forces contre lesquelles lutter. S’y abandonner sans rien faire est impensable. "Tu as ta route, monde", à ce qu’on dit, "moi j’ai la mienne". J’ai crié "Partons en exploration", et j’ai bondi, j’ai dévalé la pente avec Susan et j’ai vu le garçon d’écurie faire résonner la cour de ses grandes bottes. En bas, à travers l’épaisseur des feuilles, les jardiniers brossaient la pelouse avec leurs grands balais. La dame était assise à écrire. Transpercé, arrêté net, j’ai pensé : "Je ne peux pas perturber un seul de ces coups de balai. Ils balayent et ils balayent. Ni la fixité de cette femme qui écrit. Il est étrange qu’on ne puisse pas empêcher les jardiniers de balayer ni déplacer une femme. Ils sont restés là toute ma vie. C’est comme se réveiller à Stonehenge entouré d’un cercle de grandes pierres, ces ennemis, ces présences. Puis un pigeon s’envola de l’arbre. Et étant amoureux pour la première fois, j’ai fait une phrase, un poème sur un pigeon, une seule phrase, car une trouée s’était faite dans mon esprit, une de ces transparences soudaines à travers laquelle on voit tout. Puis encore des tartines de beurre et encore des mouches qui bourdonnaient en rond sous le plafond de la nurserie avec ses îlots de lumière tremblante, froissée, couleur d’opale, et les doigts pointus du lustre qui laisse tomber des gouttes bleues sur le coin de la cheminée. Jour après jour en venant nous asseoir pour le thé nous pouvions observer toutes ces choses.

Mais nous étions tous différents. La cire — la cire immaculée qui recouvre la colonne vertébrale s’est fondue en différents endroits pour chacun de nous. Les grognements du garçon chaussé de bottes courtisant une fille dans les groseilliers ; les

vêtements claquant au vent sur la corde ; le mort dans le caniveau ; le pommier, désolé sous la lune ; le rat grouillant d'asticots ; le lustre dégoulinant de bleu — notre cire blanche aura été striée et tachée par chacune de ces choses, différemment. Louis a été dégoûté par la chair qui mène les hommes ; Rhoda par notre cruauté ; Susan ne pouvait pas partager ; Neville voulait l'ordre ; Jinny l'amour ; et ainsi de suite. Nous avons terriblement souffert en devenant des corps séparés.

Pourtant j'ai été préservé de ces excès et j'ai pu survivre à beaucoup de mes amis, je suis un peu corpulent, gris, comme élimé au niveau du thorax à force de me pencher, car c'est le panorama de la vie non pas vu du toit mais depuis la fenêtre du troisième étage qui me ravit, et pas ce qu'une femme dit à un homme, même si cet homme c'est moi. Dans ce cas, comment aurais-je pu être brutalisé par l'école ? Comment auraient-ils pu me mener la vie dure ? Il y avait le recteur qui entrait tout chancelant dans la chapelle, comme sur le pont d'un cuirassé pris dans la tempête, criant ses ordres dans un mégaphone, car ceux qui détiennent l'autorité tendent toujours vers le mélodrame — je n'avais pas de haine pour lui contrairement à Neville, ni de vénération comme Louis. Je prenais des notes pendant que nous étions assis ensemble dans la chapelle. Il y avait des piliers, des ombres, des plaques de cuivre commémoratives, des garçons qui chahutaient et s'échangeaient des timbres sous les livres de prières ; le bruit d'une pompe rouillée ; le professeur et ses tirades retentissantes sur l'immortalité et se comporter comme des hommes ; Percival se grattait la cuisse. Je prenais des notes pour fabriquer des histoires ; je dessinais des portraits dans les marges de mes carnets et c'est ce qui m'a différencié d'autant plus des autres.

Voici quelques-unes de ces silhouettes que j'ai vues.

Percival regardait droit devant lui ce jour-là. Il avait aussi cette façon bien à lui de se passer la main sur la nuque. Des gestes incomparables. Nous avons tous usé nos mains en les passant derrière nos têtes — sans réussir. Il avait cette sorte de beauté qui se défend de toute caresse. Comme il n'était pas très précoce, il lisait tout ce qui était écrit en vue de notre éducation sans commenter, et il pensait avec cette magnifique équanimité (les mots latins me viennent naturellement) qui le tiendrait à l'écart de bien des mesquineries humiliantes, que les nattes de lin de Lucy et ses joues roses étaient la beauté féminine portée au plus haut point. Ainsi préservé, son goût devint plus tard d'une grande finesse. Mais on devrait entendre de la musique s'élever, des cantiques sauvages. De la fenêtre, devrait monter un chant de chasse, vif et insaisissable — un bruit qui retentit dans les collines avant de s'éloigner. La surprise, l'inattendu, l'inexplicable, et tout ce qui fait de la symétrie une absurdité, voilà ce qui me vient immédiatement à l'esprit quand je pense à lui. Le petit dispositif qui note les observations se détraque. Les piliers s'écroulent ; le professeur flotte dans les airs ; l'exaltation me prend. Il est tombé alors qu'il chevauchait, en pleine course, et quand je suis arrivé ce soir sur Shaftesbury Avenue, ces visages anonymes à peine esquissés qui sortent comme des flopées de bulles des portes du métro, ces Indiens dont on n'a pas idée, ces gens mourant de faim ou de maladie, les femmes trompées, les chiens qu'on fouette et les enfants qui pleurent, tous m'ont semblé porter son deuil. Il leur aurait rendu justice. Il les aurait protégés. Vers l'âge de quarante ans, il aurait

indigné les institutions. Aucune berceuse ne m’est jamais venue qui aurait su chanter pour son repos. Mais permettez que je plonge à nouveau ma cuillère pour ramener à la surface un de ces objets ténus qu’au mieux on nomme "figures amies" : Louis. Il s’asseyait les yeux rivés sur le pasteur. Son être semblait recoquillé derrière son front, lèvres serrées ; le regard fixe, soudain pris dans l’éclair d’un rire. Et il souffrait d’engelures, conséquences d’une circulation imparfaite. Malheureux, sans amis, exilé, il savait quelquefois, dans les moments de confidences, décrire le flux des vagues sur les plages de chez lui. Le regard sans pitié de la jeunesse s’arrêtait sur ses articulations gonflées. Oui, mais nous avons aussi très vite senti à quel point il était tranchant, compétent, sévère, et comme il était naturel pour nous, étendus sous les ormes à faire semblant de regarder le cricket, d’attendre son approbation, rarement donnée. Autant l’ascendant qu’il montrait nous irritait, autant nous aimions suivre Percival. Guindé, méfiant, levant les pieds comme une grue, courait pourtant cette légende d’une porte qu’il avait défoncée à poings nus. Mais son pic était bien trop haut, trop aride et pierreux pour que ce genre de brume s’y accroche. Il était dépourvu des attaches ordinaires qui nous relient les uns aux autres. Il restait à l’écart ; énigmatique ; érudit, doué d’une précision exemplaire, ce qui est en soi redoutable. Mes phrases (comment décrire la lune) n’avaient pas son assentiment. D’un autre côté, il enviait jusqu’au désespoir l’aisance que je montrais avec les domestiques. Non pas parce le sens de ses mérites le désertait. Cela se rapportait au respect qu’il avait pour la discipline. D’où son succès, finalement. Sa vie, pourtant, n’était pas très heureuse. Mais regardez — allongé sur la paume de ma main, voyez son œil virer au blanc. Soudain,

le sentiment de savoir de quoi sont faits les gens nous quitte. Je le repose dans le bain où il reprendra son éclat.

Neville ensuite — couché sur le dos pour contempler le ciel d'été. Il flottait parmi nous comme le duvet du chardon, indolent, venant hanter le coin ensoleillé d'un terrain de jeu, n'écoutant pas, mais sans s'éloigner. C'est grâce à lui que j'ai pu m'approcher sans jamais les toucher des classiques latins, et c'est aussi de lui que j'ai puisé certaines de ces habitudes de pensée tenaces qui nous rendent irrémédiablement tordus — par exemple pour ce qui est des crucifix, qu'ils sont la marque du démon. Nos mi-amours mi-haines et les ambiguïtés sur ces sujets étaient pour lui des trahisons injustifiables. Le recteur, titubant et sonore, que je me représentais en train de faire claquer ses bretelles devant le feu de cheminée, n'était à ses yeux rien de moins qu'un instrument d'inquisition. Il se tourna donc, avec une passion qui compensait son indolence, vers Catulle, Horace, Lucrèce, allongé, somnolant paresseusement, oui, mais observant, remarquant avec ravissement les joueurs de cricket, tandis que l'esprit comme une langue de fourmilier, rapide, adroit, gluant, il creusait chaque boucle et chaque torsion de ces phrases romaines, sans cesse à la recherche d'un être, un seul, auprès de qui s'asseoir.

Et les longues jupes des femmes de nos maîtres passeraient, bruissantes, imposantes, menaçantes ; et nos mains voleraient vers nos casquettes. Et la morosité sans fin descendrait sans rien qui vienne l'interrompre, monotone. Rien, rien, rien pour fendre de son aileron cette étendue d'eau écrasante. Rien pour soulager du poids intolérable de l'ennui. Les trimestres se suivaient. Nous avons grandi ; nous avons changé ; car, bien

sûr, nous sommes des animaux. Nous n'avons pas toujours conscience de ce qui est à l'œuvre ; nous respirons, mangeons, dormons machinalement. Nous n'existons pas en tant que formes séparées, mais aussi en masses indifférenciées. Une seule louche et on vient écoper toute une cargaison de garçons qui jouent au cricket, au football. Une armée traverse l'Europe. Nous formons des rassemblements dans les parcs et les salles où nous prenons bien soin de marquer notre opposition à tout renégat (Neville, Louis, Rhoda) menant une existence à part. Et c'est si ancré en moi que, lorsque j'écoute une ou deux mélodies distinctes, comme celle que chante Louis, ou Neville, je me sens en même temps irrésistiblement attiré par le chant de voix en chœur, ce chant ancien, quasiment sans paroles, presque privé de sens, qui résonne à travers les ruelles le soir ; le même que nous entendons ici tout autour de nous pendant que des voitures et des omnibus emmènent des gens au théâtre. (Écoutez : les voitures passent à toute allure devant ce restaurant ; par moments, le long du fleuve, une sirène hurle tandis qu'un bateau prend la mer.) Si un sergent de police me propose du tabac dans le train, j'accepte. J'aime le côté consistant, informe, chaleureux, pas très malin mais si facile et un peu grossier des choses ; les discussions entre hommes dans les clubs, les cabarets, les jeunes gens torses nus en caleçons — ceux qui sont francs, complètement et sans prétention, sans autre projet en vue que le dîner, l'amour, l'argent et se sentir relativement bien ensemble ; ceux qui ne nourrissent pas de grands espoirs, d'idéaux ou quoi que ce soit qui y ressemble ; ceux qui n'ont pas d'autre ambition que de faire ce qui doit être fait et à peu près correctement. J'aime tout cela. C'est pourquoi j'allais vers eux, quand Neville les

boudait, ou que Louis, de façon sublime je l'avoue, leur tournait les talons.
Ainsi, sans constance et sans ordre logique, lacérée à grands coups, la cire de mon gilet a fondu, laissant tomber une goutte ici, une autre là. Et à travers cette nouvelle transparence sont devenus visibles des pâturages merveilleux, d'abord d'un blanc de lune, irradiant, et préservé du moindre pas ; prairies de la rose, du crocus, du rocher et du serpent aussi ; prairies du tacheté et du bistre ; de ce qui entrave, attache, de ce qui fait trébucher. On saute du lit et on s'élance à la fenêtre ; ce bruit quand les oiseaux s'envolent ! Vous connaissez cette brusque montée d'ailes, cette clameur, barcarolle et fouillis ; frénésie des voix qui babillent ; et toutes les gouttes scintillent, frémissent, comme si tout le jardin s'éparpillait en mille fragments de mosaïque, volatiles, pétillants ; ne formant pas encore un tout ; un oiseau chante à la fenêtre. J'ai entendu ces chants. J'ai suivi ces apparitions. J'ai vu des Joan, des Dorothy, des Miriam, j'oublie leurs noms, longer les avenues, et s'arrêter en haut des ponts pour regarder le fleuve. Parmi elles se sont détachées une ou deux formes plus précises, des oiseaux qui chantaient avec l'égoïsme radieux de la jeunesse à la fenêtre ; cassant des coquilles d'escargots sur les pierres, trempant le bec dans une matière collante, visqueuse ; durs, avides, impitoyables ; Jinny, Susan, Rhoda. Elles avaient été éduquées sur la côte Est ou la côte Sud. Elles avaient de longues nattes et cet air de pouliches effrayées propre à l'adolescence.
Jinny a été la première à se faufiler jusqu'à la grille pour manger du sucre. Elle le chipait dans la paume de vos mains très adroitement, mais oreilles en retrait, comme si elle allait mordre. Rhoda était sauvage — personne ne pouvait

attraper Rhoda. Elle était à la fois craintive et gauche. C’est Susan la première qui est devenue femme à part entière, totalement féminine. C’est elle qui a laissé couler sur mon visage ces larmes brûlantes, si belles et si terribles ; les deux ensemble, ou bien c’est qu’elles ne sont ni l’un ni l’autre. Elle était née pour être adorée des poètes, car les poètes ont besoin de sécurité ; d’une âme qui reste assise à coudre, qui dise "je déteste, j’aime", sans être à l’aise ni établie, mais avec ce je ne sais quoi qui touche à la beauté ultime et toujours naturelle de la pure élégance, admirée justement par ceux qui font la poésie. Son père passait d’une pièce à l’autre en longeant les couloirs carrelés, sa robe de chambre flottant sur des pantoufles usées. Les nuits calmes, un mur d’eau rugissait en tombant à un kilomètre de là. Le vieux chien pouvait à peine se hisser sur sa chaise. Et l’on pouvait entendre une bonne un peu folle rire tout en haut de la maison tandis qu’elle faisait tournoyer et vrombir la roue de la machine à coudre.

Cela, j’ai pu le voir, même en pleine détresse quand, tordant son mouchoir, Susan criait "j’aime, je déteste". J’ai dit "la pauvre bonne rit là-haut, au grenier", et cette petite scène prouve à quel point nous sommes insuffisants à conjuguer entre elles nos propres expériences. Au chevet de chaque affliction, quelqu’un s’assoit pour observer, et constater, montrer du doigt ; et il chuchote — comme il a chuchoté ce matin-là d’été, dans cette maison où le maïs montait jusqu’aux fenêtres — : "Le saule pousse dans l’herbe au bord de l’eau. Les jardiniers agitent de grands balais, et la dame est assise à écrire". Ainsi, il m’a emmené vers ce qui est au-delà et extérieur à notre condition ; vers ce qui fait symbole, et permanence peut-être, si tant est qu’une permanence existe, dans nos vies passées à

dormir, à manger et à respirer, nos vies si animales, et si mystiques, si tumultueuses.

Le saule poussait au bord de la rivière. J'allais m'asseoir dans l'herbe tendre avec Neville, avec Larpent, avec Baker, Romsey, Hughes, et avec Percival et Jinny. Entre les plumets fins et parsemés d'épis qui se tachetaient de vert au printemps, d'orangé l'automne, je pouvais voir des bateaux ; des bâtiments ; des femmes en hâte, et décrépites. J'enterrais allumette sur allumette dans l'herbe avec méthode, franchissant tel ou tel palier d'apprentissage dans la connaissance (ça passerait par la philosophie, la science, ou moi) pendant que la marge de ma pensée flottante et détachée s'emparait de ces sensations distantes qu'au bout d'un moment l'esprit appelle à lui et explore ; le carillon des cloches ; le murmure général ; des silhouettes qui se perdent ; une fille en bicyclette qui, parce qu'elle passe, semble soulever le coin du voile posé sur ce chaos peuplé et trouble qu'est la vie, son flot derrière les contours réunis de mes amis et du saule.

L'arbre seul a tenu dans le flux perpétuel de nos vies. Car j'ai changé et changé sans relâche ; j'étais Hamlet, j'étais Shelley, j'étais le héros, j'ai perdu son nom à présent, d'un roman de Dostoïevski ; durant tout un trimestre, et incroyablement, j'étais Napoléon ; mais avant tout Byron. Pendant plusieurs semaines j'avais ce rôle d'entrer dans les salons et de jeter mes gants et mon manteau sur le dossier des chaises, légèrement renfrogné. J'allais sans cesse à la bibliothèque pour une gorgée de plus de ce nectar. Ainsi, j'ai laissé s'envoler une fabuleuse batterie de phrases inventées à destination de quelqu'un qui n'était pas la bonne personne — une jeune fille maintenant mariée ; et maintenant enterrée ; chaque livre, chaque sofa se retrouvaient jonchés de lettres que je ne finissais

pas, adressées à la femme qui avait fait de moi Byron. Car il est difficile de terminer une lettre dans le style d'un autre. J'arrivais chez elle en ébullition ; nous avons échangé des gages d'amour, mais je ne l'ai pas épousée, j'étais trop jeune sûrement pour cette intensité.
Là encore, devrait s'entendre une musique. Pas un chant de chasse, sauvage, pas la musique de Percival ; mais un chant douloureux, guttural, viscéral, qui monte en flèche, un vol d'alouette, la chanson d'un volée de cloches au lieu de ces notes chétives — si réfléchies ! ô combien raisonnables ! — qui tentent de décrire le temps fugace du tout premier amour. Un filtre pourpre vient glisser sur le jour. Regardez la pièce avant qu'elle entre et après. Et regardez dehors, les innocents qui marchent. Ils ne voient rien et n'entendent pas ; pourtant ils marchent. Et soi-même avancer, dans l'air rayonnant mais poisseux, prodigieusement conscient de chacun de ses gestes — ce quelque chose de prégnant, qui colle aux mains, même en prenant le journal. Et puis se sentir tout entier éviscéré, tiraillé, pris comme dans une toile d'araignée et tordu de douleur, entortillé sur une épine. Et d'un coup un tonnerre d'indifférence complète ; la lumière éteinte ; et le retour d'une joie irresponsable et débordante ; certains champs semblent étinceler d'un vert qui ne finira pas, et des paysages innocents recevoir la lueur de la toute première aube — une parcelle de verdure, par exemple, là-bas à Hampstead ; et tous les visages s'illuminent, tous conspirent dans un chuchotement de joie tendre ; et puis le sentiment mystique de complétude, et puis le rauque, la rugosité d'une peau de requin — les flèches noires du frisson, lorsqu'elle n'a pas reçu la lettre, et qu'elle ne viendra pas. Montent les cornes du soupçon, l'horreur, l'horreur, l'horreur — mais à

quoi bon tenter de formuler péniblement une série de phrases quand rien d'autre ne sert qu'une succession d'aboiements, de gémissements ? Et des années plus tard, voir une femme d'âge mûr dans un restaurant enlever son manteau.

Mais reprenons. Supposons une fois de plus que la vie soit une substance solide, comme un globe, et que nous puissions le faire tourner entre nos doigts. Supposons qu'il soit possible d'en extraire une histoire logique, simple, pour qu'une fois le sujet classé — l'amour par exemple —, nous prenions, dans l'ordre, le suivant. Je vous ai parlé d'un saule. Sa pluie de branches tombantes, son écorce ridée et sillonnée donnaient cette impression d'exister en dehors de nos illusions, mais sans s'en défendre, en se laissant parfois modeler par elles, et pourtant toujours stable, immobile, avec une sûreté que nos vies n'ont pas. D'où ce qu'il démontre ; le référent qu'il peut représenter, et la raison pour laquelle, selon que nous évoluons et changeons, il semble servir de mesure. Neville, par exemple, assis près de moi sur le gazon. Quoi de de plus limpide, ai-je envie de dire, quand je vois qu'il observe, entre les branches, une barque sur le fleuve et un jeune homme sortir des bananes d'un sac en papier pour les manger ? Une scène figée avec une telle intensité, et si lourdement imprégnée de la qualité de son regard que, l'espace d'un instant, j'ai pu la voir moi aussi ; la barque, les bananes, le jeune homme à travers les branches du saule. Puis ça s'est effacé.

Rhoda approchait, en errant ça et là. Elle aurait voulu tirer profit du moindre relief — une quelconque toge de professeur gonflée de vent, ou l'âne attelé à son rouleau, renforçant le gazon, les sabots enveloppés de manchons qui préviennent des trous — pour se dissimuler derrière eux.

Quelle était cette peur qui tremblait et se cachait et lançait des étincelles au fond de ses yeux gris, inquiets, rêveurs ? Cruels et malveillants, nous l'étions sans doute, mais pas tant que ça. Il y a en nous une bonté fondamentale ou sinon, parler librement comme je le fais avec quelqu'un que je connais à peine, serait impossible — nous cesserions tout de suite. Le saule, tel qu'elle le voyait, poussait au bord d'un désert morose, sans aucun chant d'oiseau. Les feuilles se recroquevillaient sous son regard, toutes secouées de douleur lorsqu'elle passait. Les tramways et les omnibus rugissaient dans la rue, roulaient sur les rochers et s'éloignaient en écumant. Peut-être qu'une colonne se dressait, en plein soleil, dans un désert qui n'était qu'à elle, près d'un étang où des bêtes sauvages peuvent venir s'abreuver.

Puis Jinny arrivait. Projetant une flamme plus haute que l'arbre. Elle était comme un coquelicot froissé, fébrile, assoiffé du désir de boire de la poussière sèche. Vive, anguleuse, pas le moins du monde impulsive, elle avançait déterminée. Comme des flammèches zigzaguent entre les fissures d'une terre craquelée. Elle faisait danser les saules, mais sans illusions ; car elle ne voyait rien de plus que ce qui était là. Un arbre ; la rivière ; l'après-midi ; nous ; moi dans mon costume de lin ; elle en vert. Sans passé, sans avenir ; seulement l'instant dans son rond de lumière, et nos corps ; l'inévitable apothéose, l'extase.

Louis, s'il se laissait tomber dans l'herbe, non sans avoir précautionneusement (je n'exagère pas) étalé sous lui un carré de toile imperméable, faisait en sorte que personne n'ignore sa présence. C'était impressionnant. J'avais la finesse de saluer son intégrité ; sa recherche, doigts osseux et enveloppés de bandages à cause des engelures, de certains diamants d'une indissoluble véracité. J'ai

enterré des allumettes brûlées par boîtes entières en faisant des trous dans l'herbe à ses pieds. Sa langue grave et acérée désapprouvait mon indolence. Il me fascinait avec son imagination sordide. Ses héros portaient des chapeaux melons et parlaient de vendre des pianos pour une liasse de billets. Dans ses paysages passait un tramway qui couinait ; et l'usine dégorgeait sa fumée âcre. Il hantait les petites rues et les quartiers où des femmes, ivres et nues, se couchent sur des descentes de lit le jour de Noël. Ses mots, lancés du haut d'une tour à plomb comme la mitraille, heurtaient l'eau en giclant. Il trouvait un mot, un seul pour la lune. Puis il se levait et il partait ; et nous nous levions tous ; nous partions tous. Mais moi, ralentissant le pas, je m'arrêtais sous l'arbre, et tandis que j'observais ses branches ardentes et jaunies par l'automne, quelque chose a sédimenté. Une goutte est tombée. Je suis tombé — c'est-à-dire que, d'une sorte d'expérience qui prenait fin, j'ai émergé.

Je me suis levé et je me suis éloigné — moi, moi, moi ; pas Byron, Shelley, ou Dostoïevski, mais moi, Bernard. J'ai même répété mon nom une ou deux fois. Je suis entré, en balançant ma canne, dans un magasin et j'ai acheté — non pas que j'aime la musique — un portrait de Beethoven dans un cadre d'argent. Non pas que j'aime la musique, mais à cause de la vie tout entière, de ses maîtres, de ses aventuriers, de ses longues rangées de magnifiques êtres humains qui venaient d'apparaître à présent derrière moi ; et moi, l'héritier ; moi, le continuateur ; moi, la personne miraculeusement désignée pour prendre la relève. Alors, balançant ma canne, les yeux embués, non pas de fierté, mais d'humilité plutôt, j'ai marché dans la rue. Le premier bruissement d'ailes s'était levé, avec les cantiques, les exclamations ; et on

entre ; on entre dans la maison, une maison sèche, inflexible, habitée, un lieu avec toutes ses traditions, ses objets, cette accumulation de vieilleries et de trésors étalés sur les tables. J'ai rendu visite au tailleur de la famille, qui se souvenait de mon oncle. Les gens sont arrivés, nombreux, sans se détacher clairement comme les premiers visages (Neville, Louis, Jinny, Susan, Rhoda), mais confus, sans traits, ou bien leurs traits changeaient si vite qu'ils semblaient n'en avoir aucun. Et, rougissant mais dédaigneux, dans un état des plus étranges, entre pur ravissement et scepticisme, j'ai reçu ce choc ; ces sensations mélangées ; cette inexpérience complexe et troublante devant ce que la vie répercute partout, et partout en même temps. Quel bouleversement ! Quelle humiliation de ne jamais savoir quoi dire ensuite, et ces silences douloureux, aussi aveuglants que des déserts arides où chaque caillou dépasse ; et puis dire ce qu'on n'aurait jamais dû dire, et ensuite avoir conscience de cette lame de fer d'une sincérité incorruptible, qu'on échangerait volontiers contre une pluie lisse de petites pièces de monnaie, mais on ne peut pas, là, à cette fête, où Jinny se tenait tout à fait à son aise, assise, rayonnante sur sa chaise dorée.

Puis une dame d'un geste imposant dit "Venez avec moi". Elle vous conduit dans une alcôve privée et vous fait l'honneur de son intimité. Les noms de famille sont remplacés par les prénoms ; et les prénoms par les surnoms. Qu'en est-il de l'Inde, de l'Irlande ou du Maroc ? De vieux messieurs debout et décorés répondent à la question sous les lustres. On se retrouve étonnamment pourvu d'informations. À l'extérieur rugissent des forces confuses ; à l'intérieur nous sommes réellement entre nous, et très catégoriques, avec le sentiment que c'est ici, dans cette petite pièce, que nous

donnons sa forme à n'importe quel jour de la semaine. Vendredi ou samedi. Autour de l'âme tendre se forme une coquille, nacrée, brillante, contre laquelle les sensations viennent taper du bec en vain. Pour moi, elle s'est formée plus tôt que chez les autres. Très vite j'ai su peler ma poire quand ils avaient déjà terminé leur dessert. Je pouvais dérouler ma phrase jusqu'à son terme dans un silence complet. C'est aussi la période où la perfection nous attire. On serait capable d'apprendre l'espagnol, pense-t-on, il suffirait de s'attacher une ficelle à l'orteil droit et que quelqu'un vienne la tirer pour nous réveiller tôt. On remplit les lignes de son agenda avec : dîner à huit heures ; déjeuner à une heure trente. On a des chemises, des chaussettes, des cravates disposées sur son lit.

Mais c'est une erreur, cette précision poussée au plus haut point, cette progression disciplinée et militaire ; c'est un accommodement, un mensonge. Il y a toujours dessous et par le fond, même lorsque nous arrivons ponctuellement à l'heure dite avec nos gilets blancs et nos formalités polies, un ruisseau déferlant fait de rêves brisés et de bouts rimés de comptines, et de cris dans les rues, de phrases à moitié achevées et de visions — des ormes, des saules, des jardiniers chargés de balayer et des femmes assises à écrire —, qui se soulève et plonge, même au moment d'offrir son bras à une lady pour la conduire à table. Pendant qu'on redresse avec soin la fourchette sur la nappe, mille visages passent la serpillière et tondent. Rien qu'on saurait saisir dans sa cuillère ; rien qu'on puisse qualifier d'évènement. Pourtant il est vivant aussi, il est profond, ce flot. Et, immergé en lui, je pourrais entre deux bouchées garder le regard fixé sur un vase, sa fleur unique et rouge peut-être, parce que j'aurais vécu le choc soudain d'un

raisonnement, une révélation. Ou bien, marchant le long du Strand, je pourrais dire "C’est la phrase que je veux" lorsqu’une sorte d’oiseau merveilleux, fabuleux, fantasmatique, poisson ou nuage à crête de feu, remonterait à la surface et viendrait enlacer une fois pour toutes les quelques idées qui me hantent, ce après quoi je m’en irais, trottant d’un plaisir neuf, détailler les cravates et les choses en vitrine.

Le cristal, le globe de la vie comme on l’appelle, loin d’être dur et froid au toucher, possède des parois faites d’une très fine couche d’air. Si j’appuyais dessus elles voleraient en éclat. Et quelle que soit la phrase à extraire en entier de ce potage, je n’attrape qu’une ficelle d’où pendent les six petits poissons qui se sont laissés prendre, tandis qu’un million d’autres sautent et grésillent en faisant bouillonner la soupe de leurs bulles d’argent, et ils me glissent entre les doigts. Les visages se répètent, des visages et des visages — ils pressent leur beauté contre les parois de ma bulle — Neville, Susan, Louis, Jinny, Rhoda et mille autres. Impossible de les ordonner correctement ; d’en détacher un seul, ou de donner l’idée de leur totalité — là aussi comme pour la musique. Quelle symphonie avec ses accords et ses dissonances, ses tonalités en hauteur et ses basses compliquées dessous, et comme elle s’amplifie ! Chacun jouait l’air qui était le sien, violon, flûte, trompette, tambour ou peu importe l’instrument. Avec Neville, "Parlons un peu d’Hamlet". Avec Louis de science. Avec Jinny d’amour. Puis tout à coup, dans un moment d’exaspération, partir pour Cumberland avec un compagnon tranquille pendant toute une semaine logé dans une auberge, avec la pluie qui coulait sur les vitres et au dîner rien que du mouton, du mouton et encore du mouton. Pourtant, cette semaine reste une pierre solide

dans le fouillis des sensations dont je n'ai pas gardé la trace. Quand nous jouions aux dominos ; que nous râlions sur la viande de mouton trop dure. Que nous marchions dans la colline. Et une petite fille, jetant un coup d'œil à la porte, m'a donné cette lettre, écrite sur papier bleu, dans laquelle j'apprenais que la femme qui avait fait de moi Byron allait épouser un propriétaire terrien. Un homme avec des guêtres, un homme avec un fouet, un homme avec de grands discours sur le gras de bœuf à table — voilà ce que j'ai crié, par dérision, et j'ai suivi des yeux la course des nuages, et j'ai senti en moi l'échec ; le désir d'être libre ; de fuir ; de créer des liens ; d'en finir ; de continuer ; d'être Louis ; d'être moi-même ; et je suis sorti seul en imperméable, grincheux au milieu des collines éternelles et pas le moins du monde sublime ; et puis je suis rentré, j'ai critiqué la viande et j'ai fait mes bagages, pour retourner à mon fouillis ; à la torture.

Malgré tout, la vie est agréable, la vie est tolérable. Le mardi suit le lundi ; puis le mercredi vient. L'esprit se met à croître anneau après anneau ; l'identité se fait robuste ; grandir absorbe la douleur. Et d'ouvertures en fermetures, de fermetures en ouvertures, et chantonnant de plus en plus avec de plus en plus de forces, l'impatience et la fièvre de la jeunesse se mettent en marche jusqu'à ce que l'être tout entier gonfle et se tende comme un ressort d'horloge. Comme il est vif le ruisseau qui court de janvier à décembre ! Nous sommes balayés par le torrent grandissant de choses si familières qu'elles ne possèdent pas d'ombre. On flotte, on flotte…

Cependant, puisqu'il faut faire un bond (pour vous raconter cette histoire), je bondis, là où nous en sommes, pour atterrir maintenant sur un objet parfaitement banal — disons le tisonnier et ses

pinces, tels que je les ai vus un peu plus tard, après que cette femme qui avait fait de moi Byron se fut mariée, sous l'éclairage de quelqu'un que j'appellerai la troisième Miss Jones. Elle est la fille qui attend qu'on vienne dîner, vêtue d'une certaine robe, cueillant une certaine rose, celle qui fait que l'on pense : "Du calme, du calme, c'est important" en se rasant. Et on se demande : "Comment est-elle avec les enfants ?" On la trouve un peu gauche avec son parapluie ; mais elle s'inquiète de voir la taupe prise au piège ; et enfin, on se dit qu'elle ne rendra pas la brioche du petit-déjeuner (je pensais aux interminables matins de la vie conjugale passés à table en me rasant) trop banale — on ne serait pas surpris face à elle au réveil de voir une libellule posée sur la brioche. Elle m'a aussi inspiré le désir de m'élever dans le monde ; elle m'a fait regarder avec curiosité les visages jusque-là repoussants des nouveau-nés. Et le petit battement féroce — tic-tac, tic-tac —, le pouls qu'on a en tête, a pris un rythme plus majestueux. J'ai baguenaudé dans Oxford Street. Nous sommes les continuateurs, nous sommes les héritiers, me suis-je dit en pensant à mes fils et mes filles ; et si ce sentiment se fait grandiose au point d'en être absurde et qu'on veuille le cacher en sautant dans le bus ou en achetant le journal, il devient curieusement partie prenante de l'ardeur que l'on met à se lacer les bottes, à s'adresser plus tard aux vieux amis qui se sont engagés dans d'autres directions. Louis, qui habite une mansarde ; Rhoda, la nymphe à la fontaine ruisselant sans cesse ; tous deux contredisaient ce qui semblait alors si positif à mes yeux ; tous deux montraient l'envers de ce qui me paraissait évident (se marier, mener une vie domestique) ; et pour cela je les aimais, et j'avais pitié d'eux, et aussi j'enviais profondément leur sort si différent.

Autrefois, j’ai eu un biographe, il est mort il y a longtemps, mais s’il suivait encore mes traces avec ses vieux excès flatteurs, il écrirait ici : "Vers cette époque, Bernard se maria et acheta une maison… Ses amis remarquèrent chez lui une tendance grandissante à mener une vie domestique… La naissance d’enfants rendit hautement souhaitable l’augmentation de ses revenus." Voilà en quoi consiste le style biographique, il doit rabibocher ensemble des morceaux lacérés, des bouts aux bords effilochés. Et après tout, on ne peut pas condamner le style d’un biographe lorsqu’on commence ses lettres par "Cher Monsieur" pour les finir par "veuillez agréer" ; il ne faut pas mépriser ces phrases tracées comme des voies romaines à travers l’agitation de nos vies, car elles nous enjoignent à avancer tel un peuple civilisé du pas lent et mesuré d’un policeman, tandis qu’en même temps on fredonne quelques idioties dans sa barbe — "Oyez, oyez chiens aboyer", "Saisis-moi, saisis-moi, Mort", "Ne faisons pas obstacle à l’union de deux âmes sincères", etc., etc. "Il connut un certain succès dans sa profession… Il hérita de son oncle une petite somme d’argent" — voilà comment enchaîne le biographe, et si l’on porte un pantalon tenu par des bretelles, il faut que ce soit dit, même s’il serait tentant d’aller faire la cueillette des mûres ; ou d’envoyer valser toutes ces phrases en jouant aux ricochets. Mais non, il faut que ce soit dit.

Je suis devenu, je pense, le genre d’homme qui trace son chemin dans la vie comme il marche à travers les champs. Mes chaussures se sont un peu usées du côté gauche. Lorsque j’entrais, certains réagencements avaient lieu. "Voilà Bernard !" Et sur quels tons différents tous ces gens différents les prononçaient ! Il existe un bon nombre de salons — un bon nombre de Bernards. Il y avait le

charmant, mais faible ; le fort, mais dédaigneux ; le brillant, mais impitoyable ; le bon camarade, mais, je n’ai aucun doute là-dessus, terriblement ennuyeux ; le sympathique, mais froid ; le dépenaillé, mais — allons dans le salon suivant — le dandy, mondain, trop raffiné. Et à mes yeux j’étais encore un autre ; et rien de tout cela. J’ai tendance à épingler plus fermement ma personne ici, devant la brioche du petit-déjeuner avec ma femme, désormais entièrement ma femme et non plus cette jeune fille qui attendait de me rencontrer en portant une certaine rose, et cela me donne dans toute cette inconscience la conscience d’exister, comme l’aurait une grenouille posée sur la feuille présentant la bonne nuance de vert. Je lui dis "Passe…" elle répond "le lait…", ou bien "Marie vient…" — des mots basiques aux yeux des héritiers du reliquat des âges qui nous précèdent, mais ils ne les disent pas comme nous, jour après jour, au gré des flux et des reflux de la vie, quand on se sent complet, entier, au petit-déjeuner. Les muscles, les nerfs, les intestins, les vaisseaux sanguins et tout ce qui fait spirale et ressort dans notre être, le bourdonnement inné de notre mécanique et le dard lumineux de la langue fonctionnent superbement. Ouverture, fermeture ; fermer, ouvrir ; manger, boire ; parler parfois ; l’instrument semble se distendre et se rétracter comme une pièce d’horlogerie. Du pain grillé et du beurre, du café et du bacon, le Times et le courrier — tout à coup, le téléphone se mit à sonner avec insistance, et je me suis levé sciemment pour me diriger vers l’appareil. J’ai décroché sa bouche noire. J’ai remarqué avec quelle aisance mon esprit s’ajustait en vue d’assimiler le message : il pouvait s’agir (on a de ces fantasmes) de prendre en main le commandement de l’Empire britannique ; j’ai observé mon calme ; j’ai remarqué avec quelle

vitalité extraordinaire les atomes de mon attention voletaient, se regroupaient en masse autour de cette perturbation, et comme ils assimilaient le message et s'ajustaient à un nouveau paradigme de façon à créer, au moment où je reposais le combiné, un monde plus riche, plus fort, un monde plus complexe dans lequel j'étais appelé à jouer mon rôle sans qu'aucun doute n'existe sur mes capacités à le remplir. Et, enfonçant mon chapeau sur ma tête, je suis entré dans un monde habité par un grand nombre d'hommes ayant également enfoncé leurs chapeaux sur leurs têtes, et tandis que nous nous bousculions au gré de nos rencontres, dans les trains, les métros, nous échangions le clin d'œil complice des concurrents et camarades outillés de mille pièges et d'autant de moyens d'esquive en vue d'atteindre le même objectif : gagner notre vie.

La vie est agréable. La vie est belle. Le simple processus qu'est la vie est satisfaisant. Prenez l'homme ordinaire en bonne santé. Il aime manger et dormir. Il aime respirer l'air frais et marcher d'un bon pas le long du Strand. Ou bien à la campagne, quand un coq chante sur une barrière ; qu'un poulain galope dans un champ. Et toujours quelque chose à faire ensuite. Le mardi suit le lundi, et le mercredi le mardi. Chaque jour répand sa même vague de bien-être, répète la même boucle rythmique ; recouvre le sable frais dans un frisson ou reflue lentement en amont. Ainsi l'être grandit anneau après anneau ; l'identité devient robuste. Cette ardeur, aussi fugace qu'une poignée de graines jetées dans les airs et soufflées de-ci de-là par les bourrasques sauvages de la vie venues de tous côtés, est maintenant, méthodiquement et de façon disciplinée, lancée vers une destination — à ce qu'il semble.

Dieu que c’est plaisant ! Dieu que c’est bon ! Et combien la vie d’un petit commerçant doit lui sembler acceptable, je dirais, alors que le train traverse les banlieues et qu’on voit s’allumer les fenêtres des chambres. Active, aussi énergique qu’une colonie de fourmis, me suis-je dit, observant depuis la vitre les travailleurs, sacs aux épaules, affluer vers la ville. Quelle fermeté, quelle énergie et quelle tonicité des muscles, pensais-je, jetant un œil aux hommes en caleçons blancs courant après le ballon dans un champ enneigé de janvier. Et tout à coup rendu grincheux par une vétille — sans doute la viande —, je me suis accordé le luxe de troubler d’une vaguelette la grande stabilité, un peu agitée — un enfant allait naître, augmentant notre joie — de ma vie conjugale. J’ai craqué au dîner. J’ai dit des choses déraisonnables comme si, étant devenu millionnaire, je pouvais me permettre de jeter cinq shillings ; ou bien, me trouvant ouvrier expert dans l’art de réparer les toits, je butais sur un tabouret. En montant nous coucher, nous mettions fin à la querelle dans l’escalier et, debout à la fenêtre, regardant le ciel aussi net que le bleu au centre d’une pierre, j’ai dit "Dieu soit loué", et j’ai ajouté "nous n’avons pas besoin de pétrir la prose en poèmes. Les petits mots doux nous suffisent". Et la perspective d’un espace si vaste et si limpide semblait n’offrir aucun obstacle, quel qu’il soit, mais au contraire, autoriser nos vies à s’étendre bien plus loin que les toits hérissés de cheminées, jusqu’à un horizon parfait.

C’est cela que la mort — la mort de Percival — a fait voler en éclats. "Lequel est la joie ?" ai-je dit (notre enfant était né), "lequel la peine ?" en pensant aux deux pans de mon corps dans l’escalier, un constat purement physique. J’ai aussi retenu l’aspect de la maison ; le rideau soulevé d’air ; la cuisinière qui

chante ; le buffet aperçu dans l’ouverture d’une porte. Et j’ai dit : "Donnez-lui (donnez-moi) un moment de répit" en descendant les marches. "Une fois arrivé au salon, il va souffrir. Il n’y a aucune échappatoire." Mais les mots manquent pour dire la peine. Il devrait y avoir des cris, des crevasses, des fissures, des blancheurs qui s’étirent sur les tentures de chintz, des ratés dans la perception du temps et de l’espace ; l’impression aussi d’une absolue stabilité de ces objets qui passent ; les sons semblent très lointains et ensuite si proches ; la chair a été entaillée et le sang se déverse, une jointure soudain disloquée — et derrière tout ce qui arrive, quelque chose d’important se montre, mais distant, et qu’on doit garder seul. Alors je suis sorti. Et j’ai vu le premier matin que lui ne verrait pas — les moineaux comme des jouets suspendus à une ficelle d’enfant. Voir les choses sans être touché, de l’extérieur, comprendre la beauté de ces choses en elle-même, comme c’est étrange ! Et puis le sentiment d’un fardeau dont on est soulagé ; les faux-semblants, les illusions et les inventions s’évanouissent, et la légèreté vient avec une sorte de transparence qui vous rend invisible et vous fait voir les choses à travers elle à mesure qu’on avance — comme c’est étrange. "Et maintenant, qu’y a-t-il d’autre à découvrir ?" me suis-je dit, et afin de garder tout cela contre moi bien serré, j’ai choisi d’ignorer les titres des journaux et je suis parti regarder des tableaux. Madones et colonnes, voûtes et orangers, immobiles, comme au premier jour du monde, mais habitués intimement à la douleur, exposés là, et je les contemplais. "Ici, me suis-je dit, nous sommes ensemble sans qu’il y ait de cassures. Cette liberté, cette sensation d’immunité, je les ai alors vécues comme une conquête, avec l’essor en moi d’une exaltation telle

que parfois je reviens ici, encore maintenant, pour retrouver l'exaltation et Percival. Mais ça n'a pas duré. Le tourment a repris, avec l'horrible activité de l'œil qu'on porte à l'intérieur — de quelle façon Percival a chuté et comment était-il, et où l'ont-ils emmené ; des hommes en pagne, tirant sur des cordages ; et les bandages, la boue. Et puis ce soubresaut terrible du souvenir qui ne s'annonce pas, dont on ne peut pas se prémunir — qu'avec lui je ne sois pas allé à Hampton Court. La griffe qui écorche ; le crochet qui lacère ; je n'y suis pas allé. En dépit de son insistance à protester de ce que ça n'avait pas d'importance ; pourquoi avoir cassé, pourquoi avoir gâché notre moment de communion qui jusque-là restait entier ? — et je le répétais encore d'un ton morose, je n'y suis pas allé, alors, chassé de ce sanctuaire par ces entités infernales, je me suis retrouvé chez Jinny parce qu'elle avait un pied-à-terre ; une pièce avec de petites tables, et de petits bibelots éparpillés sur ces petites tables. Et là, j'ai avoué en larmes — je ne suis pas allé à Hampton Court. Et elle, parce qu'elle se souvenait d'autres événements, des broutilles à mes yeux mais des tortures pour elle, m'a montré à quel point la vie flétrit quand certaines choses ne sont pas partageables. Et puis très vite, sa bonne est arrivée avec un mot, et au moment où elle se retournait pour y répondre et où j'étais curieux de savoir ce qu'elle écrivait et à qui, j'ai vu tomber la première feuille sur sa tombe. Je nous ai vus dépasser ce moment, le laisser derrière nous pour toujours. Et là, assis l'un à côté de l'autre sur le sofa, nous nous sommes fatalement souvenus de ces vers de deuil, dits par d'autres : "Un lys du jour / Est bien plus beau en mai / Même s'il tombe et meurt cette nuit-là" ; nous avons comparé Percival à un lys — Percival dont je voulais qu'il perde ses cheveux, scandalise les

autorités, qu'il puisse vieillir comme moi ; déjà couvert de lys.
Le moment de sincérité était passé ; devenu symbolique ; je ne l'ai pas supporté. Plutôt lancer n'importe quel blasphème, le rire ou la critique, au lieu de se répandre dans ce suintement collant de lys douceâtres ; plutôt le recouvrir de phrases, ai-je crié. Donc, j'ai arrêté là, et Jinny, qui vivait le présent sans rien préméditer, dans le respect intègre et total du moment, se reprit en se fouettant les sangs, se remit de la poudre sur le visage (ce pourquoi je l'aimais), et me dit au revoir d'un signe sur le pas de la porte, la main sur les cheveux pour que le vent ne les dérange pas, un geste que j'ai salué comme la confirmation que nous étions déterminés — à ne pas laisser fleurir les lys.
J'ai noté avec une grande lucidité l'ignoble inconsistance de la rue ; ses porches ; ses rideaux aux fenêtres ; les vêtements ternes, la cupidité et la satisfaction des femmes qui font leurs courses ; les vieux messieurs assis pour prendre l'air enroulés dans un plaid ; la prudence avec laquelle les gens traversent ; la détermination universelle à continuer de vivre quand, en réalité je vous le dis, idiots et nigauds que vous êtes, une ardoise peut tomber d'un toit, une voiture faire une embardée, et cela ne rime à rien quand un ivrogne arrive en titubant, une matraque à la main — et voilà. J'étais celui à qui on a donné la permission d'entrer dans les coulisses : celui à qui l'on montre comment sont réalisés les effets sur scène. Je suis retourné, malgré tout, vers mon chez-moi douillet, et la femme de chambre m'a averti qu'il fallait monter à l'étage en chaussettes. L'enfant dormait. Je suis arrivé dans ma chambre.
Aucune épée, rien pour briser ces murs, cette protection d'engendrer des enfants, de vivre

derrière des rideaux, chaque jour davantage impliqué, engagé, avec des livres et des tableaux ? Plutôt brûler sa vie comme Louis, dans le désir de perfection ; ou comme Rhoda partir, nous laisser là pour s'envoler vers le désert ; ou ne choisir qu'un être, un seul, parmi des millions d'autres, comme Neville ; ou comme Susan, aimer et détester la chaleur du soleil ou l'herbe craquelée de gel ; ou être comme Jinny, honnête, un animal. Tous possédaient de quoi être emporté ; un sens partagé de la mort ; quelque chose qui les faisait tenir debout. J'ai donc rendu visite à mes amis, à tour de rôle, essayant de mes doigts malhabiles d'ouvrir les verrous de leurs coffres. Je suis passé de l'un à l'autre en tenant ma tristesse — non, pas ma tristesse, mais ce qui constitue l'incompréhensibilité même de nos vies — pour qu'ils l'auscultent. Certains vont voir des prêtres ; d'autres se tournent vers la poésie ; moi, je vais près de mes amis, près de mon cœur, et je cherche au milieu des phrases et des lambeaux de phrases quelque chose d'entier — moi, à qui la beauté d'un arbre ou de la lune ne suffit pas ; moi qui place le contact entre deux personnes au-dessus de tout, et même ça je ne peux pas l'établir, moi si imparfait, si faible, seul à un point inexprimable. Je restais là, assis.

Est-ce que ça pourrait être la fin de l'histoire ? une sorte de soupir ? la dernière ride de la vague ? Un filet d'eau dans le caniveau, qui babille, qui s'éteint ? Laissez-moi toucher la table — de cette façon — et rétablir ainsi ma perception de l'instant. Un buffet où sont alignés des flacons d'assaisonnements ; une corbeille remplie de petits pains ; un saladier de bananes — ce sont des visions rassurantes. Mais s'il n'y a pas d'histoires, comment est-il possible qu'il existe une fin, ou un début ? La vie n'est peut-être pas en mesure de

supporter le traitement qu’on lui inflige en tentant de l’enjoliver. Debout tard dans la nuit, c’est étrange comme on perd le contrôle. Ranger dans des casiers ne semble alors pas très utile. Étrange de constater à quel point les forces se dispersent et se perdent dans le ruisseau à sec. Seul, on dirait qu’on s’épuise ; notre eau ne sait qu’entourer faiblement l’épine d’un chardon de mer ; nous ne pouvons pas atteindre ce caillou plus loin pour le mouiller. C’est terminé, nous sommes finis. Mais attendez — j’ai passé toute la nuit à attendre — un élan à nouveau nous traverse ; nous nous levons, nous jetons le ressac d’une mèche d’écume blanche ; nous frappons le rivage ; on ne pourra pas nous endiguer. Ce qui veut dire que je me suis rasé et lavé ; que, sans réveiller ma femme, j’ai pris mon petit-déjeuner ; et j’ai mis mon chapeau pour sortir et gagner de quoi vivre. Après lundi, vient le mardi.

Pourtant un doute demeurait, une sorte de point d’interrogation. J’ai été surpris, ouvrant une porte, de voir des gens à ce point occupés ; j’ai hésité, avec ma tasse de thé, à savoir s’il fallait dire lait ou sucre. Et la lumière des étoiles, comme elle le fait maintenant, me tombait sur la main après avoir voyagé durant des millions et des millions d’années — j’aurais pu sentir un souffle froid à cette idée, l’espace d’une seconde — pas plus, mon imagination étant trop faible. Mais un doute demeurait. Une ombre m’a traversé l’esprit, comme l’aile des papillons de nuit sur les chaises et les tables du salon le soir. Comme, par exemple, quand je suis allé dans le Lincolnshire cet été-là, pour voir Susan, elle s’avançait vers moi, traversant le jardin avec un mouvement lent de voile de bateau à demi déployée, ce mouvement balançant de la femme qui attend un enfant, et j’ai pensé : "Ça continue ; mais pourquoi ?" Nous étions assis

au jardin ; les charrettes de la ferme sont passées en dégoulinant de foin ; il y avait l'habituel charabia des corbeaux et des pigeons de la campagne ; les fruits étaient tous sous filets, recouverts ; le jardinier creusait. Les abeilles vrombissaient au sol sous les tunnels sombres et violets des fleurs ; les abeilles venaient perforer les boucliers d'or des tournesols. Les petites brindilles étaient soufflées à travers l'herbe. Et c'était si rythmé et régulier, semi-conscient comme une chose empaquetée de brume ; et pour moi, détestable, autant qu'un filet qui ligote des membres, qui les entrave. Celle qui avait refusé Percival consentait à cela, à ce que tout soit recouvert.

M'asseyant sur un banc en attendant mon train, j'ai alors songé à quel point nous devons nous plier, nous soumettre à l'imbécilité de la nature. Les bosquets couverts d'un épais feuillage vert s'étalaient devant moi. Le doigt vif d'une odeur ou d'un son sur un nerf réactiva l'image — les jardiniers qui balayaient, la dame assise à écrire — aperçue autrefois. J'ai vu les silhouettes sous les hêtres d'Elvedon. Les jardiniers et leurs balais ; la dame écrivant à sa table. Mais à présent l'âge mûr se mêle aux intuitions d'enfance — la faim est rassasiée, mais la fatalité est là ; la conscience de ce qui rend notre sort inévitable ; la mort ; savoir que les limites existent ; que la vie s'obstine plus qu'on aurait pu le croire. Et là, encore enfant, la présence d'un ennemi s'affirmait devant moi ; et la nécessité de m'opposer à lui m'a percé de son dard. Je m'étais levé en criant : "Partons en exploration." L'horreur de la situation avait pris fin.

Mais maintenant, à quelle situation mettre un terme ? La platitude est là, et la fatalité. Aller explorer quoi ? Les feuilles et les bosquets ne contenaient rien. Et si un oiseau venait à s'envoler, je ne pourrais plus en tirer un poème — seulement

répéter ce que j’avais pu dire auparavant. Si j’avais une baguette avec laquelle tracer les marques de la courbe de l’existence, ici serait tout en bas ; ici, ces marques s’enrouleraient vainement dans cette vase qui ne connaît pas la marée — ici, où je m’étais assis le dos collé contre la haie, le chapeau sur les yeux, pendant que les moutons avançaient implacablement, de cette allure qu’ils ont, rigide, à petits pas, sur la pointe des pattes. Mais que l’on presse une lame émoussée contre une pierre à aiguiser assez longtemps, et quelque chose jaillit — une arête de feu dentelée ; si bien que lorsqu’on presse l’absence de sens, les errances, la routine, le tout maintenu ensemble, jaillit une flamme unique de haine, de mépris. J’ai pris mes pensées, ma personne, ce vieil objet découragé, presque sans vie, et je l’ai agité au milieu de ce bric-à-brac, brindilles, fétus de paille, horribles petits bouts d’épaves, débris, déchets à la dérive sur la surface huileuse. Je me suis redressé. J’ai dit : "Battons-nous ! Battons-nous !" et je l’ai martelé. C’est l’effort, c’est la lutte, la guerre qui ne finit jamais, le fracas et les forces qui se réassemblent — c’est le combat au quotidien, l’échec ou la victoire, la course dévorante. Les arbres, jusque là éparpillés, se sont remis en ordre ; l’épaisseur verte des feuilles s’est affinée en une lumière dansante. Je les ai pris dans le filet soudain d’une phrase. Je les ai sortis de l’informe par des mots.

Le train arrivait. S’étirant le long du quai, il s’arrêta. J’ai pris mon train. Et donc, retour à Londres dans la soirée. Qu’elle est plaisante, cette atmosphère de bon sens et de tabac ; les vieilles femmes qui montent dans le wagon de troisième classe avec leurs paniers ; les pipes sur lesquelles on tire ; les bonnes nuits et les à demain des amis qui se séparent dans les gares de banlieue, puis les lumières de Londres — pas cet élan chaud de la

jeunesse, pas ces lambeaux de banderoles violettes, mais tout de même, les lumières de Londres ; dures, électriques, dans les hauteurs des bureaux ; dans les lampadaires amarrés le long des trottoirs secs ; dans les lueurs qui grondent au-dessus des allées du marché. J'aime tout cela quand j'écarte l'ennemi un instant.

J'aime aussi retrouver le grondement du spectacle de la vie, dans un théâtre par exemple. L'animal terrien, celui des champs, couleur de glaise et indistinct, se dresse ici avec une ingéniosité infinie, mettant tous ses efforts dans la bataille contre les forêts, les pâtures et le pas mesuré des moutons qui avancent en broutant. Et bien sûr, les fenêtres des longues rues grises allumées ; découpant des tapis sur le trottoir ; il y avait des salons entretenus et garnis, du feu, de la nourriture, du vin, des conversations. Des hommes aux mains ratatinées, des femmes avec des pagodes de perles suspendues aux oreilles qui entraient et sortaient. J'ai vu des visages de vieillards que le travail du monde avait sculpté de rides et de rictus ; et la beauté chérie au point qu'elle semble à peine éclose, même dans la vieillesse ; et la jeunesse disposée à tel point au plaisir que le plaisir, on le pense, existe certainement ; à croire que les prairies sont déroulées pour elle ; que la mer se taillade de petites vagues pour elle ; que les forêts froufroutent d'oiseaux aux couleurs vives pour la jeunesse, la jeunesse qui attend. Là-bas, on rencontrait Jinny et Hal, Tom et Betty ; là-bas, nous avions nos plaisanteries et nos secrets à échanger ; et nous ne nous séparions jamais sur le pas de la porte sans projeter un autre rendez-vous dans un autre salon, à l'occasion, selon le moment de l'année, ses suggestions. La vie est agréable ; la vie est belle. Après le lundi vient le mardi, et le mercredi suit.

Oui, mais après un certain temps, avec une différence. Il peut y avoir quelque chose dans l'aspect du salon un soir, dans l'agencement des chaises, ce qu'elles suggèrent. Il semble confortable d'aller s'asseoir sur un canapé dans un coin, de regarder, d'écouter. Et il arrive que deux silhouettes se dressent dos à la fenêtre devant un arbre qui étend ses branches. Sous le coup de l'émotion on se dit "Il y a des silhouettes sans visages que la beauté recouvre". Dans la pause qui suit, tandis que les ondes se propagent, la fille à qui l'on devrait parler se dit : "Il est vieux." Mais elle se trompe. Ce n'est pas l'âge ; c'est qu'une goutte est tombée ; une autre goutte. Le temps a donné à ce qui s'agence encore une autre secousse. Nous sortons en rampant de l'arche des groseilliers feuillus, vers un monde plus vaste. L'ordre véritable des choses — qui est perpétuelle illusion — se voit à présent. C'est ainsi qu'en un instant, dans un salon, notre vie s'ajuste à la marche majestueuse du jour à travers le ciel.

C'est pour cette raison qu'au lieu d'enfiler mes souliers vernis et de chercher une cravate acceptable, j'ai voulu aller voir Neville. J'ai voulu voir mon plus vieil ami, celui qui m'avait connu quand j'étais Byron ; le jeune homme de Meredith, le héros d'un livre de Dostoïevski dont j'ai oublié le nom. Je l'ai trouvé seul, en train de lire. Table parfaitement rangée ; rideau tiré droit, méthodiquement ; le coupe-papier au centre des pages d'un livre français — personne, ai-je pensé, ne changera jamais la façon dont on l'a vu se comporter la première fois, ou s'habiller. Il était resté assis là, sur sa chaise, ainsi vêtu, depuis tout ce temps, celui de la première rencontre. Elle était là, la liberté ; l'intimité ; la lumière du feu faisait se détacher une sorte de pomme ronde sur le rideau. Nous avons parlé ; assis tous les deux, parlé ; et

flâné en descendant le long de l’avenue, cette avenue qui circule sous les arbres, sous le feuillage épais et chuchotant des arbres, arbres d’où pendent des fruits et sous lesquels nous avons si souvent marchés ensemble, si bien qu’à présent l’herbe est nue autour de quelques-uns de ces arbres, de quelques-uns de ces monologues et de ces poèmes, certains parmi nos préférés — l’herbe est foulée à nu par nos allées et venues incessantes et qui n’ont rien de méthodique. S’il me faut attendre, je lis ; si je me réveille la nuit, je tâtonne sur l’étagère pour trouver un livre. Et s’enfle, sans cesse grandissante, l’accumulation de matériaux, dont l’inventaire est impossible, que j’ai en tête. De temps en temps, je détache un morceau, Shakespeare peut-être, ou peut-être cette vieille femme qu’on nomme Peck ; et je me dis, pendant qu’au lit je fume une cigarette, "C’est Shakespeare. C’est Peck" — avec la certitude de les reconnaître, et le choc que procure ce savoir, un délice sans fin, même si le partager est difficile. Ainsi nous avons partagé nos Pecks, nos Shakespeares ; comparant la version de chacun ; nous autorisant chacun l’un l’autre à placer sa Peck ou son Shakespeare sous un meilleur éclairage ; et nous coulions dans ce genre de silence qu’on brise ici ou là de quelques mots, comme si une nageoire venait fendre l’étendue du silence ; puis la nageoire, la pensée, replonge dans les profondeurs, en répandant tout autour d’elle de petites ondes de plaisir, de contentement.

Oui, mais soudain, le tic-tac de l’horloge. Nous qui étions plongés dans ce monde avons repris conscience d’un autre. C’est douloureux. C’est Neville qui a changé le temps. Lui qui déroulait sa pensée dans le temps illimité de l’esprit, lui qui en un éclair pouvait l’étirer de Shakespeare jusqu’à nous, remua le feu et commença à vivre selon cette

autre horloge qui rythme l'approche d'une personne précise. L'ample et subtil flot de sa pensée se rétracta. Il était aux aguets. Je pouvais le sentir écouter les bruits de la rue. Je le voyais tapoter un coussin. Au milieu de toute cette myriade d'humains et parmi tous les temps écoulés, il choisissait un seul individu, et un moment particulier. Un bruit s'entendit dans le hall. Ce qu'il a dit a vacillé dans l'air comme une flamme inquiète. Je l'ai vu isoler un pas au milieu d'autres pas ; attendre un détail spécifique pour l'identifier et, vif comme un serpent, fixer la poignée de la porte. (D'où l'acuité inouïe de ses sens ; il s'entraîne toujours en les exerçant vers un seul.) Concentrée à ce point, une passion repousse les autres et en fait des corps étrangers flottant dans un liquide tranquille, lumineux. J'ai pris conscience de ma propre nature, vague, troublée, remplie de sédiments, de doutes, de phrases et de notes pour plus tard dans des carnets. Le pli du rideau était maintenant immobile, sculptural ; le presse-papiers sur la table semblait durcir ; les fils sur le rideau brillaient de mille éclats ; tout devenait défini, extérieur, une scène où je n'avais pas ma place. Je me suis donc levé ; je l'ai quitté.

Juste ciel ! comme elles m'ont agrippé en sortant, les griffes de la vieille douleur ! ce désir de voir quelqu'un qui n'est pas là. Mais qui ? D'abord, je n'ai pas su ; puis je me suis souvenu de Percival. Je n'avais pas pensé à lui depuis des mois. Rire avec lui maintenant, rire de Neville, avec lui, voilà ce que je voulais, partir bras dessus bras dessous avec lui en riant. Mais il n'était pas là. La place était vide.

C'est étrange comme un mort nous saute dessus au coin d'une rue, ou dans les rêves.

Le souffle de cette bourrasque d'un froid si pénétrant m'a poussé cette nuit-là à travers Londres pour rejoindre d'autres amis, Rhoda et

Louis, avec l’envie de compagnie, de certitude, de contact. Je me demandais, tout en montant les escaliers, quelle était leur relation ? Que se disaient-ils, seuls tous les deux ? Je l’imaginais elle, sa maladresse à manier la bouilloire du thé. Elle devait contempler les toits d’ardoises — elle, la nymphe de la fontaine toujours ruisselante, fascinée par ses visions — et rêver. Et dire, écartant le rideau pour voir la nuit. "Là-bas !" — reprenant un vers de Shelley — "La lande est sombre sous la lune." J’ai sonné à la porte ; j’ai attendu. Louis versait peut-être du lait dans la soucoupe du chat ; Louis, dont les mains osseuses se referment l’une sur l’autre comme deux mâchoires d’écluse dans la lente angoisse de l’effort face à l’immense tumulte des eaux, lui qui connaissait les paroles prononcées auparavant par l’Égyptien, l’Indien, par les hommes aux pommettes saillantes et les solitaires en chemises de pénitence. J’ai frappé ; j’ai attendu ; pas de réponse. J’ai redescendu les escaliers de pierre. Nos amis — si lointains, et silencieux, si peu fréquentés et qu’on connaît si mal. Et moi aussi, je suis vague pour mes amis, et inconnu ; un fantôme, qu’on voit parfois, et le plus souvent pas du tout. La vie est sûrement un rêve. Notre flamme, ce feu follet qui danse dans certains yeux, s’éteindra vite et tout s’effacera. J’ai pensé à mes amis. J’ai pensé à Susan. Elle avait acheté des champs. Les concombres et les tomates mûrissaient dans ses serres. La vigne que le gel avait tuée l’année dernière redonnait quelques feuilles. Elle marchait pesamment en compagnie de ses fils dans les prés qui étaient les siens. Elle parcourait sa terre avec des hommes en guêtres, montrant de son bâton un toit, des haies, des murs décrépis. Les pigeons la suivaient en se dandinant, attendant le grain qu’elle laisserait tomber de ses mains efficaces, terriennes. "Mais je ne me lève

plus à l’aube", dirait-elle. Puis Jinny — occupée à distraire, sans doute, un nouveau jeune homme. Ils atteignaient le point de non-retour du simple bavardage. La pièce dans la pénombre ; les chaises bien disposées. Elle, toujours en quête de l’instant. Sans illusions, dure et claire comme le cristal, elle qui chevauchait le jour, poitrine nue. Qui laissait le jour la transpercer de ses lances. Lorsqu’une mèche blanchissait sur son front, elle l’entortillait sans crainte parmi les autres. Ainsi lorsqu’on viendrait l’enterrer il n’y aurait aucun désordre. Les bouts de rubans seraient retrouvés bien enroulés. Mais la porte continue de s’ouvrir. Qui entre ? demande-t-elle, et elle se lève pour aller à sa rencontre, prête, comme aux premières nuits de printemps sous l’arbre, au pied des hautes bâtisses de Londres qui voient rentrer pour sagement se coucher de respectables citoyens, cet arbre qui protégeait bien peu son amour ; et le grincement des tramways se mêle à ses cris d’extase et au murmure des feuilles qui doivent ombrager sa langueur, sa délicieuse lassitude alors qu’elle s’abandonne à la fraîcheur et à la douceur de la nature satisfaite. Nos amis, si peu fréquentés, et qu’on connaît si mal — c’est vrai ; et pourtant, si je rencontre une personne inconnue, comme ici, à cette table, et que j’essaie de détacher les morceaux de ce que j’appelle "ma vie", ce n’est pas une seule vie que je vois en regardant en arrière ; je ne suis pas un seul individu ; je suis tellement de gens ; je ne sais pas réellement qui je suis — Jinny, Susan, Neville, Rhoda ou Louis ; ni comment distinguer ma vie de la leur.

J’y pensais en ce soir de début d’automne, quand nous nous sommes retrouvés pour dîner une fois encore à Hampton Court. Notre gêne fut d’abord considérable, car chacun d’entre nous à cette époque tenait à s’affirmer, et l’autre qui avançait

sur le chemin du rendez-vous habillé ainsi ou autrement, une canne à la main ou pas, semblait venir le contredire. J'ai vu Jinny regarder les doigts terriens de Susan et cacher les siens ; et moi, en observant Neville, si soigné et précis, j'ai senti toute la nébulosité de ma vie brouillée par toutes ces phrases. Ensuite, il s'est mis à fanfaronner, parce qu'il avait honte d'un certain salon, d'une certaine personne, et d'avoir réussi. Louis et Rhoda, les conspirateurs, les espions attablés, qui notaient tout, semblaient se dire : "Après tout, c'est à Bernard de faire en sorte que le serveur amène le pain — ce contact nous est refusé." Et, l'espace d'un instant, nous avons vu parmi nous s'afficher le corps de l'individu complet que nous n'avions pas réussi à être, mais qui ne s'oublie pas pour autant. Nous voyions tout ce que nous aurions pu être ; tout ce que nous avions raté, et nous étions jaloux des revendications de l'autre, comme des enfants lorsqu'on coupe le gâteau, le seul, l'unique gâteau, et qu'ils voient leur part diminuer.

Quoi qu'il en soit, nous avons eu notre bouteille de vin et, sous son charme, en perdant notre hostilité, cessé les comparaisons. À mi-repas, nous avons senti s'élargir le cercle de l'immense noirceur de ce qui reste hors de nous, de ce que nous ne sommes pas. Le vent, le flux des roues se fit fracas du temps, et nous nous sommes rués — mais où ? Et qu'étions-nous ? Anéantis un temps, éteints, comme l'étincelle échappée du papier qui brûle, et dispersés dans le fracas obscur. Nous étions au-delà du temps, au-delà de l'Histoire. Pour moi ça n'a duré qu'une seconde. C'est parce que je suis pugnace que cela s'est arrêté. J'ai frappé la table avec la cuillère. Si je pouvais mesurer les choses avec un compas je le ferais, mais puisque ma seule mesure est une phrase, je fais des phrases — laquelle, en l'occurrence, je ne sais plus. Nous

devenions six personnes à table à Hampton Court. Nous nous sommes levés pour ensemble descendre le long de l'avenue. Et dans la fragilité, dans l'irréalité de cette nuit tombante, et arrivant par salves comme les échos de voix qu'on entend rire dans une allée, la chaleur humaine m'est revenue, et la chair. Appuyée contre un porche, appuyée contre un cèdre, j'ai vu l'éblouissante flamme, Neville, Jinny, Rhoda, Louis, Susan, moi, notre vie, notre identité. Le roi William avait toujours l'air d'un monarque irréel, et sa couronne semblait de ferblanterie. Mais nous — devant les briques, devant les branches, nous six, sur combien de millions de millions, sortis juste un instant du foisonnement incalculable des temps passés et des temps à venir, nous brûlions ici, triomphants. L'instant était tout ; l'instant suffisait. Et puis Neville, Jinny, Susan et moi, comme une vague se brise, nous sommes partis de tous côtés et nous nous sommes rendus — à la feuille qui viendrait, à cet oiseau-là parmi d'autres, à l'enfant au cerceau, au trot du chien, à cette tiédeur que la forêt retient après une journée chaude, et au blanc lumineux qui se tord en rubans sur le plissement des eaux. Nous nous sommes écartés les uns des autres ; nous étions consumés par la noirceur des arbres, laissant Rhoda et Louis debout sur la terrasse près de l'urne.

Revenir de cette immersion — si douce, si profonde ! —, et voir en remontant à la surface les conspirateurs toujours debout au même endroit, n'a pas été sans remords. Nous avions perdu ce qu'eux avaient gardé. En nous interrompant. Mais nous étions fatigués et, bon ou mauvais, accompli ou inachevé, un voile sombre allait recouvrir nos efforts ; les lumières déclinaient pendant que nous faisions halte sur la terrasse en haut du fleuve. Les bateaux à vapeur débarquaient leurs voyageurs

sur la rive ; on entendait des cris de célébration au loin, le son de chants, comme si les gens agitaient leurs chapeaux avant de reprendre ensemble une dernière chanson. Le son de ce chœur traversait l'eau et j'ai senti bondir en moi ce vieil élan, celui qui toute ma vie m'a animé, être soulevé et emporté par la clameur des voix des autres, reprenant le même chant ; être secoué de bas en haut par la clameur d'une quasi insensée réjouissance, émotion, triomphe, désir. Mais pas maintenant. Non ! Je ne pouvais pas me ressaisir ; distinguer mes contours ; je ne pouvais pas m'empêcher de laisser glisser au fond de l'eau tout qui m'avait rendu la minute d'avant enthousiaste, amusé, envieux, attentif, et une foule d'autres choses. Je ne pouvais pas me rattraper de tout ce qui se jette sans fin, se disperse, se déverse malgré nous et s'écoule sans un bruit sous les piles des ponts, entourant quelques arbres, ou bien une île, là-bas, là où les oiseaux de mer attendent en haut des pieux, au-dessus des eaux agitées qui se transforment en vagues dans l'océan — je ne pouvais pas me rétablir de ce dispersement. Et ainsi, nous nous sommes quittés.

Et donc, ce courant qui fuyait, où se mêlaient Susan, Jinny, Neville, Rhoda, Louis, était-il une sorte de mort ? Un nouvel assemblage d'éléments ? Un signe quelconque de ce qui approchait ? La note fut griffonnée, le carnet refermé, car je suis étudiant par intermittence. Je ne récite jamais mes leçons à l'heure dite. Plus tard, tout en descendant Fleet Street à l'heure de pointe, je me suis souvenu de ce moment ; et je l'ai prolongé. "Est-ce que je dois et pour toujours, pensais-je, cogner ma cuillère sur la nappe ? Est-ce que je ne devrais pas, moi aussi, me rallier ?" Les autobus étaient bondés ; l'un arrivait derrière l'autre pour venir se

stopper dans un clic, comme un maillon s'ajoute à une chaîne de pierre. Et les gens passaient.
Innombrables, chargés de mallettes, se faufilant à une vitesse incroyable, ils passaient comme une rivière en crue. Ils passaient mugissants comme le train dans son tunnel. Saisissant ma chance, j'ai traversé ; plongé dans une ruelle sombre pour entrer dans la boutique où l'on me coupe les cheveux. J'ai penché la tête en arrière et je me suis retrouvé enveloppé d'un drap. Les miroirs me faisaient face et j'y voyais mon corps entravé et les gens passer ; s'arrêter, en jetant un œil et repartir, indifférents. Le coiffeur commença le va-et-vient de ses ciseaux. Je me sentais impuissant à faire cesser ces oscillations d'acier froid. Ainsi, nous sommes découpés, couchés et emmaillotés, me suis-je dit ; ainsi, nous sommes allongés côte à côte dans des champs humides, des branchages et des fleurs flétries. Nous n'avons plus besoin d'être exposés au vent et à la neige dans les haies dénudées ; de nous tenir droits quand la rafale souffle, ou de maintenir bien haut notre fardeau ; ni de supporter sans un murmure l'heure blême de midi, quand l'oiseau s'approche de la branche et de la feuille blanchie d'humidité. Nous sommes découpés, et nous tombons. Nous devenons un fragment de cet univers insensible qui dort lorsque nous sommes au plus vif et s'embrase de rouge quand nous dormons. Nous avons renoncé à la station debout et maintenant nous gisons, couchés à plat, flétris et si vite oubliés ! Sur ce, j'ai repéré une expression dans l'œil que le coiffeur jetait en coin, comme si quelque chose l'intéressait dans la rue.
Qu'est-ce qui pouvait intéresser le coiffeur ? Qu'avait vu le coiffeur dans la rue ? C'est de cette façon que je me suis rappelé à moi. (Car je ne suis pas mystique ; quelque chose vient toujours m'attraper — la curiosité, l'envie, l'admiration,

l’intérêt pour les coiffeurs et leurs semblables me ramènent à la surface.) Pendant qu’il brossait les peluches sur mon manteau, j’ai pris la peine de m’assurer de son identité, et tout en balançant ma canne je suis allé dans le Strand, et j’ai évoqué pour me servir de contrepoint la figure de Rhoda, toujours si furtive, les yeux toujours remplis de crainte, toujours en quête d’une colonne dans le désert et s’en allant la découvrir ; elle s’était tuée. "Attends," disais-je, mettant mon bras imaginaire (c’est comme cela que nos amis nous accompagnent) sous son bras. "Attends que ces autobus soient passés. Ne traverse pas si imprudemment. Ces hommes sont tes frères." Et, voulant la convaincre, je convainquais mon propre esprit. Car il n’existe pas de vie seule ; et je ne sais jamais vraiment si je suis homme ou femme, Bernard ou Neville, Louis, Susan, Jinny ou Rhoda — c’est si étrange, ce contact avec l’autre.

Balançant ma canne, les cheveux fraîchement coupés et des picotements dans la nuque, je suis passé devant tous ces plateaux remplis de jouets d’un sou importés d’Allemagne que des hommes vous tendent dans la rue près de St Paul — St Paul, cette poule qui couve en étendant les ailes pour accueillir des files d’omnibus et des flots d’hommes et de femmes aux heures de pointe. J’ai pensé à la façon qu’aurait Louis de monter ces marches dans son costume impeccable, avec sa canne et sa démarche anguleuse, presque détachée. Et avec son accent australien ("Mon père, banquier à Brisbane"), il viendrait, je pense, montrant plus de respect pour ces vieilles cérémonies que je peux en avoir, moi qui entends les mêmes berceuses depuis mille ans. Je suis toujours impressionné, quand j’entre, par les roses élimées ; les cuivres polis ; le flottement et le plain-chant, lorsqu’une voix de jeune garçon tourne en se lamentant sous le dôme

comme une colombe perdue vole au hasard. La quiétude et la paix des morts m'impressionnent — des guerriers au repos sous leurs vieilles bannières. Puis je me moque de la flamboyancerie absurde d'une tombe tortillornementale ; et les trompettes et les victoires et les armoiries et la certitude, si bruyamment redites, de la résurrection, de la vie éternelle. Mon œil flottant et curieux me montre alors un enfant ébahi ; un retraité au pas lourd ; ou les prosternations de jeunes vendeuses, fatiguées, accablées, leurs pauvres poitrines creuses agitées par Dieu sait quelles luttes, venues ici chercher du réconfort à l'heure de pointe. Je m'éloigne, j'observe et je m'étonne, et quelques fois, le plus souvent à la dérobée, je tente de me hisser sur la prière de quelqu'un d'autre au cœur du dôme, et au-delà, peu importe où elles vont. Mais ensuite, comme la colombe perdue et qui gémit, je finis par flancher, voleter, descendre et me percher sur une gargouille bizarre, un nez usé ou tombeau absurde, avec humour, avec étonnement, et j'observe à nouveau les touristes avec leurs Baedekers traîner des pieds, tandis que la voix du garçonnet s'élève sous le dôme et que l'orgue s'offre de temps à autre le plaisir d'un moment de triomphe éléphantesque. Alors comment, je me le demande, Louis pourrait-il tous nous abriter ? Comment pourrait-il nous confiner à n'être qu'un, avec son encre rouge et sa plume très fine ? La voix s'étiole sous le dôme, avec sa plainte.

Et donc, à nouveau dans la rue, à balancer ma canne, regardant les corbeilles dans les vitrines des papetiers et les paniers de fruits qui poussent aux colonies, à murmurer Pillicock assis sur le mont Pillicock, ou Oyez, oyez chiens aboyer, ou Voici la renaissance de la grand ère du monde, ou Saisis-moi, saisis-moi, Mort — mêlant non-sens et

poésie, flottant dans le courant. Quelque chose vient toujours ensuite. Le mardi suit le lundi : et le mercredi, le mardi. Chacun répand la même ondulation. L'être grandit en cercles, comme un arbre. Comme un arbre, les feuilles tombent.

Une fois seulement, penché un jour sur une barrière qui s'ouvrait sur un champ, le rythme s'est arrêté ; les rimes chantonnées, les non-sens et la poésie. Un espace s'est libéré dans mon esprit. J'ai pu voir à travers les feuilles épaisses de l'habitude. Penché sur la barrière, j'ai regretté qu'il y ait tant de déchets, tant de choses inaccomplies et de séparations, car on ne peut pas traverser Londres pour aller rencontrer un ami, avec une vie si saturée d'obligations ; ni prendre le bateau vers l'Inde pour voir un homme nu harponner des poissons dans l'eau bleue. J'ai pensé que la vie avait été imparfaite, une phrase inachevée. Que cela avait été impossible pour moi, qui accepte comme je le fais le tabac que propose n'importe quel commis voyageur rencontré dans un train, de conserver sa cohérence — le sens de ces générations, de ces femmes portant des cruches rouges sur le Nil, du rossignol qui chante au milieu des conquêtes, des migrations. Cette entreprise était trop vaste, me suis-je dit, et comment continuer perpétuellement à soulever le pied pour monter l'escalier ? Je m'adressais à moi comme on parle à un compagnon avec qui on voyagerait vers le pôle Nord.

Je parlais à ce moi qui m'avait suivi au cours de tant d'aventures formidables ; le fidèle qui s'asseyait auprès du feu quand tout le monde allait dormir, et tisonnait les cendres ; l'homme qui par de soudaines concrétions de vie s'était si mystérieusement construit, dans un bosquet de hêtres, près d'un saule sur une berge, ou penché sur un parapet à Hampton Court ; l'homme qui

avait su se ressaisir dans les moments d'urgence et cogner sa cuillère contre la table, en disant : "Je ne me rallierai pas."
Ce moi, alors que j'étais penché sur la barrière pour regarder les champs faire onduler plus bas leurs vagues de couleurs, ne me répondit pas. N'émit pas d'objections. Ne tenta pas de phrase. Son poing ne se resserra pas. J'attendais. J'écoutais. Rien ne vint, rien. Et j'ai alors crié, tout à coup convaincu d'un abandon total. Maintenant il n'y a plus rien. Pas d'aileron pour fendre l'espace vain de la mer incommensurable. La vie m'a détruit. Aucun écho lorsque je parle, aucun mot d'aucune sorte. Une mort plus sûre que la mort des amis, plus sûre que celle de la jeunesse. Je suis la forme emmaillotée dans la boutique d'un coiffeur, n'occupant que sa place.
La scène en bas se flétrissait. Comme l'éclipse quand le soleil s'en va et qu'il laisse la terre, dans sa pleine floraison d'été, fanée, fragile, factice. J'ai vu aussi une route sinueuse où dansait la poussière et les groupes que nous y formions, de quelle façon ils s'étaient rassemblés, avaient dîné ensemble, et s'étaient retrouvés dans tel ou tel salon. J'ai vu ma propre activité infatigable — comment j'avais couru de l'un à l'autre, rapporté et transmis, et mes voyages et mes retours, vers ce groupe-ci ou là, pour prendre dans mes bras ou rester à l'écart ; toujours dur à la tâche et poussé par je ne sais quel but extraordinaire, le nez collé au sol comme un chien lancé sur une piste ; à l'occasion un hochement de tête, à l'occasion un cri d'étonnement, de désespoir et à nouveau le nez contre la piste. Quel gâchis — quelle confusion ; la naissance et la mort ; la douceur et la succulence ; l'effort, l'angoisse ; et moi toujours à courir ça et là. Terminé à présent. Plus d'appétits à assouvir ; de dard qui empoisonne autrui ; finies les dents

tranchantes et les mains qui agrippent et désirer sentir la poire et le raisin et le soleil plombant sur le mur du verger.

Les bois s'étaient évanouis ; la terre était une zone d'ombre. Aucun son pour briser le silence du paysage d'hiver. Aucun coq ne chantait ; aucune fumée ne s'élevait ; aucun train ne passait. Un homme qui a perdu son moi, ai-je pensé. Un corps lourd appuyé contre une barrière. Un homme mort. Avec un désespoir paisible, entièrement désillusionné, j'ai scruté la poussière qui dansait ; ma vie, la vie de mes amis, ces fabuleuses présences, des hommes et leurs balais, des femmes assises à écrire, le saule au bord du fleuve — des nuages et des spectres faits de poussière eux aussi, d'une poussière changeante comme les nuages perdent et gagnent et regagnent l'or ou le rouge et perdent leurs cimes et se gonflent ça et là de volutes, labiles, vains. Moi, équipé d'un carnet, faisant des phrases, j'avais simplement noté les changements ; une ombre, j'avais enregistré assidûment les ombres. Et, j'ai pensé, comment continuer à présent sans un moi, inconsistant et sans vision, dans un monde inconsistant sans illusion ?

La lourdeur de mon abattement fit s'ouvrir la barrière où je m'appuyais et me poussa, moi un vieil homme, un homme lourd aux cheveux gris, dans le champ incolore, le champ vide. Ne plus entendre d'échos, ne plus voir de fantômes, ne plus sentir de résistance, marcher toujours sans ombre, ne laissant pas d'empreinte sur la terre morte. Si seulement il y avait eu des moutons en train de brouter, d'avancer une patte après l'autre, un oiseau, ou un homme enfonçant sa bêche dans la terre, s'il y avait eu une ronce pour me faire trébucher, ou un fossé humide de feuilles détrempées où je serais tombé — mais non, le

chemin mélancolique suivait la même ligne, vers plus d'hiver et de pâleur et l'égale vue sans intérêt du même paysage.

Comment fait la lumière pour revenir au monde après une éclipse de soleil ? Miraculeusement. Fragilement. En fines rayures. C'est suspendu comme une cage de verre. C'est un cercle à briser avec un petit choc. Il y a une étincelle ici. Puis une rougeur brune. Et une vapeur, comme si la terre inspirait et soufflait, inspirait et soufflait la première fois. Par-dessous la fadeur quelqu'un marche avec une lumière verte. Puis se détache la flamme d'une silhouette blanche. Les bois palpitent de bleu, de vert, et peu à peu les champs s'imbibent de rouge, de doré, de marron. Soudain une rivière attrape une lueur bleue. La terre absorbe la couleur comme l'éponge se remplit lentement d'eau. Reprend sa consistance ; s'arrondit ; une goutte en suspens ; réglant son balancement sous nos pieds.

Alors le paysage m'est revenu ; alors j'ai vu les champs rouler en vagues de couleur sous moi, mais à présent avec cette différence : je voyais mais je n'étais pas vu. Je marchais sans ombre ; je venais sans être annoncé. De moi étaient tombés le vieux manteau, la vieille réponse ; la main trouée qui attisait les sons. Mince comme un fantôme, ne laissant aucune trace là où je passais, percevant seulement, je marchais seul dans un monde neuf, jamais foulé ; effleurant des fleurs neuves, incapable de parler sauf par des mots d'enfant d'une seule syllabe ; sans un abri contre les phrases — moi qui en ai fait tant ; sans escorte, moi qui ai toujours été accompagné des miens ; solitaire, moi qui ai toujours eu quelqu'un pour partager la grille de l'âtre vide, ou le placard qui laisse pendre sa boucle en or.

Mais comment décrire ce qui se voit du monde sans avoir de soi ? Il n’y a pas de mots. Bleu, rouge — même eux détournent, même eux cachent avec épaisseur au lieu de laisser passer la lumière. Comment décrire ou dire quoi que ce soit en mots articulés à présent ? — sauf que ça s’estompe, ça obéit à une transformation progressive, et devient, même le temps d’une marche brève, habituel — cette scène aussi. La cécité revient alors qu’on bouge et une feuille en répète une autre. La beauté revient à la vue, avec son cortège de phrases fantômes. On respire le souffle substantiel ; au fond de la vallée le train traverse les champs en laissant retomber deux oreilles de fumée.

Mais pendant un instant j’avais été assis dans l’herbe quelque part au-dessus du mouvement de la mer et du bruit des forêts, j’avais vu la maison, le jardin et le flux des vagues. La vieille nurse qui tourne les pages du livre d’images s’était arrêtée et avait dit : "Regarde. C’est la vérité."

Et voilà que je pensais le long de Shaftesbury Avenue ce soir. Je pensais à cette page du livre d’images. Et quand je vous ai rencontré là où chacun vient accrocher son manteau, je me suis dit : "Peu importe qui je croise. Toute cette petite affaire d’être est passée. Qui est-ce, je n’en sais rien ; je ne m’en soucie pas ; nous dînerons ensemble." J’ai alors accroché mon manteau, tapoté votre épaule, et dit : "Venez vous asseoir avec moi."

Maintenant le repas est fini ; nous sommes entourés d’épluchures et de miettes. J’ai essayé de détacher la grappe et de vous la tendre ; qu’il y ait matière ou vérité en elle, je ne sais pas. Je ne sais pas non plus exactement où nous sommes. Quelle ville étire ce bout de ciel au-dessus d’elle ? Est-ce Paris, est-ce Londres où nous sommes assis, ou

l’une de ces villes du sud aux maisons badigeonnées de rose qui s’étendent sous les cyprès, sous de hautes montagnes, là où les aigles montent en flèche ? Je ne suis à présent sûr de rien.

Je commence maintenant à oublier ; je commence maintenant à douter de la fixité des tables, de la réalité d’ici et de maintenant, à tapoter vivement de la jointure du doigt les bords d’objets apparemment solides et je dis : "Êtes-vous durs ?" J’ai vu tant de choses différentes, j’ai fait tant de phrases différentes. J’ai perdu, dans ce procédé de manger, de boire et de frotter mes yeux à la surface des choses, cette coque mince et dure qui contient l’âme, et qui, au début, nous enferme — d’où la férocité, les tap, tap, tap impitoyables des becs de la jeunesse. À présent je demande : "Qui suis-je ?" J’ai parlé de Bernard, de Neville, Jinny, Susan, Rhoda et Louis. Est-ce que je suis eux tous ? Un seul et distinct d’eux ? Je ne sais pas. Nous étions là assis ensemble. Mais maintenant Percival est mort, et Rhoda est morte ; nous sommes divisés ; nous ne sommes plus ici. Pourtant, je ne trouve aucun obstacle qui nous sépare. Aucune division entre moi et eux. Tandis que je parlais, je sentais "Je suis vous". Cette différence qui nous occupe tant, l’identité chérie si fiévreusement, a été surmontée. Oui, depuis que la vieille Mme Constable a levé son éponge et déversé sur moi l’eau chaude qui m’a couvert de chair, je suis sensible, perceptif. Là sur mon front, il y a le coup que j’ai reçu lorsque Percival est tombé. Là sur ma nuque, le baiser que Jinny a donné à Louis. Dans mes yeux montent les larmes de Susan. Je peux voir au loin, comme un fil d’or qui vibre, la colonne que Rhoda a vue, et sentir la gifle du vent sur son vol quand elle a sauté.

C’est pourquoi quand je viens à cette table modeler entre mes mains l’histoire de ma vie et vous la présenter comme une chose achevée, je dois me souvenir de choses qui s’en vont loin, s’en vont profondément, s’engloutissent dans cette vie-ci ou l’autre, et qui en font partie ; et des rêves aussi, les choses qui m’entourent, avec leurs pensionnaires, ces vieux fantômes à peine articulés qui s’obstinent à hanter jour et nuit ; ils se tournent en dormant, poussent des cris confus, tendent leurs doigts de spectres et veulent m’agripper quand je tente de fuir — les ombres de ces gens que l’on aurait pu être ; et les soi jamais nés. Il y a aussi la vieille brute, le barbare, l’homme couvert de poils qui fouille de ses doigts des cordages d’entrailles ; qui s’empiffre et qui rote ; son langage guttural, viscéral — eh bien, il se trouve là. Il est tapi en moi. Ce soir il s’est gavé de cailles, salades et ris de veau. Et il tient maintenant un verre de fin cognac dans le creux de sa patte. Il tigre, et il ronronne, lance des frissons chauds qu’il laisse courir le long de ma colonne vertébrale tandis que je sirote. Certes, il se lave les mains avant chaque repas, mais elles restent velues. Il sait se boutonner le pantalon et le gilet, mais ils contiennent les mêmes organes. Il se rebiffe si je le fais attendre pour dîner. Il gesticule et il grimace sans cesse, désignant de ses gestes, moitié stupides d’avidité moitié idiots de convoitise, ce qu’il veut obtenir. Je vous assure, j’ai parfois beaucoup du mal à le contrôler. Cet homme, le poilu, le semblable à un singe, a pris part à ma vie. A donné une lueur plus verte aux choses vertes, et maintenu sa torche avec ses flammes rouges, et sa fumée piquante, épaisse, au dos de chaque feuille. Et même illuminé le jardin frais. Brandi sa torche au fond de rues sordides où tout à coup les filles se mettaient à briller d’une transparence rouge et grisante. Oh,

bien haut, il a levé sa torche ! Et il m’a entraîné dans des danses sauvages !

Mais plus maintenant. Ce soir, mon corps se lève degré après degré comme une sorte de temple pénétré de fraîcheur, dont le sol est jonché de tapis, et des murmures en montent, et les autels y dressent leur fumée ; et tout là-haut, dans ma tête sereine, n’arrivent que les effluves d’une mélodie, et des vagues d’encens, tandis que la colombe égarée se lamente, que des bannières tremblent au-dessus des tombes, et que les rafales noires du milieu de la nuit agitent les arbres sous les fenêtres ouvertes. Quand je regarde vers le bas depuis cette transcendance, même les reliques de miettes de pain sont belles ! Et les courbes en spirales des épluchures de poires — si fines, et mouchetées, comme un œuf d’oiseau de mer. Même les fourchettes alignées côte à côte paraissent limpides, logiques, exactes ; et les cornes des petits pains que nous avons laissés sont vernies, plaquées jaune, dures. Je pourrais célébrer ma main, l’éventail de ses os lacé de veines bleues et mystérieuses, son aspect étonnant de justesse, de souplesse et sa capacité à doucement s’enrouler ou écraser d’un coup — sa sensibilité inépuisable.

Réceptif à l’extrême, avec tout à tenir, rempli à ne plus pouvoir, limpide pourtant, et maîtrisé — ainsi semble mon être, maintenant que le désir ne le pousse plus à s’agiter ; maintenant que la curiosité ne le teinte plus mille fois. Il repose par le fond, loin des marées, et à l’abri, à présent qu’il est mort, l’homme que j’appelais "Bernard", l’homme qui gardait un carnet dans sa poche où il notait — des phrases pour dire la lune, des traits pris sur le vif ; comment les gens regardaient, se tournaient ou laissaient tomber leurs mégots ; à la page du P, Poussière de papillon, à celle du M, Manières de désigner la mort. Laissons maintenant s’ouvrir la

porte, cette porte vitrée qui pivote sur ses gonds continuellement. Imaginons qu'une femme entre, qu'un jeune homme en habit de soirée et moustache vienne s'asseoir : est-ce qu'ils auraient quoi que ce soit à me dire ? Non ! Je sais déjà tout ça. Et si elle se levait soudain pour s'en aller, lui dire "Ma chère, vous ne forcez plus mon attention". Le ressac de la vague qui toute ma vie a résonné, et qui m'a réveillé si bien que j'ai pu voir la boucle dorée du placard, ne sait plus faire vibrer ce que je tiens.

Ainsi, prenant sur moi le mystère des choses, je peux aller comme un espion sans quitter cet endroit, sans bouger de ma chaise. Visiter les confins de terres désertiques où le sauvage s'assoit devant un feu de camp. Le jour se lève ; la fille porte à son front ses joyaux d'eau à cœur de feu ; le soleil lance ses rayons droit sur la maison qui dort ; les vagues creusent leurs barres ; se jettent ensemble sur le rivage ; se rabattent d'écume ; et leurs eaux balayées viennent encercler la barque et le chardon de mer. Les oiseaux chantent en chœur ; de longs tunnels s'engouffrent entre les tiges des fleurs ; la maison est plus blanche ; et le dormeur s'étire ; peu à peu tout s'active. La lumière gagne la pièce et chasse l'ombre après l'ombre qui reste suspendue en plis impénétrables. Qu'est-ce que cette ombre au centre est en train de tenir ? Quelque chose ? Rien ? Je ne sais pas.

Oh, mais il y a votre visage. Et vos yeux que je croise. Moi qui me pensais aussi vaste qu'un temple, qu'une église, qu'un univers entier, libre de ses déplacements et se trouvant partout à la lisière des choses, y compris en ce lieu, je ne suis à présent que ce que vous voyez — un homme âgé, et plutôt lourd, gris au-dessus des tempes, qui (je me vois dans la glace) s'appuie du coude sur la table, et tient dans sa main gauche un verre de

vieux cognac. Voilà le coup que vous m’avez porté. J’ai heurté le pilier de la poste royale. Je titube et je tangue. Je prends ma tête entre mes mains. Mon chapeau est par terre — et j’ai perdu ma canne. Je suis affreusement ridicule et moqué comme de juste par le premier passant venu.

Dieu, à quel point la vie est dégoûtante ! Quels sales tours elle nous joue ; un instant libre, et le moment suivant ceci. Nous revoilà parmi les miettes et les serviettes tachées. Le couteau est déjà cristallisé de graisse. Désordre, sordide et pourrissement nous ont cernés. Nous avons dans nos bouches mis des corps d’oiseaux morts. Et c’est avec ces miettes grasses, ces serviettes moites de bave et ces petits cadavres que nous devons construire. Toujours ça recommence ; toujours il y a l’ennemi ; des yeux qui croisent nos yeux ; des doigts qui happent nos doigts ; l’effort qui nous attend. Appeler le serveur. Payer la note. Devoir se lever de sa chaise. Devoir reprendre son manteau. Devoir partir. Devoir, devoir, devoir — mot détestable. Encore une fois, moi qui me pensais à l’abri, qui me disais : "J’en ai maintenant fini avec tout ça", je découvre que la vague m’a renversé, culbuté jambes par-dessus tête, éparpillant ce que je possède, qu’elle me force à récupérer, réassembler, regrouper, en appeler à mes forces, me redresser et affronter l’ennemi.

Il est étrange que nous, qui connaissons tant la souffrance, puissions en infliger autant. Étrange que le visage de quelqu’un que je connais si peu, sauf à l’avoir rencontré, une fois je crois, sur la passerelle d’un bateau pour l’Afrique — rien qu’une esquisse d’yeux, de joues, de narines — ait pu tant m’outrager. Vous regardez, mangez, souriez, lassé, charmé, gêné — c’est tout ce que je sais. Pourtant cette ombre assise près de moi depuis une heure ou deux, ce masque d’où sortent deux yeux, a eu le

pouvoir de me repousser en arrière, de me visser au sol avec les visages des autres, de me retenir dans une pièce étouffante ; de m'envoyer m'écraser comme un papillon de bougie en bougie.

Mais attendez. Pendant qu'ils préparent l'addition derrière le paravent, attendez un instant. Après vous avoir blâmé pour ce coup qui m'a fait tituber au milieu d'épluchures, de miettes et de vieux morceaux de viande, je vais pouvoir noter les mots d'une seule syllabe qui sauront dire aussi comment votre regard et sa contrainte sur moi m'entraînent maintenant à percevoir ici et là, et le reste. Le tic-tac de l'horloge ; la femme qui éternue ; le serveur qui approche — c'est une avancée progressive de chaque chose, fondue en une, une dynamique et une fusion. Écoutez : un sifflement, le bruit des roues, la porte sur ses gonds qui grince. Je retrouve l'idée de complexité, de réalité et de bataille, et je vous en remercie. Pris d'une légère pitié, un peu envieux et rempli de bonne volonté, je vous serre la main et vous souhaite le bonsoir.

Gloire à la solitude ! Je suis seul à présent. Ce quasi inconnu est parti, prendre un train, un taxi, vers quelque part ou chez quelqu'un dont je ne sais rien. Le visage qui me regardait est parti. Plus de pression. Voici des tasses à café vides. Des chaises retournées mais personne pour venir s'y asseoir. Des tables vides et personne pour s'y installer et dîner ce soir.

Que maintenant s'élève mon chant de gloire. Gloire à la solitude. Qu'on me laisse seul. Qu'on me laisse défaire et rejeter au loin ce voile d'être, ce nuage qui change au plus léger des souffles, nuit et jour, et durant toute la nuit et durant tout le jour. Pendant que j'étais assis ici j'ai changé. J'ai regardé le ciel changer. J'ai vu des nuages recouvrir les étoiles, libérer les étoiles, les couvrir à nouveau. Je ne les regarde plus changer. Personne ne me

regarde plus et je ne change plus. Gloire à la solitude qui a mis fin à la pression des yeux, à l'insistance du corps, au besoin de mensonges et de phrases.
Mon carnet, saturé de mots, est tombé sur le sol. Il attend sous la table, de se faire balayer par la femme de ménage quand elle viendra péniblement à l'aube chasser des bouts de papier, de vieux tickets de tram, une note ici ou là roulée en boule et laissée dans les balayures. Quelle est la phrase pour la lune ? Et la phrase pour l'amour ? Et le nom qu'on donne à la mort ? Je ne sais pas. J'ai besoin d'une langue intime comme celle des amoureux, de mots d'une seule syllabe comme disent les enfants lorsqu'entrant dans une pièce ils trouvent leur mère à coudre et qu'ils ramassent un bout de laine qui brille, une plume, ou un lambeau de chintz. Je veux un hurlement ; un cri. Quand l'orage traverse les marais et chasse l'air au-dessus de moi, là où je suis allongé dans le fossé sans qu'on me voit, je n'ai pas besoin de mots. Rien de soigné. Rien qui sache retomber sur ses pieds. Rien de ces résonances et des charmants échos qui se cassent et résonnent d'un nerf à l'autre dans nos poitrines, avec leur musique furieuse, leurs phrases fausses. J'en ai fini avec les phrases.
Le silence vaut bien mieux ; la tasse, la table. Bien mieux d'être assis seul, seul comme l'oiseau de mer aux ailes ouvertes sur son poteau. Qu'on me laisse assis là toujours avec les choses simples, cette tasse, ce couteau, cette fourchette, les choses telles qu'en elles-mêmes, et moi-même étant moi. Et qu'on ne vienne pas me tracasser avec des réflexions sur l'heure de fermer la boutique et de filer. Je donnerais volontiers tout l'argent que je possède pour qu'on ne me dérange pas et qu'on me laisse assis encore et encore, en silence, seul.

Mais voilà que le maître d'hôtel, qui de son côté a fini son repas, apparaît en fronçant les sourcils ; il sort de sa poche une écharpe pour bien montrer qu'il est prêt à partir. Ils doivent partir ; fermer les volets, plier les nappes, passer un coup de serpillière humide sous les tables.
Alors qu'ils aillent au diable. Et tant pis si je suis éreinté et que j'en ai fini avec tout ça, je dois faire cet effort de me soulever, d'aller chercher le manteau précis qui est le mien ; d'en enfiler les manches ; de m'y emmitoufler pour contrer l'air de la nuit et sortir. Moi, moi aussi fatigué que je peux l'être, aussi épuisé que je le sois, moi presque usé à force de m'être frotté le nez à la surface des choses, même moi, un homme âgé qui prend plutôt du poids et déteste l'effort, je dois partir et aller attraper un dernier train.
Devant moi à nouveau cette rue familière. La voûte de la civilisation s'est consumée. Le ciel est noir comme l'os lustré d'une baleine. Mais il y a dans ce ciel une rousseur dont on ne sait pas si c'est l'éclairage ou l'aube. Comme une sorte d'agitation — les moineaux quelque part dans les platanes qui piaillent. L'impression que le jour fait brèche. Je ne l'appellerai pas aube. Qu'est-ce que l'aube d'une ville pour un vieil homme debout au milieu d'une rue et un peu étourdi qui regarde le ciel ? L'aube est une sorte de blanchiment du ciel ; une sorte de renouveau. Un autre jour ; un autre vendredi ; un autre vingt mars, vingt janvier, vingt septembre. Un autre réveil général. Les étoiles se retirent et s'éteignent. Les barres se creusent entre les vagues. Le voile de brume s'épaissit sur les champs. Une rougeur se rassemble sur les roses, même sur la rose pâle qui pend près de la fenêtre de la chambre. Un oiseau chante. Dans les maisons on allume les bougies du matin. Oui, voici

l’éternelle renaissance, l’incessante montée et la chute, la montée et la chute encore.
En moi aussi la vague monte. Elle enfle ; arque son dos. À nouveau je suis pris d’un désir neuf, quelque chose dessous me soulève, comme une fière monture avec son cavalier, qui donne d’abord des coups d’éperons et puis qui la retient. Quel ennemi voyons-nous à présent s’avancer devant nous, toi sur lequel je suis, tandis que nous piaffons sur ce bout de trottoir ? C’est la mort. La mort est l’ennemi. Et contre elle je chevauche, lance couchée en avant et chevelure au vent comme celle d’un jeune homme, comme celle de Percival, lorsqu’il se lançait au galop en Inde. Je donne des coups d’éperons à mon cheval. Et contre toi je me jetterai, invaincu et déterminé, ô Mort ! »

Les vagues se brisaient sur le rivage.

lire le Journal de traduction

été 2025